



Un diadème pour Tara

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

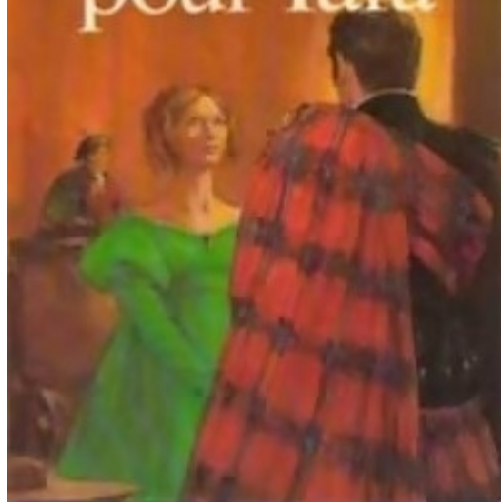
un diadème pour Tara



J'AI
LU

BARBARA CARTLAND

un diadème pour Tara



R

ésumé :

- Bruce, Torquil, Duncan, cinquième duc d'Arcraig,

chef du clan Mac Craig, acceptez-vous de prendre pour épouse cette jeune fille qui ne porte que le prénom de Tara ?

Et voilà! Tara est mariée, enchaînée à un homme terrifiant, qu'elle voit pour la première fois !

A un homme qui l'a fait venir tout exprès de Londres, elle qui ne connaissait personne, pas même ses parents. Elle qui n'avait jamais quitté l'orphelinat où elle est née !

Mais pourquoi? Mon Dieu... pourquoi ?

- Quelle joie de vous revoir, monsieur Falkirk!
- Tout le plaisir est pour moi, madame Barrow. Cela fait bien, voyons, six ans que je ne suis pas venu?
- Sept, pour être tout à fait exact. Mais je n'oublie ni un visage ni un ami, comme je le dis souvent. Et je vous considère comme mon ami, monsieur Falkirk.
- J'en suis fort honoré!

Le visiteur venu d'Ecosse plia le buste en un petit salut puis, après s'être éclairci la voix, il déclara :

- Vous devez vous demander pourquoi je suis ici?
- Oh, pas du tout! Je sais que ce n'est pas pour mes beaux yeux! Mais je ne vous en veux pas. Célébrons cette rencontre.

Elle se leva pesamment de son vieux fauteuil placé au coin du feu et traversa la pièce pour ouvrir la porte d'un placard. Elle en sortit une bouteille de porto et deux verres qu'elle posa sur un plateau, puis elle plaça le tout sur un guéridon dangereusement bancal.

La petite pièce ne contenait que peu de meubles et avait besoin d'être repeinte, mais on y trouvait nombre de babioles bon marché ainsi qu'un feu pétillant, et l'ensemble ne manquait pas d'agrément.

- Feriez-vous le maître de maison, monsieur Falkirk? minauda Mme Barrow.

Ainsi sollicité, le visiteur souleva la bouteille, jeta un coup d'œil inquiet à la marque, remplit à ras bord le verre de son hôtesse et ne versa qu'une très faible quantité dans le sien.

- Vous êtes sobre, remarqua Mme Barrow.
- C'est essentiel dans ma position.

M. Falkirk était grand, mince, encore bel homme, et avec ses cheveux grisonnants aux tempes, le premier secrétaire du duc d'Arcaig était un personnage fort distingué.

- Comment se porte Sa Grâce?

- C'est justement lui qui m'a envoyé ici.

- Le duc? Je croyais que vous veniez de la part de la duchesse!

M. Falkirk ayant l'air surpris, elle s'expliqua :

- La mère de Sa Grâce, la duchesse Anne, a toujours témoigné beaucoup d'intérêt à l'orphelinat, comme vous devez vous en souvenir. Elle nous envoyait des dindes à Noël et jamais une année ne se passait sans qu'elle nous fasse un don généreux pour telle ou telle amélioration. Mais, après sa mort, il n'y eut plus rien.

- Je dois avouer que ces détails m'étaient sortis de l'esprit.

- Je m'en doutais, mais j'espérais que la nouvelle duchesse renouerait avec la tradition.

Mme Barrow avala une gorgée de porto avant de continuer :

- Après tout, il s'agit d'une œuvre de famille. L'asile fut fondé lorsque la duchesse Harriet, grand-mère de Sa Grâce, découvrit que l'une de ses filles de cuisine attendait un enfant illégitime. Plutôt que de la jeter à la rue, elle acheta cette maison pour en faire le « Refuge des Abandonnés ».

Elle eut un rire amer :

- En ce temps-là, monsieur Falkirk, avant la guerre contre Napoléon, l'argent ne manquait pas, ni les généreux donateurs.

Son interlocuteur hocha la tête :

- Les choses ne sont plus si faciles maintenant.

- A qui le dites-vous! J'économise tant que je peux, je ne fais que ça! La rente que nous recevons est toujours la même, alors que les prix montent sans cesse. La nourriture coûte maintenant deux fois plus cher que lorsque j'étais enfant.

- C'est bien possible...

- Quand je suis entrée dans cette maison pour aider la directrice, je n'avais que quinze ans mais déjà trois années d'expérience dans un autre home d'enfants. Je n'avais pas l'intention de passer ma vie

entière entre ces murs, mais voilà comment le destin vous mène : je suis maintenant directrice et presque sans aide, car je n'ai pas les moyens de payer du personnel.

- Je ne me doutais pas de vos difficultés... Pourquoi les administrateurs de l'œuvre n'ont-ils pas prévenu Sa Grâce?

- Eux? s'écria Mme Barrow avec colère. Ils s'en moquent bien, s'ils ne sont pas tous morts!

- Pardon?

- Le colonel Mac Nab est décédé voici trois ans.

M. Cameron est en mauvaise santé et approche des quatre-vingts ans. Quant à lord Hirschington, il habite en province et je n'ai pas eu signe de lui depuis la mort de la duchesse.

- Je vous fais la promesse qu'à mon retour en Ecosse, j'exposerai clairement à Sa Grâce la situation de l'orphelinat.

- Je vous en serai très reconnaissante! dit Mme Barrow d'un air plus doux. Savez-vous combien j'ai d'enfants à demeure, en ce moment?

M. Falkirk fit non de la tête.

- Trente-neuf! Trente-neuf, vous m'entendez! Et pour ainsi dire personne à part moi pour s'en occuper. Ce n'est plus possible! Je prends de l'âge et je me fatigue.

Elle finit son verre et tendit la main vers la bouteille.

Devant son visage rougi, ses paupières gonflées, son double menton, M. Falkirk devina qu'elle trouvait une consolation dans la boisson; et quand ce n'était pas avec du porto de mauvaise qualité, ce devait être avec du gin.

- J'expliquerai à Sa Grâce quelles sont vos difficultés, mais pour en venir à l'objet de ma visite...

- Surtout, dites au duc d'Arcaig que l'orphelinat perd sa bonne réputation : autrefois, nous étions renommés pour fournir des apprentis solides et en bonne santé. La semaine dernière, un patron tailleur est venu me voir pour se plaindre des jeunes gens que j'avais placés chez lui l'an passé : « Toujours malades, toujours à geindre; je les ai jetés dehors, et sans références! »

M. Falkirk semblait ennuyé :

- Cela ne devrait pas se produire dans un asile qui dépend de la famille de Sa Grâce depuis plus de trente ans.

- C'est ce que je pense aussi! Comme qui dirait, une tache sur la réputation de Sa Grâce le Duc; même s'il habite loin d'ici, nous avons le plus grand respect pour lui.

- Merci, madame Barrow.

- J'espérais que vous pourriez convaincre la jeune duchesse de nous faire une visite?

- Mais la duchesse est morte!

- Morte?

La bouche de Mme Barrow restait grande ouverte.

- Oui, reprit dignement M. Falkirk, la duchesse a trouvé la mort voici quelques semaines, en France.

- Ah! Je n'en reviens pas! Une toute jeune épousée... Elle n'a pas dû être mariée plus d'un an...

- Dix mois, pour être précis.

- Et maintenant la pauvre âme a rejoint son créateur! C'est une désolation! Oui, pour de vrai! Et dire que jamais je ne l'ai vue!

Un silence tomba. Craignant des questions de la part de Mme Barrow, M. Falkirk déclara :

- Le duc est reparti pour son domaine d'Ecosse et m'a demandé de lui amener l'une de vos orphelines.

- Une de mes orphelines? Pour la cuisine ou la buanderie? Voyons un peu...

- Non, il ne s'agit pas de cela. Une jeune fille de seize ans au moins...

- Seize ans! Mais vous plaisantez! Vous savez aussi bien que moi qu'à douze ans accomplis nous les plaçons. Nous ne les gardons pas un jour de plus quand cela est possible.

Elle reprit sa respiration :

- Et, sachez-le bien, nos petites sont renommées pour leurs bonnes manières! Elles parlent avec respect à leurs supérieurs, ce qui ne se voit plus guère chez les jeunes, de nos jours.

- Certainement, mais le duc semblait persuadé que vous sauriez lui trouver ce qu'il désire.

- J'ai toujours cru comprendre, d'après la duchesse Anne, que vous aviez toutes les jeunettes qu'il vous fallait, en Ecosse. Je me rappelle qu'une fois, la défunte duchesse m'avait pris deux petites pour sa maison de Londres et qu'elle en avait été très contente.

Elle eut un sourire satisfait, puis continua :

- L'une d'elles est revenue me voir bien des années plus tard. Elle avait épousé un valet de pied. Une jolie fille, pour sûr. Je m'étais toujours dit qu'elle se dénicherait un mari, à condition de tomber sur un garçon qui ferme les yeux sur sa naissance.

- Vous n'avez personne de l'âge souhaité?

- J'en suis certaine! J'ai surtout des bébés; quel travail pour les garder propres! Je ne sais pas ce que je deviendrais sans Tara.

- Tara? Parlez-vous de la jeune fille qui m'a ouvert la porte?

- Oui. Elle s'occupe des plus jeunes. Elle les gâte beaucoup trop, mais on n'a pas d'expérience à son âge.

Un gros rire la secoua :

- Ce n'était pas comme ça du temps de l'ancienne directrice! Elle comptait surtout sur le bâton pour faire régner la discipline! Les sages comme les méchants, elle les battait tous, et je me dis parfois que sa méthode avait du bon. Je suis trop faible, voilà mon problème.

- Montrer de la bonté envers ces pauvres enfants est tout à votre honneur, madame Barrow. Mais revenons à cette Tara.

- Je disais... Oh! Vous n'allez pas me l'enlever?

Elle posa brusquement son verre sur la petite table qui vacilla :

- Non, monsieur Falkirk! Je ne le permettrai pas! Vous n'allez pas emmener Tara. C'est la seule personne à qui je puisse faire confiance

ici. A part elle, qui vient m'aider? Deux vieilles femmes aussi décrépites l'une que l'autre, qui me rapportent plus d'ennuis que de travail et que j'ai bien du mal à payer. Prenez tous les enfants que vous voudrez, mais laissez-moi Tara!

- Quel âge a-t-elle?

- Il faut que je réfléchisse... A peu près dix-huit ans. Oui. C'est en 1804 qu'elle est entrée ici, juste après la reprise des hostilités contre Napoléon. Quel hiver nous avons passé alors!

Le prix du charbon avait presque doublé!

- Ainsi, votre Tara aurait dix-huit ans... Eh bien, pour me conformer aux instructions de Sa Grâce, je crains fort, Mme Barrow, de devoir l'emmener en Ecosse.

- Pas tant que j'aurai un souffle de vie! Ce n'est pas possible! Comment voulez-vous que je reste avec trente-neuf gamins braillards qui, pour la plupart, ne savent pas se débrouiller seuls?

Elle s'empourrait tellement sous le coup de l'émotion que son visiteur craignit de la voir faire une attaque.

- Si Tara s'en va, je m'en vais aussi!

Elle s'effondra dans son fauteuil en s'éventant avec une feuille de papier.

- Je suis absolument désolé, madame Barrow, mais vous savez aussi bien que moi que je dois obéir à Sa Grâce.

- Non! Ce n'est pas juste! (Elle semblait prête à fondre en larmes.) Ce n'est vraiment pas juste! On ne se soucie pas de moi ni de mon avenir! Il y a en Ecosse assez de jeunes filles pour qu'on ne m'enlève pas la seule personne utile dans cette maison!

M. Falkirk s'empressa de verser du porto dans le verre de son hôtesse qui but à petites gorgées. Cela la calma un peu.

- Je vous fais une promesse, dit M. Falkirk avec douceur. Je vous laisserai assez d'argent pour vous permettre d'embaucher plusieurs aides compétentes. Et quand je serai en Ecosse, je m'arrangerai pour qu'une somme beaucoup plus importante vous soit versée chaque trimestre.

Visiblement, ces paroles firent plaisir à Mme Barrow. Toutefois, elle gardait les yeux fixés sur les flammes de l'âtre et respirait bruyamment.

- Pourriez-vous me dire ce que vous savez de Tara? Quel est son nom de famille?

- Un nom de famille? Où croyez-vous être, mon bon monsieur? Nous sommes le « Refuge des Abandonnés »! Tous les enfants n'ont qu'un prénom, ces pauvres petites créatures qu'on me fourre dans les bras, jour après jour, semaine après semaine! « Voilà un autre bébé pour vous! » m'a dit le Dr Harland hier encore. « Vous pouvez vous le garder! lui ai-je répondu; il n'y a pas de place ici pour une souris. » « Allons, allons, qu'il reprend, je connais votre bon cœur : vous n'allez pas laisser cet innocent finir dans la Tamise! »

- Et alors? demanda M. Falkirk.

- Tara est arrivée; elle a dit au docteur qu'elle pouvait mettre deux bébés dans le même berceau. Je lui ai fait remarquer qu'elle aurait du travail en plus.

- Mais cela lui était égal?

- Moi, ça ne m'était pas égal du tout! Une autre bouche à nourrir et pas un penny en plus pour lui acheter de quoi manger. Ces gosses sont toujours à se plaindre qu'ils ont faim!

M. Falkirk tira son porte-monnaie de la poche intérieure de son élégant veston. Il en sortit plusieurs billets qu'il posa sur le guéridon.

- Voici vingt livres qui vous serviront en attendant que j'atteigne l'Ecosse et que je fasse augmenter votre rente.

Il vit une lueur avide traverser le regard de son hôtesse et se demanda quelle proportion des vingt livres serait dépensée en nourriture pour les orphelins, et quelle autre partirait en boissons alcoolisées. Toutefois, il devait se faire une alliée de cette femme vulgaire et négligée.

- Avant d'appeler Tara, pourriez-vous me dire tout ce que vous savez d'elle?

- Vous avez vraiment l'intention de l'emmener?

- Je suis désolé, madame Barrow, je ne peux pas faire autrement.

Elle eut un geste d'impuissance et demanda, en prenant un ton boudeur :

- Que voulez-vous savoir au juste?

- La date de son arrivée à l'orphelinat. Vous tenez des registres, je suppose?

Il vit battre les paupières de Mme Barrow : s'il y avait des registres, ceux-ci ne devaient guère être à jour. Il ne saurait rien par ce moyen-là.

Avec un sourire destiné à modifier le cours des pensées de M. Falkirk, son hôtesse dit vivement :

- Tara n'est pas comme les autres enfants; elle est née ici, dans cette maison même.

- Et pourquoi donc?

- Je peux vous le dire, j'y étais. Cela s'est passé en 1804, vers le mois de juillet. Oui, début juillet. Je me tenais dans cette pièce quand j'entendis au-dehors un bruit à réveiller les morts

: des gens tambourinaient à la porte d'entrée. Je bondis sur mes pieds - j'étais jeune en ce temps-là - et j'allai voir.

Mme Barrow fit une pause pour vider son verre une nouvelle fois :

- Il y avait un monde fou dans la rue et deux hommes entrèrent en portant une femme dans leurs bras. Elle semblait morte.

- Que s'était-il passé?

- Un accident. Une voiture avait renversé la pauvre créature; une roue lui était passée sur le corps. Le conducteur s'était enfui sans se préoccuper de sa victime.

Mme Barrow tendit son verre et M. Falkirk y versa du porto.

- Merci. Vous savez, ces cochers de grande maison se montrent tous les mêmes, arrogants et sans pitié.

- Veuillez continuer votre histoire, madame Barrow.

- Donc, j'envoyai un des gamins chercher le docteur; juste à trois pâtés de maisons, qu'il habitait. Le Dr Webber, à cette époque : un homme bien désagréable !

- Et la blessée?

- Je la croyais morte, mais voilà qu'elle se met à gémir et à crier. Tout d'un coup, je réalisai qu'elle était en train d'accoucher.

- Vous n'aviez pas remarqué quelle était enceinte?

- Ma foi, non; je n'avais pas l'œil aussi averti que maintenant. Elle portait une robe vague et elle était si menue qu'elle ne faisait pas autant de volume qu'une femme plus robuste.

- Et ensuite? Que s'est-il passé?

- Nous avons attendu le docteur pendant deux heures. Le gamin ne l'avait pas trouvé; ou bien il n'avait pas voulu se déranger. J'ai fait de mon mieux; le bébé allait naître quand le Dr Webber arriva enfin, tout tranquille, pas pressé! Il n'avait pas de beaux honoraires à espérer...

Mme Barrow, tout en revivant cette journée d'autrefois, buvait son porto à petites gorgées :

- Il a pris les choses en main et ce fut un vrai gâchis! Je n'avais jamais vu d'accouchement. Je n'ai pas eu d'enfants, je ne me suis jamais mariée. Le docteur m'a mis le bébé dans les bras en me disant : « Cette petite vivra si vous en prenez grand soin, mais la mère est morte! »

M. Falkirk se pencha en avant et demanda :

- On aurait pu la sauver?

- Oh, il n'a même pas essayé! C'est seulement lorsque les gens de la morgue sont venus prendre la jeune femme que j'ai réalisé combien elle était différente...

- Différente? Comment cela?

- Personne ne venant la réclamer, j'en avais conclu que c'était une fille mère abandonnée.

Mais elle avait un air distingué, un air de lady. Tout à fait jolie, avec les cheveux roux, la peau très blanche et des habits qui devaient avoir coûté une certaine somme.

- Les auriez-vous gardés, par hasard?

Mme Barrow secoua la tête.

- On ne peut rien garder ici. Les enfants chipent tout ce qu'ils trouvent pour se tenir chaud en hiver, et les jupons ont sans doute fini en bandages : il y a toujours des écorchures à panser ici.

- Ne portait-elle rien sur elle qui ait pu vous donner une indication sur son origine?

- Le docteur s'en est occupé, il voulait être payé, le bougre ! Il a demandé à la ronde si on ne recherchait pas une jeune femme disparue. Sans succès. Personne n'a réclamé le bébé.

- Pourquoi lui avez-vous donné le prénom de Tara?

- J'allais justement vous le dire : la morte avait un médaillon au cou et je l'ai gardé. Je suis une sentimentale. J'aurais dû le vendre depuis longtemps!

- Puis-je le voir?

Mme Barrow se leva en chancelant et se dirigea vers le placard aux bouteilles. Sous l'une des étagères se trouvait un tiroir. Elle l'ouvrit et, de sa place, M. Falkirk put voir tout un ramassis de rubans froissés, d'épingles à chapeaux, de vieilles enveloppes, d'objets divers conservés malgré leur peu de valeur.

Mme Barrow fouilla dans le fond du tiroir et revint s'asseoir avec un petit coffret entre les mains.

- C'est ma boîte à trésor. Vous pensez bien que je n'en ai guère, et si je les laissais traîner, le premier chenapan venu s'en emparerait.

Elle souleva le couvercle et découvrit une broche sans son épingle, un collier de boules bleues dont le fil était cassé, un petit fer à cheval doré qui devait être un souvenir de jeunesse.

- Le voilà! s'écria-t-elle. (Elle sortit un médaillon avec sa chaîne.) Je l'ai trouvé en délaçant la robe de la pauvre mère.

Elle tendit l'objet à M. Falkirk : il n'était pas en or massif et n'avait pas dû coûter très cher.

Sur le couvercle était gravé le prénom « Tara » et, à l'intérieur, on

voyait une mèche de cheveux bruns, presque noirs.

- Trop honnête, voilà ce que je suis! Quelqu'un d'autre en aurait tiré quelques sous chez un brocanteur, mais j'ai toujours pensé qu'il serait utile un jour. Êtes-vous de mon avis?

- Certainement, madame Barrow. Me permettez-vous de l'emporter?

- Je ne crois pas que le duc soit intéressé par une petite breloque de ce genre-là. Mais pourquoi veut-il une jeune fille pour son château en Ecosse? Vous ne me l'avez pas encore dit.

- Pour vous avouer la vérité, je n'en sais rien. J'obéis simplement aux consignes que le duc m'a laissées avant de partir pour le Nord.

- Je trouve ça bizarre...

M. Falkirk partageait ce sentiment, mais il n'en laissa rien paraître.

- Auriez-vous la bonté d'appeler Tara? Je désire faire sa connaissance.

- Quand voulez-vous l'emmener? demanda Mme Barrow.

Sa voix portait encore des traces d'amertume, mais en se levant pour ranger la boîte, elle prit au passage la petite liasse de billets en guise de consolation. »

- Je me mets en route cet après-midi. Nous pouvons passer par ici en quittant Arcraig House et prendre en charge la jeune fille.

- Elle voyagera dans votre voiture?

- Je ne vois guère d'autre moyen pour la convoier jusqu'en Ecosse. Et nous ne serons sans doute pas envahis par ses bagages...

- Des bagages? Elle n'en aura pas lourd!

- Puis-je la voir avant de me retirer?

M. Falkirk se leva. Son hôtesse resta enfoncée dans son fauteuil.

- Ah, je me sens toute flageolante, avec ces émotions! Ouvrez la porte et criez son nom bien fort; elle vous entendra.

Il était évident que l'état de faiblesse de Mme Barrow provenait de l'abus de boissons fortes. M. Falkirk ne fit aucune remarque, mais

traversa la pièce et ouvrit la porte donnant sur l'étroit vestibule.

Le mobilier consistait en une étagère de bois blanc où il avait laissé son chapeau et en une chaise sur laquelle était posé son manteau.

Déjà, il pouvait entendre les vagissements des nourrissons et les cris des autres enfants.

Il se dit qu'il trouverait Tara chez les plus jeunes et monta l'escalier. L'orphelinat comprenait deux étages et un rez-de-chaussée. Au temps de son acquisition par la duchesse Anne, il avait passé pour un modèle du genre.

Mais trente années s'étaient écoulées, causant de nombreux dommages : des vitres cassées avaient été remplacées par du carton ou des panneaux de bois; certaines lattes du plancher étaient fendues d'un bout à l'autre; les portes se balançaient sur leurs gonds, privées de tout système de fermeture.

M. Falkirk nota ces dégradations du regard et entra dans la pièce du premier d'où provenait le bruit le plus assourdissant. Il découvrit un long dortoir où régnait une forte odeur d'urine.

Les petits lits s'alignaient d'un bout à l'autre de la pièce. Certains bébés y dormaient, d'autres pleuraient; dans l'allée centrale, des bambins mal vêtus couraient les uns après les autres de façon maladroite, se cognaient et tombaient.

A l'autre extrémité, la jeune fille qui lui avait ouvert la porte changeait un tout-petit. Elle portait la robe de coton gris à col blanc et le bonnet serré que la duchesse Harriet avait choisis comme uniforme pour ses orphelines. L'ensemble faisait bien terne et montrait à l'évidence que la personne ainsi vêtue vivait de la charité publique.

En s'avançant le long du couloir central, M. Falkirk remarqua la chevelure coupée à ras des enfants les plus âgés. Lorsqu'il parvint près de la jeune fille, celle-ci se retourna et lui fit la révérence.

M. Falkirk étudia son visage d'une maigreur effrayante et où les os semblaient prêts à percer la peau. Ses yeux, immenses, étaient encore agrandis par une frange de cils très longs et très noirs. De tels yeux d'un bleu profond auraient paru splendides s'ils n'avaient pas surmonté des joues dramatiquement creuses et pâles.

- Je désire vous parler. Tara, commença M. Falkirk.

Elle le regarda d'un air surpris puis, d'une voix douce et musicale, elle s'adressa aux enfants:

- Chut, mes chéris! Nous avons un visiteur. Regagnez vos lits et soyez sages. Je vous raconterai une histoire si vous êtes gentils.

Ce devait être une promesse bien alléchante car le bruit cessa presque aussitôt; les enfants montèrent sur leur lit et observèrent M. Falkirk en silence, espérant le voir partir le plus vite possible.

Le bébé que Tara portait dans ses bras se mit à crier; elle le berça et il se calma.

- Que vouliez-vous me dire, monsieur?

- Je vous emmène d'ici, Tara.

Une expression d'effroi passa dans les yeux de la jeune fille :

- Oh, non, monsieur! Je ne peux pas laisser les enfants! Avez-vous parlé à Mme Barrow?

- Oui, je sors de son bureau.

- Et elle est d'accord? Non, ce n'est pas possible!

- Elle est obligée de vous laisser partir. Le duc d'Arcraig a ordonné que vous veniez avec moi en Ecosse.

- En Ecosse?

Tara semblait complètement désorientée :

- Je croyais que vous aviez besoin de moi comme bonne.

- Je ne sais pas exactement ce qu'on attend de vous, avoua M. Falkirk. Le duc exige votre venue et je passerai vous prendre avec ma voiture cet après-midi.

Tara regardait autour d'elle d'un air désolé, comme si elle eût voulu emmener les petits avec elle.

- J'ai donné à Mme Barrow assez d'argent pour qu'elle engage quelqu'un, expliqua M.

Falkirk.

Lui aussi regardait les enfants silencieux qui le fixaient de leurs yeux écarquillés. Arriverait-on à remplacer Tara auprès d'eux?

Visiblement, Mme Barrow ne s'occupait guère de les nourrir et de les laver. La seule affection que ces orphelins recevaient venait de Tara.

Comme si elle avait deviné ses pensées, la jeune fille murmura :

- Je ne peux pas les abandonner! Ne pourriez-vous en choisir une autre?...

- Mme Barrow m'a déjà répondu cela, mais elle n'a personne à me proposer, en dehors de vous.

Tara devenait de plus en plus pâle :

- Que devrai-je faire exactement? (M. Falkirk ne répondit rien et elle reprit :) Nous avons Westminster : on l'a nommée ainsi parce qu'elle a été trouvée sur le seuil de cette église.

Elle a presque douze ans, et forte pour son âge! Ferait-elle votre affaire?

- Je crains que non.

- Vraiment? Je lui ai appris à gratter les parquets, à passer l'encaustique et un peu à coudre.

- Elle est trop jeune.

- Si vous étiez venu un mois plus tôt! Nous avions encore May et vous en auriez été content! Aussi grande que moi, à douze ans; une travailleuse infatigable, toujours de bonne humeur. Jamais une plainte, même quand elle avait le ventre creux!

- May n'est plus ici et de toute façon elle n'avait pas l'âge requis. Je crois, Tara, que cela vous plaira de découvrir l'Ecosse.

Cette affirmation ne fit naître qu'une expression de désespoir dans le regard de la jeune fille.

- Quand dois-je m'en aller?

- Cet après-midi. Je viendrai à 3 heures moins le quart.

- Oh!

Il y avait tant de douleur dans ce simple cri qu'il était plus touchant qu'un long discours.

A voix basse, elle demanda :

- Puis-je refuser de venir?

- Non, Tara. Cet asile dépend du duc d'Arcraig. S'il réclame l'un des pensionnaires, n'importe lequel, nul ne peut lui désobéir. Mme Barrow moins que quiconque.

Tara laissa échapper un long soupir :

- Je serai donc prête, monsieur.

Admirant son courage et sa fierté, M. Falkirk traversa le dortoir et referma la porte derrière lui. Aussitôt, un brouhaha s'éleva :

- Une histoire! Notre histoire! Vous aviez promis!

M. Falkirk posa prudemment le pied sur la première marche de l'escalier qui céda sous son poids. Il atteignit le hall sain et sauf, prit son manteau et son chapeau, puis gagna la sortie; il n'avait nulle envie de revoir Mme Barrow qui, très probablement, dormait après ses libations.

Il se glissa au-dehors et se retourna pour examiner la façade du bâtiment; elle avait besoin de travaux urgents : les cadres des fenêtres manquaient de peinture, presque tous les carreaux étaient brisés ou fendus, le heurtoir de la porte était noir de crasse...

- Qu'en aurait pensé la duchesse Anne!

M. Falkirk était de plus en plus décidé à plaider cette cause auprès du duc.

Il fallut à Tara une bonne demi-heure pour raconter son histoire et les enfants ne perdirent pas une miette des péripéties.

- Maintenant, c'est fini. Allez ranger vos affaires.

- Une autre histoire, Tara! Une toute petite!

Des voix aiguës la supplièrent en chœur, mais elle secoua la tête :

- Je dois me rendre à la cuisine, sinon nous risquons de rester sans manger.

- Ah, j'ai tellement faim! lança une fillette.

- Et moi, et moi aussi!

Les petits criaient tous ensemble. Vivement, Tara courut vers l'escalier.

Le bruit qui provenait de la salle de jeu, à l'étage au-dessus, était assourdissant. Des enfants devaient se battre; ils étaient constamment à se chamailler, mais elle n'avait pas le temps de les séparer.

Elle frappa à la porte du bureau et, Mme Barrow ne répondant pas, elle entra.

Comme M. Falkirk l'avait deviné, la directrice dormait profondément. Il régnait dans la pièce une atmosphère confinée, presque étouffante. Mme Barrow demandait en toute saison un feu dans sa cheminée : c'était pour elle une marque de confort qu'elle était en mesure de s'offrir et à laquelle elle n'avait nullement l'intention de renoncer.

Sans faire de bruit, la jeune fille alla entrebâiller la fenêtre. A la vue de la bouteille de porto presque vide sur le guéridon, elle comprit qu'il serait difficile de réveiller la directrice.

Celle-ci, les joues cramoisies et la bouche béante, ronflait à plein gosier.

Tara cacha la bouteille dans le placard et aperçut dans le tiroir ouvert la petite boîte à trésor; elle devina aussitôt que le visiteur avait vu le médaillon de sa mère.

C'était là le seul objet qui lui appartenait et qui la différenciait des autres orphelins.

Le médaillon ne se trouvait plus dans le coffret.

« Pourvu qu'il ne le perde pas! », se dit Tara en une prière muette.

Elle prit les deux verres sales et sortit du parloir en fermant doucement la porte.

A la cuisine, elle tomba sur l'une des vieilles femmes qui venaient pour aider. Elle n'avait plus de dents et n'y voyait guère, mais elle se parait du titre de cuisinière et Mme Barrow la payait en conséquence.

La soupe qu'elle remuait sur le feu ne sentait pas bon et devait avoir

un goût encore plus déplaisant, mais c'était mieux que rien! Elle constituait tout le déjeuner des enfants, avec du pain à volonté.

La semaine précédente, Tara s'était battue avec la directrice pour quelle règle enfin la note du boulanger; la jeune fille savait parfaitement qu'une certaine quantité de la somme allouée à l'orphelinat partait en boissons fortes à l'usage de Mme Barrow. Ces bouteilles maintenaient la directrice de bonne humeur mais, pendant ce temps, les petits restaient souffreteux par manque de nourriture. Aussi Tara luttait-elle pied à pied pour que les pensionnaires reçoivent ce qui leur était dû. A force de boire, Mme Barrow était devenue molle, indolente et elle finissait par céder : elle restituait les pièces de monnaie qu'elle avait eu l'intention de garder pour elle.

Tara prit les miches de pain et les coupa en tranches égales; elle savait que, si elle n'était pas vigilante, les grands prendraient la part des plus jeunes; et les plus rusés faisaient du charme aux filles pour obtenir d'elles un peu de leur ration.

Seule, Tara empêchait les aînés de faire la loi dans l'orphelinat : elle les obligeait à lui obéir par la seule force de sa personnalité, car elle n'usait jamais de violence envers les enfants.

Mme Barrow se laissait parfois aller à les battre, mais Tara jamais.

La situation avait évolué de la sorte car la jeune fille n'avait pas d'autre moyen à sa disposition; en l'absence de force physique suffisante, elle avait eu recours au seul ascendant moral.

Comme elle coupait le pain, elle vit du coin de l'œil la vieille femme cacher prestement quelque chose dans le fond de la cuisine; elle traversa la pièce pour regarder par-dessus l'épaule de la coupable et reprendre ce qu'elle glissait sous son manteau.

C'était un gros morceau de viande - une viande de mauvaise qualité, certes, mais c'était tout ce que l'orphelinat pouvait acheter. Ce morceau devait apporter quelque saveur à la soupe que la soi-disant cuisinière tournait au-dessus du feu.

La vieille poussa un cri de rage, mais Tara ne faisait plus attention à elle; posant la viande sur la table, elle la coupa en menus morceaux, presque aussi fins que du hachis.

- C'est à moi! hurlait la femme.

- Vous savez parfaitement que non, Mary. Les enfants ont faim. Ils

doivent manger; sinon, ils mourront.

- Eh bien, tant mieux, si vous voulez mon avis! Qui voudrait de ces sales petits bâtards?

- Vous ne devez pas prendre leur nourriture.

- J'ai faim, moi aussi, quand je rentre chez moi le soir; et mon chat n'a rien à manger.

- Il n'a qu'à attraper des souris, tandis que les enfants ne le peuvent pas.

Tara poussa un soupir et reprit :

- Oh! Mary, si l'orphelinat se trouvait à la campagne, ils pourraient sortir et rapporter des baies sauvages, des champignons! La vie serait plus facile qu'à Londres...

- Londres est une belle ville quand on a de l'argent, lança la vieille d'un ton bourru.

- Quand on est riche, on se trouve bien partout, évidemment.

Tara acheva de couper la viande et la jeta dans le chaudron bouillonnant. Une odeur plus appétissante monta dans l'air. Elle ajouta du sel, puis découvrit quelques oignons dans un panier; elle les éplucha rapidement et les mit aussi dans la soupe.

- Continuez à remuer, Mary; j'appelle les enfants. Leurs bols sont-ils propres?

Mary ne répondit pas, ce qui voulait dire qu'elle ne les avait pas lavés. C'était toujours pareil. On ne pouvait pas lui faire confiance, même pour les petites choses. L'autre vieille femme, qui venait l'après-midi pour le ménage, était pire encore.

Les enfants étant trop nombreux, on avait converti le réfectoire en dortoir. Aussi les enfants mangeaient-ils debout dans le hall ou assis sur les marches de l'escalier. Tara avait du mal à contrôler si chacun avait reçu sa part et ne touchait pas à celle du voisin.

Seuls, les bébés restaient en haut; ils avaient droit à du lait, mais Tara ne devait pas quitter de l'œil le récipient sinon, derrière son dos, des enfants plus âgés y plongeaient leur cuiller.

Durant les minutes suivantes, elle se démena comme le capitaine d'un

navire en pleine tempête :

- J'ai dit une tranche de pain chacun! Fred! Veux-tu poser celle-là! Tu as eu ta part.

Hélène, attention, tu vas renverser ta soupe. Ne poussez pas comme cela! Il y en aura assez pour tous.

Chaque jour elle répétait les mêmes phrases. Les enfants n'étaient pas méchants; s'ils désobéissaient en essayant de spolier les autres, c'est que l'instinct de conservation les y poussait. Il leur fallait manger pour survivre.

Tara versa la dernière louche de soupe et vit un petit s'emparer de l'ultime tranche de pain : il ne restait rien pour elle mais, comme toujours, elle accepta ce fait avec résignation.

« C'est de ma faute! J'aurais dû manger ma part avant d'appeler les enfants! » se dit-elle.

La jeune fille savait qu'une diète trop prolongée la rendait si faible qu'elle risquait de laisser tomber les nouveau-nés, et cela lui faisait très peur.

Elle aurait peut-être la chance de se voir offrir une tasse de thé. Mme Barrow se réservait ce luxe, mais quand elle était de bonne humeur, elle laissait à Tara le fond de la théière.

Deux belles côtes de porc avaient été cuites par Mary pour la directrice et disposées sur un plat avec des oignons revenus à la poêle.

- Voilà le thé de la patronne! dit Mary en posant sur le plateau une tasse et la théière.

- Merci, Mary, mais où sont les pommes de terre?

Il y avait eu beaucoup de pommes de terre dans la soupe, certaines commençant à pourrir car on les achetait moins cher ainsi; mais trois belles, absolument impeccables, avaient été réservées pour la directrice. Tara vint les prendre et sentit l'eau lui monter à la bouche.

« Peut-être ce monsieur me donnera-t-il à dîner ce soir? » se dit-elle, pleine d'espoir, en apportant le plateau bien garni à Mme Barrow.

Tara se pencha à la portière et s'écria :

- Oh! Comme tout est vert! Je savais que la campagne était verte, mais pas à ce point-là!

M. Falkirk allait lui répondre, quand elle ajouta d'un air ravi :

- Et ce champ est couleur d'or, oui, vraiment doré!

- C'est du blé. Ne me dites pas que vous n'êtes jamais allée à la campagne?

Tara secoua la tête :

- Mais si. Mme Barrow m'a laissée quelquefois conduire les plus grands à Saint James Park, mais ces dernières années j'avais trop de travail pour me promener.

- Ces enfants ne sortent donc pas?

- Ils jouent dans la cour, derrière l'orphelinat. Elle est petite, et boueuse en hiver, mais au moins ils sont à l'air.

Elle s'était retournée pour parler à M. Falkirk, mais bien vite elle revint à la fenêtre :

- Si les petits pouvaient voir tout cela!

Son compagnon s'était aperçu que ses pensées restaient auprès des orphelins qu'elle avait dû quitter.

Les adieux avaient été déchirants. Les plus jeunes s'accrochaient à sa jupe et les plus grands crièrent leur désespoir jusqu'à ce que la voiture fût hors de vue. Mme Barrow elle-même avait versé une larme sur le départ de la jeune fille. Selon M.

Falkirk, son chagrin était surtout dû à la perte d'une aide précieuse.

Quoi qu'il en soit, la séparation fut très dure pour tous. Quand Tara se libéra des bras des plus jeunes et rejoignit M. Falkirk dans la voiture, des larmes ruisselaient sur ses joues.

Il lui fallut beaucoup de temps pour retrouver son calme. A la fin, elle

réussit à dire :

- Que vont-ils devenir... sans moi? Les petits auront faim...

- Justement, Tara, je désirais vous rassurer là-dessus. J'ai bien vu que les pensionnaires n'ont pas suffisamment à manger, que l'asile tout entier s'est dégradé et que l'existence y est devenue abominable.

Tara le regardait, avec dans les yeux une angoisse désespérée; il reprit vivement, pour atténuer sa peine :

- J'ai pris des décisions qui, je l'espère, recevront votre approbation

- Lesquelles? demanda Tara en réprimant un sanglot.

- La femme de charge d'Arcraig House, à Londres, est une personne fort capable qui se rappelle très bien la fondation de l'orphelinat. Elle a servi la duchesse Anne et se souvient de son intérêt pour les enfants.

- C'est après la mort de Sa Grâce que les choses ont mal tourné...

- Je m'en suis rendu compte. Aussi ai-je demandé à Mme Kingston de trouver une cuisinière qui achètera de quoi nourrir convenablement vos petits protégés.

Une expression de joie intense vint transfigurer le visage de Tara.

- Mme Kingston embauchera aussi plusieurs bonnes qui feront du nettoyage et s'occuperont des enfants.

Il s'arrêta, puis reprit :

- Quelque chose me tracasse; que sont devenus les instituteurs? Au temps de la duchesse Anne, un certain nombre d'enseignants s'occupaient des plus âgés.

- Deux d'entre eux ont pris leur retraite, sans être remplacés. La dernière n'a pas tenu six mois, quand elle s'est trouvée seule devant tant d'élèves.

Tara continua, d'un ton d'excuse :

- Ce n'est pas que les enfants soient si durs... Elle ne savait pas les prendre. J'ai essayé de me charger des filles, mais je n'avais guère de temps, avec les bébés...

- Alors, vous leur racontiez des histoires, dit M. Falkirk en souriant, et je suis sûr qu'ils préféreraient cela!

- Voilà pourquoi mes contes sont devenus des récompenses. Cela m'aidait à les faire tenir sages.

- Je parlerai au duc et m'arrangerai pour que des enseignants diplômés soient payés par l'œuvre, comme dans le passé.

- Ce serait merveilleux! s'écria la jeune fille. Oh! si je pouvais assister à leurs cours! Il y a tant de choses que je désire apprendre!

M. Falkirk la regardait en souriant :

- Vous avez pourtant dû suivre bon nombre de leçons quand vous étiez petite?

- Pas assez... Le pasteur était très bon pour moi, mais il est mort l'an passé.

- Le pasteur?

- Oui, de l'église presbytérienne (1) de Chelsea. C'est la seule église de ce culte, à Londres.

- Il venait officier à l'orphelinat?

- Oui, tous les dimanches. Et, en semaine, il nous commentait la Bible.

Elle poussa un soupir :

- C'était si passionnant! J'attendais ses cours avec impatience. Et il me prêtait des livres.

- Donc, vous savez lire couramment.

- J'adore la lecture! Mais, après la mort du pasteur, il ne me resta que la Bible qu'il m'avait offerte. Je dois la savoir par cœur!

« Voilà qui explique son anglais si châtié », songea M. Falkirk.

Il s'était de fait étonné qu'une orpheline, élevée dans une œuvre de charité, pût s'exprimer avec autant d'aisance et dans une langue aussi riche.

- Le duc possède une magnifique bibliothèque dans son château en

Ecosse.

Il vit une lueur joyeuse passer dans le regard de Tara, et disparaître presque aussitôt.

- Sa Grâce ne m'autorisera pas à emprunter ses livres...

- Je suis sûr qu'il vous les prêtera si vous en prenez soin. Et au cas où il refuserait, je possède moi-même une assez belle collection que je mettrai volontiers à votre disposition.

- Vous parlez sérieusement, monsieur?

Elle avait l'air transportée de joie.

- J'ai d'ailleurs ici quelques livres que je viens d'acheter à Londres; quand nous ferons halte ce soir, je les sortirai de mes bagages et vous pourrez choisir ce qui vous plaira. Je crains toutefois que vous ne les trouviez un peu austères.

- Rien ne me semblera ennuyeux! J'ai tant souffert de rester sans lire. Comme j'aurais voulu acheter un simple journal! Mais Mme Barrow disait que nous n'avions pas d'argent à perdre.

M. Falkirk pinça les lèvres. Il avait déjà pris la résolution de persuader le duc de mettre la directrice à la retraite et d'installer à sa place une personne plus compétente.

Il fallait trouver une femme qui non seulement donnerait de l'affection aux enfants, mais saurait aussi les préparer à affronter la vie.

Ce qui l'ennuyait le plus était le manque de nourriture et de vêtements convenables.

Il observa le costume de Tara et poussa un soupir de soulagement : sa robe grise à col blanc était propre et bien entretenue. Certes, il la trouvait peu seyante, de même que le bonnet trop serré, jadis dessiné par la duchesse Harriet. La fondatrice de l'orphelinat était une austère Ecossaise qui détestait les fanfreluches!

Au fond, Tara aurait pu plaire si elle avait été moins maigre, moins osseuse. Ses mains qui sortaient du manteau noir étaient décharnées, pitoyables...

- Je vous propose un marché, Tara.

- Pardon?

- Oui : je vous prêterai mes livres à une condition; c'est que vous mangiez tout ce que l'on vous présentera durant votre voyage vers l'Ecosse.

- Oh, monsieur, voilà qui ne sera pas difficile!

La réalité allait se révéler un peu différente.

Quand ils firent halte à Baldock, où ils devaient passer la première nuit, Tara trouva que sa chambre au premier étage de l'auberge dépassait en confort et en luxe tous ses rêves les plus fous.

Elle se lava le visage et les mains, revêtit une robe propre, absolument semblable à celle qu'elle venait d'ôter, puis alla retrouver M. Falkirk au rez-de-chaussée.

D'après certaines instructions qu'il avait données concernant ses bagages, elle avait deviné qu'il se changerait pour le dîner, mais elle ne s'attendait pas à le voir dans toute la splendeur d'une tenue de soirée. Elle resta médusée devant son habit à queue et sa cravate en mousseline plissée.

Son étonnement s'accrut encore lorsque l'aubergiste et ses aides apportèrent la nourriture dans la petite salle à manger réservée pour eux seuls : potage au curry, côtes d'agneau, pigeons rôtis, croustades aux huîtres, poulet, jambon, fromage de tête chaleureusement recommandé par le patron...

- Vous devez avoir aussi faim que moi, Tara, annonça M. Falkirk en se mettant à table.

Il remarqua que la jeune fille l'attendait afin de voir quel couvert il choisissait pour tel ou tel plat. Elle l'imitait discrètement et se refrénait pour ne pas manger goulûment.

L'aubergiste réapparut avec un turbot fumant; il s'excusa de ne pas l'avoir présenté plus tôt : sa femme venait de le pocher en toute hâte, car elle craignait que les voyageurs n'eussent pas assez.

- Je crois que vous l'apprécierez, monsieur. Il est léger. Je pense qu'il plaira à Mademoiselle.

M. Falkirk nota que Tara ne prenait qu'une très petite part de poisson,

comme si elle craignait de se servir trop abondamment. Aussi déposa-t-il plus tard dans son assiette deux belles côtelettes d'agneau.

Quand il eut terminé les siennes, il vit que la jeune fille y avait à peine touché.

- Vous n'aimez pas cela?

- Je suis désolée! J'ai l'air si mal élevée... Mais je ne peux plus rien avaler! (Elle poussa un soupir :) Si je pouvais envoyer cette viande à l'asile!

- Moi, je ne pense pas aux orphelins mais à vous, Tara! Vous m'aviez promis de manger ce qu'on vous présenterait.

- Je le sais bien, monsieur, mais cela m'est impossible... Absolument impossible!

- Qu'avez-vous mangé ce matin? (Il y eut un silence.) Répondez-moi, je veux le savoir.

- J'ai eu du pain avec une mince couche de graisse au petit déjeuner, monsieur. Pour midi, le repas était un peu juste...

- Désormais, cela ne se produira plus à l'orphelinat, je vous le promets. Mangez à votre faim. Cela ne servira en rien à vos petits protégés si vous continuez à mourir de faim en souvenir d'eux. Sa Grâce désire certainement que vous soyez en bonne santé.

- J'essaierai. Je vous le promets.

Et comme M. Falkirk l'en priait, elle avala quelques cuillerées d'une crème au rhum qui était une spécialité de l'auberge.

M. Falkirk, pour sa part, fit honneur au menu. Il prévint Tara que la chère serait de moins en moins bonne au fur et à mesure qu'on se rapprocherait de l'Ecosse.

Le lendemain, les voyageurs se mirent en route dès l'aurore. Tara demeurait silencieuse car elle ne voulait pas déranger M. Falkirk, mais celui-ci découvrit bientôt qu'elle brûlait d'envie de lui poser mille questions.

Quel bonheur de découvrir la campagne avec les yeux d'une petite citadine qui, pendant toute son existence, était restée entre quatre murs.

Au fil du voyage il découvrit l'intelligence de Tara, nourrie d'une forte imagination et de lectures bien choisies. Il était enchanté par ses réactions et ses commentaires devant toutes sortes de situations nouvelles. Un jour, par exemple, elle lui dit :

- Je trouve curieux qu'il y ait tant de personnes très riches à Londres qui ne se soucient pas des pauvres...

- Vous parlez des indigents qu'on croise dans la rue?

- Oui, les balayeurs, les vieilles femmes comme notre Mary qui, âgée de quatre-vingts ans, doit encore travailler à l'asile; sans cela, elle mourrait de faim. Ne pensez-vous pas qu'on devrait s'occuper d'eux?

- Si, j'y ai déjà songé.

- Et les enfants! Ils souffrent sans que nul ne s'en inquiète. Le docteur nous dit souvent que si nous refusons de prendre un nouveau-né qu'il nous apporte, il périra d'inanition ou sera jeté dans la Tamise-La voix de Tara trahissait tant de compassion que M. Falkirk la trouva étonnamment sensible pour une jeune fille de son milieu.

- Si j'étais riche... et parfois je rêve de posséder des millions, je ferais construire des écoles pour que tous les enfants puissent y aller gratuitement.

- Croyez-vous que cela leur plairait?

- Avec de l'instruction, ils pourraient prétendre à un travail intéressant. Les patrons qui viennent à

l'asile en quête d'apprentis demandent toujours s'ils savent lire et écrire. Pour les filles, c'est moins important.

- Donc vous pensez que tout le monde devrait savoir lire et écrire?

- Je ne connais rien de plus merveilleux que la lecture !

M. Falkirk sourit :

- Vous allez peut-être découvrir d'autres choses qui vous plairont, des choses à faire ou à voir...

Un silence tomba. Puis Tara s'enhardit :

- Qu'est-ce que Sa Grâce attend de moi? Devrai-je m'occuper

d'enfants?

- Je n'en ai aucune idée, je vous le jure, Tara. Le duc m'a demandé de lui amener une jeune fille de l'orphelinat, et j'ai suivi ses instructions.
- Mme Barrow m'a dit que vous êtes le premier secrétaire de Sa Grâce.
- En effet. J'occupais déjà ce poste au temps de son père, et maintenant je travaille pour le cinquième duc d'Arcraig.
- Et pour la duchesse?
- Celle-ci vient de mourir.
- Sans enfants? Je pensais que vous aviez besoin de moi pour prendre soin de son bébé.

J'aime tant les tout-petits!

- Il n'y en a pas au château, mais il y en a beaucoup sur le domaine!
- Alors, sans doute aura-t-on besoin de moi pour la buanderie. Je lave très bien quand j'ai du savon à volonté.

M. Falkirk restait muet.

- J'aimerais autant ne pas aller à la cuisine, mais je n'aurai sans doute pas le choix. Je ferai ce que décidera le duc.
- Comme nous tous, Tara, comme nous tous!

L'encouragement donné par M. Falkirk sonnait un peu faux; les questions de Tara faisaient naître en lui une certaine irritation contre le duc qui ne l'avait pas mis dans la confidence.

Tous deux avaient été profondément bouleversés par les récents événements de France, il n'avait pas voulu presser de questions son employeur. Le duc qui quittait Londres avait simplement donné l'ordre de ramener en Ecosse une jeune fille d'au moins seize ans, pensionnaire du « Refuge des Abandonnés ».

Puis il était monté dans la berline qui l'attendait devant Arcraig House. Quatre postillons encadraient la voiture. Suivait un landau avec les bagages, les valets et un intendant qui réglait toutes les dépenses dans les auberges.

M. Falkirk était resté tout surpris de se voir exclu de cette cavalcade.

Lorsque celle-ci eut disparu, il s'avisa que beaucoup d'interrogations demeuraient sans réponse.

Avait-il bien exécuté les ordres de Sa Grâce? Ceux-ci lui avaient paru très clairs et très stricts; d'ailleurs, comment aurait-il pu demander des explications alors que le duc venait visiblement de passer une nuit sans sommeil.

A l'évidence, il n'avait pas envie de bavarder. M. Falkirk aurait voulu exprimer sympathie et compréhension, mais il avait senti que la délicatesse lui imposait le silence.

Maintenant, il était rongé d'inquiétude et l'Ecosse se rapprochait inexorablement. Qu'est-ce qui l'attendait au château? Et quel avenir pour Tara?

Ils avaient encore devant eux de nombreux jours de voyage et pouvaient se féliciter du bon état des routes en cette période de l'année; ils ne risquaient pas de se trouver prisonniers du brouillard ou de la boue, comme cela était arrivé lors de précédents trajets.

Le temps restait clair et ensoleillé, pas trop chaud cependant car l'on n'était qu'en juin. Une légère brise passait par les vitres baissées.

Tara n'était plus intimidée par son compagnon; elle bavardait librement avec lui mais avait le tact de le laisser dormir. Quand les paupières de M. Falkirk se baissaient, elle prenait l'un des livres qu'il lui avait prêtés et, installée confortablement dans le coin de la banquette, elle se plongeait dans la lecture jusqu'à son réveil.

Alors, ils discutaient de ses lectures, de politique, ou d'histoire. Et ces conversations les retenaient parfois tard dans la soirée.

M. Falkirk demandait à Tara ce qu'elle pensait de ces recueils assez ardues et lui faisait part de sa propre opinion sur les sujets débattus, ainsi que sur bien d'autres.

Un soir, en se retrouvant dans sa chambre, il s'aperçut qu'il avait argumenté avec la jeune fille comme si elle avait été une personne de son âge.

« Elle devrait me poser des questions sur la vie quotidienne au château, plutôt que vouloir apprendre mille choses qui ne lui serviront de rien. Cette enfant est exceptionnelle, pas de doute! Quel dommage qu'il lui faille mener une existence médiocre... »

Il se reprocha ensuite ces pensées : accorder trop d'importance à Tara n'aboutirait qu'à la faire mal voir des domestiques; déjà, à cause de sa naissance illégitime, sa position serait peu agréable au château : si à Londres la moralité s'était dégradée sous l'influence du régent, les Ecossais demeuraient quant à eux des puritains sévères.

Jeune fille sans nom et sans père, Tara serait regardée comme méprisable; et sa qualité d'Anglaise la ferait détester de tout le clan. Ne valait-il pas mieux la renvoyer à l'orphelinat?

Il commençait à se faire des reproches pour avoir exécuté les ordres du duc d'Arcaig trop scrupuleusement. Il aurait pu laisser Tara auprès des enfants et expliquer à Sa Grâce que les fillettes quittaient l'asile à l'âge de douze ans.

Il n'aurait pas menti, puisque Tara n'était pas une orpheline ordinaire.

Le duc avait certainement oublié la limite d'âge inscrite dans les statuts.

- J'aurais dû y penser quand j'étais à Londres! murmura M. Falkirk. Maintenant, c'est trop tard...

La berline traversait à vive allure le nord de l'Angleterre, en direction de la frontière écossaise. M. Falkirk trouvait Tara de plus en plus attachante et s'inquiétait du sort qui l'attendait au château.

Il pouvait déclarer objectivement qu'elle possédait une nature d'exception : aurait-il rassemblé mille orphelines pour les présenter au duc, il n'en aurait pas trouvé une seule qui lui arrivât à la cheville.

Dès le second jour de leur voyage, quand ils arrivèrent à l'hôtellerie où ils devaient passer la nuit, la jeune fille demanda timidement :

- M'accorderiez-vous une faveur, monsieur?

- Bien sûr! De quoi s'agit-il?

- Je me rends compte de mon ignorance... à propos de bien des choses : comment agir correctement, se comporter en société... Auriez-vous la bonté de me faire quelques remarques, de corriger ma tenue?

Elle le fixait de ses immenses yeux bleus.

- Je ne veux pas vous ennuyer, mais j'aimerais tellement me conduire comme une personne bien élevée, manger à table comme une dame...

Je n'ai trouvé aucun livre sur ce sujet.

- Il doit exister des traités de bonnes manières, mais je crois, Tara, que votre instinct vous dictera la meilleure solution : ce qui vient du cœur vaut mieux que ce qu'on trouve dans un manuel de savoir-vivre.

- Que vous êtes bon, monsieur! Je sais que je me trompe souvent. J'ai essayé d'imiter votre façon de tenir couteau et fourchette. Mme Barrow ne s'y prenait pas comme cela...

- Ce qui ne m'étonne pas! Je vous aiderai volontiers.

M. Falkirk souriait, mais bientôt il se demanda quel service il rendait à la jeune fille en lui apprenant à boire avec élégance une tasse de thé ou à s'asseoir gracieusement dans un fauteuil, si elle devait passer le reste de sa vie avec des domestiques.

Ceux-ci avaient leur code à eux, très différent de celui de leurs maîtres. Tara serait probablement un objet de risée, si elle affichait des manières aussi déplacées.

Une fois de plus il regretta de ne pas l'avoir laissée à Londres; mais combien de temps aurait-elle pu survivre au milieu d'une telle misère?

Malgré les fatigues du voyage, la jeune fille avait beaucoup changé en moins d'une semaine; son expression tendue avait disparu; son menton ne semblait plus si pointu ni ses joues si creuses. Elle avait pris du poids, et elle lui avoua que le soir, après le dîner, elle décousait ses ourlets à la taille.

- Quand nous serons en Ecosse, vous pourrez vous confectionner une robe neuve, et pas de ce vilain gris!

- Je ne serai pas obligée de porter cet uniforme? Je pourrai avoir des vêtements comme tout le monde?

- Je poserai la question au duc.

- C'est lui qui décide de tout?

- Oui. Voyez-vous, Tara, si les aristocrates anglais ont beaucoup d'importance, le duc d'Arcaig occupe une position encore supérieure.

- Et pourquoi donc?

- En tant que chef de clan.

- Oh! J'ai lu un chapitre sur les clans écossais dans l'un de vos livres.
- Je suis sûr qu'on y faisait de nombreuses références au clan Mac Craig. Il est lié très étroitement à l'histoire du royaume et a combattu lors de batailles décisives.
- Stirling Bridge, par exemple?
- Oui, bien sûr, et à celle qui eut lieu en 1298... Pouvez-vous me dire son nom?
- Voyons... Oh, c'est facile : le même nom que le vôtre; la bataille de Falkirk.
- Bien, Tara!
- Dans votre livre on qualifie ces combats de brillants et de magnifiques, mais moi je pense à tous ceux qui sont tombés sans que personne ne prenne soin d'eux.
- Certainement. Ceux qui n'étaient pas tués sur le coup mouraient ensuite de leurs blessures. C'était une dure époque. Maintenant, les clans ne se déchirent plus : ils vivent en paix et cultivent leurs terres.
- Ils regardent toujours leur chef comme un guide ?
- Ils ont une confiance totale en lui. Sans chef, un clan est comme un navire sans gouvernail, un troupeau sans berger.

M. Falkirk parlait avec amertume; il songeait à certains chefs qui avaient quitté l'Ecosse pour goûter aux plaisirs de Londres et briller à la cour des Hanovre-Windsor. Les gens de leur clan étaient restés sans protection, bientôt exploités par des hommes d'affaires sans scrupules.

Certains étaient partis travailler en ville; d'autres s'étaient embarqués vers l'Amérique. Et leurs terres étaient devenues d'immenses parcs à moutons.

- Monsieur, pourriez-vous me décrire Sa Grâce? Comment est le duc? Jeune?

M. Falkirk avait oublié la présence de Tara :

- Il vient d'avoir trente ans. Il est très bel homme et incarne le chef de clan dans toute sa perfection.

Il fit une pause et reprit :

- Malheureusement, Sa Grâce vient de subir de grandes épreuves. Fasse le Ciel que l'avenir soit plus clément avec lui!

Tara aurait voulu en savoir plus mais avec son intuition coutumière elle devina que M.

Falkirk ne désirait pas s'étendre sur cette question. Il leur restait néanmoins beaucoup d'autres sujets de conversation et, quand ils furent à une journée de route du château, la personnalité de Sa Grâce commença à tracasser la jeune fille : une crainte vague l'agitait.

- Nous pénétrons dans le territoire des Mac Craig, déclara M. Falkirk.

Couvertes de bruyères en fleur, les landes s'étendaient jusqu'à l'horizon. La lumière jouant sur les collines et se réfléchissant dans les lacs semblait avoir une qualité particulière, peut-

être due aux brumes matinales qui se dissipaient lentement. Les couleurs étaient parfois si vives qu'elles en paraissaient irréelles, et le ciel passait du bleu au gris et de la pluie au soleil avec la coquetterie d'une jolie femme.

- L'Ecosse est-elle comme vous l'imaginiez? demanda M. Falkirk.

- Je ne l'aurais jamais rêvée si belle... J'en ai presque mal, à force de beauté... souffla Tara.

Son compagnon comprit ce qu'elle essayait de dire et pourquoi elle avait refermé ses livres pour rester la journée entière le nez à la portière, respirant à pleins poumons la forte odeur des bran-des.

Mais en même temps la jeune fille s'inquiétait de ce qui l'attendait, et M. Falkirk se laissa gagner par son appréhension.

Il voyait bien qu'au fil du voyage il avait fait évoluer la jeune orpheline par ses conseils, son exemple, ses réponses...

« J'aurais dû la faire voyager comme une domestique! » pensait-il.

Mais, dans ce cas, il lui aurait fallu une autre voiture et y installer Tara sur le siège du cocher, en plein vent. Sans réfléchir une seconde il l'avait accueillie à côté de lui et l'avait traitée comme une nièce ou une jeune cousine.

Dans les auberges, elle avait eu droit à une chambre de maître et mangeait à la même table que lui. Les serveurs lui parlaient avec

déférence, et grâce à son instinct, Tara s'était comportée comme une lady. Seuls ses habits trahissaient sa véritable condition. _

« J'ai eu tort ! J'ai fait une erreur », se disait M. Falkirk pour la centième fois.

Mais s'il avait pu remonter le cours du temps, il aurait agi de la même façon. N'ayant pas d'enfants -car s'il avait aimé de nombreuses femmes, il ne s'était pas marié - il trouvait fascinant de voir une fleur en bouton s'épanouir et devenir une véritable beauté.

Il avait découvert chez Tara une forme de pensée qui correspondait à la sienne et il aurait voulu l'avoir pour élève. Elle avait l'esprit vif, perspicace, et semblait deviner ses paroles avant même qu'elles fussent dites.

- Dieu seul connaît ce qui l'attend... murmura-t-il.

Et il se demandait s'il n'était pas trop tard pour faire demi-tour.

Loin de telles réflexions, Tara levait les yeux vers les monts qui les dominaient, et suivait inlassablement le cours des torrents tombant en cascades argentées le long des rochers jusqu'à de paisibles lacs.

- C'est encore plus beau maintenant! Il me semble... Oh! Vous allez me trouver ridicule!

J'ai l'impression d'appartenir à ce pays...

Deux voitures remontaient l'avenue du château d'Arcaig avec, à l'intérieur, six hommes vêtus du tartan jaune et vert du clan Kildonnon.

Le chef du clan, un homme de haute taille aux favoris aussi blancs que ses yeux étaient noirs, gardait un air tranquille et indifférent, tandis que son frère et ses deux fils discutaient âprement du motif de leur déplacement.

- Mon père, pourquoi cette sommation sans délai? demanda son fils aîné en se tournant vers lui.

- Et pourquoi le duc est-il si pressé de nous voir? ajouta le second.

Alistair Kildonnon, frère du chef, prit la parole :

- Us ont raison, il s'agit d'un ordre plus que d'une invitation. « Soyez chez moi le dix juillet à 4 heures. » Que cela nous plaise ou non!

- Mon gendre veut sans doute nous raconter son voyage en France, répondit « le Kildonnon ».

Ce titre était l'un des plus anciens d'Ecosse car, si les Kildonnon formaient un clan peu nombreux, leur histoire était longue et glorieuse.

- Vous saviez qu'il était en France? s'étonna son frère.

- Oui.

- Et vous n'avez pas pensé qu'il pouvait y avoir une raison spéciale à ce déplacement?

Un long silence régna dans la voiture. Puis le Kildonnon demanda :

- Que veux-tu dire au juste?

A nouveau, le silence. On n'entendait que le bruit des roues et des sabots sur le gravier.

Alistair Kildonnon répondit enfin :

- J'ai entendu dire, il y a un mois environ, que Margaret était en

France...

- Margaret? En France? Pourquoi ne m'en a-t-on pas informé?

- Je n'étais pas sûr de cette nouvelle. On racontait quelle avait quitté le château pour se rendre dans le Sud...

Les deux fils du Kildonnon échangèrent des regards entendus : ils partageaient visiblement un secret.

C'étaient deux beaux garçons bien bâtis, âgés respectivement de vingt-cinq et vingt-trois ans.

- Nous allons savoir si Margaret est bien en France, dit Alistair Kildonnon.

Les chevaux attaquaient la dernière pente menant au château. Celui-ci, situé assez haut, dominait la vallée sur un terre-plein que les Mac Craig avaient fortifié, voici des siècles, contre les attaques de leurs ennemis.

Les plus redoutables d'entre eux étaient les Kildonnon. La haine ancestrale qui déchirait les deux clans s'était matérialisée en d'innombrables tombes portant toutes la même épitaphe : «

Mort en combattant ».

Dominant le château, ses tourelles et ses créneaux, s'élevait un mont qui en hiver était couvert de neige; à cette époque de l'année, il portait un manteau de bruyère dont le violet profond faisait ressortir le gris des vieilles murailles.

Les chevaux s'arrêtèrent devant la porte massive aux énormes clous de cuivre et aux ferrures ouvragées.

A l'instant même, les deux battants s'ouvrirent et des valets, portant le tartan Mac Craig rouge, bleu et blanc, firent une haie d'honneur aux arrivants.

La deuxième voiture avait à son bord les fils d'Alistair Kildonnon, des jumeaux de seize ans.

Les visiteurs furent conduits en grande cérémonie par un majordome jusqu'au premier étage où se trouvaient, comme c'est d'usage en Ecosse, les pièces de réception. La plus grande s'appelait « salle du chef » et c'est là que le duc accueillait d'ordinaire ses invités.

Il s'agissait d'une pièce très imposante, dont les fenêtres donnaient sur la vallée; elle était vide.

Le Kildonnon marcha lentement jusqu'à une embrasure et considéra, non sans quelque jalousie, le lac poissonneux, les bois et les landes où le gibier abondait.

Mais il n'était pas venu pour admirer les possessions des Mac Craig. Sans se l'avouer, le Kildonnon se posait les mêmes questions que ses fils et son frère : pourquoi son gendre l'avait-il sommé de venir? Les rumeurs concernant la duchesse étaient-elles fondées?

Soudain une porte s'ouvrit au fond de la salle et le duc entra.

Un simple regard suffit au Kildonnon pour comprendre qu'il n'avait pas été convié à une réunion amicale, mais à quelque cérémonie.

Le duc, un homme de très grande taille - il dépassait tous les Kildonnon - avait le visage sombre.

Depuis qu'Arcraig était devenu son gendre, le Kildonnon avait appris à l'apprécier, même à l'aimer; leurs réunions se déroulaient de façon agréable, sans formalité.

Or voici que le duc s'avavançait vers son beau-père comme s'il ne l'avait jamais rencontré.

Une ride barrait son front et ses yeux brillaient de colère. Voulant sans doute paraître dans toute sa majesté, il portait les insignes de son rang, un immense plaid retenu à l'épaule par une agrafe en cornaline, un sporran (1) orné d'argent, une cravate en dentelle et un skeandhu glissé dans une de ses chaussettes à carreaux.

(1) Un sporran est une bourse de cuir portée sur le devant du kilt, et un skean-dhu un genre de petit poignard.

Il restait silencieux et ce silence planait dans la pièce comme un nuage noir sur les landes.

Faisant un effort de courtoisie, en tant que vétéran, le Kildonnon s'écria :

- Bon après-midi, mon cher Arcraig! Vous nous avez demandé de venir, et nous voici!

- Bon après-midi! (La voix du duc était dure et glacée .) Veuillez vous

asseoir.

Il désigna d'un geste plusieurs sièges alignés le long du mur, vis-à-vis d'un fauteuil sculpté, large et haut, qui ne servait qu'en de rares occasions.

Les fils et les neveux du Kildonnon échangèrent des regards surpris.

Le vieil homme traversa dignement la pièce et s'assit, feignant d'être à l'aise. Les autres Kildonnon l'imitèrent et, lorsque tous eurent pris place, le duc s'avança jusqu'au siège qui avait l'air d'un trône. Il resta debout et posa la main sur le dossier :

- Je vous ai demandé de venir afin que vous appreniez toute la vérité sur Margaret, mon épouse, qui vient de trouver la mort.

- La mort...

Ce mot résonna en échos sinistres dans la vaste pièce.

Les Kildonnon restaient immobiles et médusés. Leur chef dit enfin :

- Pourquoi n'en ai-je rien su?

- Je vous l'apprends.

- Où se trouve son corps?

- Elle a été enterrée en France à côté de son amant. (On entendit nettement un hoquet de surprise. Le duc poursuivit :) Je suis prêt à répondre à vos questions. C'est pour cela que je vous ai convoqués.

Le Kildonnon demeurait impassible, les yeux rivés sur son hôte, les sourcils froncés. Ses compagnons se tenaient raides sur leur siège et Arcraig seul paraissait à son aise. Mais sur son visage on pouvait voir une expression si menaçante et si farouche qu'il en avait perdu toute jeunesse.

Le duc s'adressa au Kildonnon.

- Vous et moi sommes tombés d'accord pour que nos deux clans vivent en paix désormais, et à cette fin vous m'avez demandé plusieurs preuves de ma bonne volonté : la première consistait en un prêt de dix mille livres, qui vous permît de dédommager les membres de votre clan qui ont souffert par notre faute.

- Et comment! intervint Alistair Kildonnon. Ce sont les Mac Craig qui ont décimé nos troupeaux!

Le duc ne tint pas compte de cette interruption. Les yeux toujours fixés sur le vieil homme, il continua :

- Puis vous m'avez proposé, pour rendre indestructible l'alliance entre nos deux familles, d'épouser votre fille Margaret.

La pièce était étrangement silencieuse, comme si chacun retenait sa respiration.

- Vous avez déclaré à ce moment-là que si votre fille devenait duchesse d'Arcraig elle pourrait faire beaucoup en faveur des femmes de Kildonnon. En achetant leurs étoffes tissées à la maison, elle leur démontrerait que les sombres jours de la guerre étaient bien finis et qu'elles pouvaient élever leurs enfants dans la tranquillité.

Le Kildonnon ne disait toujours rien.

- C'est bien cela que vous m'avez suggéré?

- Oui.

- Comme je trouvais cet arrangement favorable pour mon clan autant que pour le vôtre, je vous ai avancé l'argent et j'ai épousé Margaret.

Pendant un long moment il dévisagea les Kildonnon et son regard était chargé d'un tel mépris que les hommes se raidirent comme si on les avait injuriés.

- J'ignorais alors que votre fille n'était pas d'accord avec votre joli plan de paix et de prospérité. Elle a triché, comme l'ont fait nombre de ses ancêtres!

- C'est une insulte! cria le frère de Kildonnon.

- C'est la vérité. Margaret me déclara le soir de notre mariage qu'elle haïssait tous les Mac Craig, moi y compris, et qu'elle ne serait ma femme que de nom.

Le Kildonnon prit la parole .

- Vous devez me croire, Arcraig, quand je vous jure que je n'en savais rien.

- Je me dis alors que le temps atténuerait cette haine et qu'elle en

viendrait à m'aimer. Or, j'ignorais - mais certains membres de votre famille le savaient fort bien - qu'elle avait un amant!

Les deux fils du Kildonnon semblaient très mal à l'aise.

- En général, le mari est le dernier à apprendre que sa femme le trompe...

Le duc parlait avec un profond dégoût.

- Sur mon honneur, reprit le Kildonnon, nul ne m'avait averti!

- Vous avez été berné comme moi. Par votre fille, vos fils et probablement votre frère.

Le Kildonnon tourna lentement la tête vers ses proches qui baissaient les yeux.

Le duc eut un rire sans joie :

- Ils savaient que votre lointain cousin Neil rencontrait ma femme chaque fois qu'il en avait l'occasion! Certaines personnes de mon clan auraient pu me dire où allait la duchesse quand elle partait seule à cheval, qui elle retrouvait dans les bois et comment elle recevait des billets doux, ici même, dans ce château!

Sa voix ne trahissait plus seulement du dégoût mais de la fureur et une rage qui éclataient dans son regard.

- Cette comédie dégradante aurait pu continuer longtemps mais quand elle se trouva enceinte, votre fille comprit que sa perfidie allait apparaître au grand jour.

Le Kildonnon accusa le choc. Ses poings se crispèrent; son visage devint livide :

- Un enfant... Comment avez-vous appris?

- Margaret a eu la bonté de me laisser un petit mot quand elle est partie pour la France avec son unique amour, Neil Kildonnon!

A nouveau les fils du Kildonnon échangèrent des regards entendus. Le duc ne s'occupait pas d'eux, mais de leur père :

- Quand j'appris que la femme qui portait mon nom, mais pas mon enfant, s'était enfuie, je l'ai suivie.

- En France?
- J'ai voyagé par mer et je suis arrivé à Calais avec les fugitifs.
- Que s'est-il passé? demanda le Kildonnon, comme s'il ne supportait plus d'attendre.
- J'ai provoqué Neil en duel et je l'ai tué.
- Vous l'avez assassiné! s'écria le Kildonnon.
- Je l'ai tué au cours d'une rencontre parfaitement loyale : chacun de nous avait un témoin, et l'arbitre était un homme irréprochable.
- Neil ne vous a pas blessé? demanda Rory, l'aîné des fils Kildonnon.

Le duc pinça les lèvres :

- Neil n'a jamais été bon au pistolet.
- Peut-être... Mais le tuer!

En prononçant ces derniers mots, Alistair Kildonnon s'était levé.

- Il n'est pas mort sur le coup. Il lui a fallu deux jours... Des médecins réputés ont pris soin de lui. Tout a été mis en œuvre pour le sauver.
- Mais il est mort, finalement. Et Margaret? demanda le Kildonnon.
- Quand elle a entendu son dernier soupir, votre fille s'est transpercé la poitrine avec le poignard de son amant.

Rory bondit vers le duc :

- Vous auriez dû l'en empêcher! Oh, oui, vous l'auriez pu!

Le duc toisa le jeune homme des pieds à la tête :

- Je n'étais pas présent. Son cœur n'était pas atteint. Elle fut transportée chez des religieuses.

Comme elle souffrait beaucoup, le médecin conseilla du laudanum. La sœur infirmière lui donna la dose prescrite et posa la bouteille sur une étagère, au fond de la pièce. Mais Margaret se leva au prix d'un effort surhumain et avala le contenu entier du flacon...

Le Kildonnon enfouit son visage dans ses mains : c'était le premier

signe de faiblesse qu'il donnait.

- Elle sombra dans le coma et n'en sortit plus.

- Oui, cela vous arrangeait bien! cria Rory. Vous étiez débarrassé de Neil et de ma sœur!

Il fit un pas vers le duc, l'air menaçant.

- Asseyez-vous Rory, et vous aussi, Alistair. Je n'ai pas fini.

- Oui, appuya le Kildonnon, asseyez-vous. Margaret est morte et nous n'y pouvons plus rien.

- Neil lui aussi est mort! répliqua son fils en reprenant son siège.

Arcraig, toujours debout, considéra un moment les Kildonnon :

- Je vous demande maintenant deux choses. Tout d'abord, pas un mot ne doit transpirer de cette conversation, ou nos deux clans seront à couteaux tirés une fois de plus.

L'expression des jeunes Kildonnon montrait clairement que leur plus cher désir était de se jeter à la gorge de leur interlocuteur.

Le Kildonnon prit la parole :

- Ce que vous venez de nous confier restera secret. Je ne veux pas que la mémoire de ma fille soit souillée, ni que renaisse la guerre séculaire qui n'a causé que ruine et misère.

- Voilà qui est parler raisonnablement. D'autre part, j'exige une réparation pour l'humiliation que j'ai subie. Voici ma deuxième condition.

- Quelle est-elle? s'enquit le Kildonnon.

- Oh! rien que de très simple! J'ai accepté une épouse choisie par vous. A votre tour vous accepterez celle que je me suis choisie.

- Une nouvelle épouse...?

Alistair Kildonnon était stupéfait.

Pour toute réponse, le duc agita une sonnette d'argent qui se trouvait sur une table, et presque aussitôt la porte donnant sur le palier

s'ouvrit.

La route conduisant au château passait à travers des collines couvertes de fleurs mauves ou blanches. Alertés par le bruit des roues, des coqs de bruyère s'envolaient vers la vallée en décrivant une longue courbe gracieuse.

Tara demeurait à la portière, comme envoûtée par ce spectacle.

Depuis leur départ de l'auberge, ce matin-là, ils avaient traversé de sombres forêts de pins, des montagnes aux crevasses profondes, tout un pays de conte de fées où les lacs devenaient couleur d'or sous le soleil.

- Peut-il exister un endroit plus beau? demandait Tara, au grand amusement de M. Falkirk.

- Vous m'avez déjà posé cette question hier!

- Je la poserai encore et encore! Si nous pouvions ne jamais arriver...

M. Falkirk sentait qu'elle s'inquiétait de l'avenir mais, lui semblait-il, à juste titre. Lui aussi se désolait de la fin du voyage; il allait être privé de la compagnie de cette élève si douée.

- Dans peu de temps nous verrons apparaître le château, dit-il.

Tara se détourna de la portière pour le regarder.

- J'ai un peu peur...

- Ce ne sera pas si terrible que vous l'imaginez!

- Ou peut-être... pire.

Elle soupira et reprit :

- Serez-vous près de moi?

- Oui, mais comprenez-moi bien, Tara : j'occupe la fonction de premier secrétaire et les gens s'étonneraient si je faisais spécialement attention à une domestique.

- Je comprends. Mais vous m'aviez promis de me prêter des livres. Pourrai-je parfois vous en demander? Pourrai-je me confier à vous si ma situation devient trop pénible?

- Cela n'arrivera pas, je vous le promets.

M. Falkirk avait longuement réfléchi au cas de la jeune fille et avait résolu d'exiger qu'elle soit placée sous les ordres de la gouvernante - une personne aimable et bonne - en raison de ses qualités exceptionnelles.

- Mais je ne dois pas oublier de vous rendre ceci!

Sortant de sa poche le médaillon qui avait appartenu à la mère de Tara, il le lui remit en disant :

- Voilà qui vous donnera du courage!

Tara poussa un cri de joie et contempla longuement le modeste objet.

- Pensez-vous souvent à votre mère?

- Je rêve d'elle, et de mon père...

M. Falkirk crut discerner dans sa voix une note de défi, devant l'attitude de son père qui, après tout, n'avait pas jugé bon d'épouser sa mère.

- Vous devez avoir une imagination très vive, qui vous a aidée à supporter l'existence jusqu'à présent.

- Surtout parce que j'ai appris à lire, répondit la jeune fille avec simplicité. Grâce à mes lectures je pouvais oublier l'orphelinat, Mme Barrow, le manque d'argent, la faim surtout...

Les enfants avaient toujours *faim !

- C'est fini maintenant, je vous le jure.

- Je pense à eux constamment et je me dis que s'ils ont assez à manger, ils seront beaucoup plus faciles.

- Allons, Tara, pensez à vous pour changer! Vous commencez aujourd'hui une nouvelle vie et je crois qu'elle sera heureuse.

- Je ne peux m'empêcher d'être inquiète...

Et soudain, elle sourit :

- Je sais ce que je vais faire! Je porterai toujours ce médaillon. (Elle

passa la chaîne à son cou .) Il me donnera du courage, ce courage dont les Ecosais ont fait preuve contre les Anglais.

- Je suis sûr que vous avez lu leur histoire cette nuit.

- La bataille de Culloden. Oh! pourquoi n'ont-ils pas gagné? Les troupes écossaises étaient lasses, trempées, affamées... Et les Anglais possédaient des canons.

Tara tourna vers la vitre son visage couvert de larmes; elle ne voyait plus les collines sous le soleil, mais les blessés, les morts gisant sur le champ de bataille, et les Anglais qui achevaient les blessés.

- La guerre est finie, expliqua M. Falkirk avec bonté. Notre rôle est maintenant d'apporter la prospérité à l'Ecosse.

- Que puis-je faire, pour ma part? demanda impulsivement la jeune fille. (Elle eut un petit rire et ajouta :) Je dois vous paraître bien étrange, moi, une Anglaise!

- Pas si sûr. Tara est un prénom écossais.

- Vraiment?

- Mais oui. Le pasteur ne vous l'a pas dit?

- Nous ne parlions que de la Bible ou des livres qu'il me prêtait. Je n'ai jamais eu l'idée de lui poser des questions personnelles. Mais vous venez de m'apprendre quelque chose de merveilleux! J'appartiendrais à ce pays? Eh bien, je serai courageuse comme tous les Ecosais!

M. Falkirk voulut répondre, mais la voiture s'arrêta pour une halte imprévue.

- Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il en sortant la tête par la portière.

A son grand étonnement, il vit approcher un cavalier portant la livrée ducal.

- Bonjour, monsieur Falkirk!

- Bonjour, Andrew.

- J'ai un message pour vous de la part de Sa Grâce.

- De quoi s'agit-il?

- Sa Grâce demande que vous soyez au château à 5 heures moins vingt. Vous monterez jusqu'au palier du premier étage et vous attendrez là jusqu'à ce que vous entendiez Sa Grâce sonner.

M. Falkirk semblait surpris :

- Je ne dois pas contacter Sa Grâce auparavant?

- Non, monsieur. Quand Sa Grâce agitera la clochette, vous entrerez dans la salle du chef avec la demoiselle qui est venue de Londres.

Le garçon avait l'air de réciter une leçon apprise par cœur.

- C'est tout?

- Oui, monsieur.

- Merci, Andrew.

Le valet fit un salut, sourit au cocher, puis repartit au galop dans la direction du château pour faire son rapport à son maître.

M. Falkirk tira sa montre de son gousset :

- Nous ne pouvons pas garder la même allure, dit-il au cocher qui attendait ses ordres.

Nous arriverions trop tôt. Arrêtez-vous au relais des Trois Pies.

- Bien, monsieur.

Les chevaux se remirent en route et Tara demanda d'un air craintif:

- Pourquoi dois-je vous accompagner dans la salle du chef?

- Je n'en ai pas la moindre idée!

M. Falkirk ne pouvait cacher son irritation; les instructions mystérieuses de son employeur lui déplaisaient souverainement. A quoi bon tout ce mystère? Et pourquoi vouloir une orpheline?

Toutefois, pour ne pas perturber Tara davantage, il lança la conversation sur un autre sujet et bavarda gaiement jusqu'à ce que l'auberge fût en vue.

L'endroit était modeste, mais M. Falkirk commanda un thé complet et

on plaça devant Tara ce qui lui sembla être un repas somptueux : toutes sortes de petits gâteaux, des galettes, des sablés quelle n'avait jamais encore goûtés, le tout accompagné de beurre fabriqué à la maison.

- Prend-on habituellement le thé de cette façon en Ecosse? demanda-t-elle.

- Les ménagères écossaises déploient tous leurs talents pour ce moment de la journée.

Faites honneur à ce repas; vous n'êtes plus aussi maigre qu'au moment de notre départ, mais vous avez encore à vous remplumer!

Tara sourit; ses joues étaient moins creuses et les cernes sous ses yeux avaient disparu.

Elle était trop mince, toutefois, et M. Falkirk se demanda si elle ne souffrirait pas en hiver, quand la bise glaciale dévalerait les pentes neigeuses des montagnes et hurlerait autour du château; en ces périodes-là, même les grands feux allumés dans les cheminées ne parvenaient pas à dégeler l'atmosphère.

Elle aura besoin de vêtements chauds, se dit l'excellent homme. Et il se promit d'en parler au duc.

Puis il s'aperçut qu'il se conduisait comme une vraie mère poule envers Tara. Sa Grâce rirait bien s'il se mettait à discuter à propos des vêtements des domestiques.

En tant que premier secrétaire, il avait tous pouvoirs sur les résidences ducales, mais s'il favorisait Tara, cela serait mal vu du reste des serviteurs.

- Quelque chose vous ennuie, monsieur? demanda la jeune fille.

M. Falkirk ne s'étonna pas de son intuition. Dès le début du voyage, il avait constaté que sa compagne s'intéressait à ce qu'il ressentait comme à ce qu'il disait.

- Serez-vous flattée si je réponds que je pense à vous?

- Très honorée, bien sûr... Vous avez été si bon pour moi! Je n'imaginais pas que quelqu'un puisse être aussi attentionné. C'est pourquoi je crains tant de vous quitter.

- Je serai au château.

Il ne pouvait pas la rassurer davantage.

Le silence régna entre eux pendant un moment, puis Tara demanda :

- Est-ce que le duc est très autoritaire? (Elle ajouta vivement :)
Naturellement, je ne vivrai pas dans la même sphère, mais Sa Grâce m'a fait venir jusqu'ici et voudra sans doute me voir à notre arrivée.

- Ce sera le moment ou jamais de vous rappeler votre ascendance écossaise : dites-vous que rien ne peut vous faire peur!

Comme il parlait encore, M. Falkirk vit Tara lever la main pour la poser sur son cher médaillon.

- Oui, je m'en souviendrai; mon clan était peut-être plus fameux encore que celui des Mac Craig!

- C'est fort possible.

Et M. Falkirk eut le plaisir de voir Tara sourire.

Toutefois, dès qu'ils se remirent en route, ce sourire disparut, et quand les chevaux franchirent les grilles de fer forgé, la jeune fille était anxieuse et crispée.

Lorsqu'elle découvrit le château, ses tours et ses remparts fièrement dressés sur le ciel, un petit soupir lui échappa.

M. Falkirk était un habitué des lieux, mais il ne revoyait jamais le noble bâtiment sans être frappé par sa lourdeur majestueuse qui devait inspirer la crainte, mais qui en même temps donnait une impression de robustesse et de solidité assez rassurante, même pour un étranger au clan des Mac Craig.

Les chevaux montaient la dernière pente et le cocher les poussa pour faire une fringante arrivée au bas du perron.

- Que c'est grand...! murmura la jeune fille.

M. Falkirk eut un sourire encourageant :

- Vous allez vite vous y habituer. Maintenant, c'est votre demeure comme c'est aussi la mienne.

On ouvrit la porte de la voiture. Des domestiques saluèrent M. Falkirk

et les deux voyageurs montèrent lentement les marches de granit pour pénétrer dans le hall.

Tara jeta un coup d'œil rapide aux massacres de cerfs qui ornaient les murs, aux boucliers, aux claymores(l) et aux drapeaux très anciens fichés dans la rampe du palier.

Son cœur battait dans sa poitrine et elle avait du mal à respirer.

Les nombreux serviteurs en kilt ressemblaient à des militaires et le majordome qui s'avancait d'un pas noble avait, selon Tara, autant de prestance qu'un duc.

Au relais des Trois Pies, elle avait changé de robe et s'était lavé les mains. M. Falkirk l'enveloppa d'un regard approbateur et songea un fois de plus qu'elle avait beaucoup changé durant le trajet.

(1) Une claymore est une large épée que l'on tient à deux mains.

Elle ne ressemblait plus à un épouvantail, tout en peau et en os, et paraissait en meilleure santé. Une nourriture saine et abondante lui avait donné des forces et des couleurs.

Elle avait mangé consciencieusement ce qu'on lui offrait, car elle craignait par-dessus tout de ne pas être assez solide pour son nouveau travail au château, et qu'on la renvoyât dans quelque asile d'Ecosse. Il était terrible de se faire congédier, et en tant qu'orpheline elle ne trouverait personne pour l'accueillir en attendant de trouver un nouvel emploi...

« Je dois donner satisfaction! » s'était répété Tara cent fois.

Et elle l'avait encore pensé à l'auberge en mettant son vilain bonnet de coton gris qui descendait jusqu'à ses oreilles. Peut-être le duc l'autoriserait-il à quitter son uniforme pour s'habiller comme tout le monde?

Elle se sentait vraiment terne et déplacée au milieu de ces Ecossais en kilt et jaquette multicolores et dont les boutons brillaient comme de l'ar-gent.

- Connaissez-vous les instructions de Sa Grâce, monsieur? demanda le majordome à mi-voix.

M. Falkirk eut un signe d'assentiment.

Depuis son arrivée au château, il semblait avoir revêtu une autorité nouvelle, un port plus distant. Le premier secrétaire de Sa Grâce était vraiment quelqu'un.

Le maître d'hôtel s'arrêta sur le palier, devant une imposante porte de chêne. On pouvait entendre quelques éclats de voix, mais il était impossible de comprendre ce qui se disait à l'intérieur.

M. Falkirk attendait en silence. Tara n'osait pas lui parler et sentait la tension monter dans tout son être.

Et soudain, on perçut le tintement d'une clochette.

Le majordome ouvrit le battant et annonça d'une voix de stentor :

- M. Falkirk, Votre Grâce!

Tara vit son compagnon s'avancer dans une salle immense, toute illuminée de la couleur vive des tartans, et se diriger vers un homme très grand qui était certainement le duc.

Celui-ci possédait la majesté que Tara lui avait donnée en imagination; il dominait ceux qui l'entouraient et la pièce paraissait trop petite pour lui.

Il lui parut très beau, plein d'orgueil et de morgue, et ses yeux brillaient de fureur, comme s'il était en colère.

Etait-ce à cause des messieurs assis le long du mur et qui d'un même mouvement avaient tourné leurs yeux vers elle et la dévisageaient d'une manière insultante?

Tara sentit une vague de panique là submerger; ses jambes n'avaient plus la force de la soutenir.

C'est alors qu'elle posa la main sur son médaillon et se dit qu'elle était écossaise, tout comme ces gens. Elle releva le menton et vint tranquillement se placer près de M. Falkirk.

Celui-ci disait :

- Bon après-midi, Votre Grâce!

- Bon après-midi, mon ami. Je vous remercie de votre exactitude.

Le duc avait une voix profonde au timbre particulier et Tara ne pouvait s'empêcher de le regarder; il émanait de lui une sorte de

magnétisme.

Sa Grâce cependant ne lui accordait aucun regard et parlait à M. Falkirk.

- Je viens d'informer le Kildonnon de ce qui s'est passé en France. Il m'a fait la promesse, et les membres de sa famille également, que rien n'en transpirerait en dehors de ces murs.

M. Falkirk inclina la tête.

- Et, juste avant votre entrée, je déclarais au Kildonnon qu'après avoir dû épouser la femme de son choix je réclamaïis maintenant le droit de prendre une décision personnelle.

C'est alors qu'il se tourna vers Tara :

- Je vois que vous m'avez obéi. Voici donc la future duchesse!

M. Falkirk tressaillit. Tara ouvrait de grands yeux; elle ne comprenait plus rien.

Le duc s'adressa au Kildonnon :

- J'ai choisi une jeune fille qui ne sera pas influencée par sa famille, puisqu'elle n'en possède point. Elle vient du « Refuge des Abandonnés ». Vous serez sans doute d'accord avec moi si je dis que pour succéder dignement à votre fille je n'ai rien trouvé de mieux qu'une bâtarde!

Un affreux silence s'abattit sur l'assistance.

Rory Kildonnon et son frère se levèrent d'un même élan :

- Arcraig, vous nous insultez! Nous ne le supporterons pas!

Ils s'avancèrent, l'air menaçant. Le duc les regardait en souriant :

- Si ce mariage ne vous plaît pas, messieurs, rendez-moi les dix mille livres que j'ai prêtées à votre père. Déclarez la guerre à mon clan! Je vous préviens que nous garderons tous les terrains que nous vous prendrons.

- Non, rien de tel! Nous partons pour Edimbourg vous assigner en justice.

- Et quel argent vous donnera le juge pour vos moissons brûlées, vos

troupeaux massacrés, vos fermes détruites? Croyez-vous qu'on enverra des soldats pour vous protéger?

Les jeunes gens ne savaient plus que dire. A son tour, le Kildonnon se leva :

- Vos conditions sont lourdes, Arcraig!
- Mais honnêtes. Moi, je ne triche pas.

Les deux hommes se regardaient droit dans les yeux. Finalement, le Kildonnon céda :

- Nous n'avons pas le choix...
- Mais... cria Rory.
- Ceci est ma volonté, fils. Tu feras ce que je t'ordonne.
- Parfait, déclara le duc. Et pour montrer que vous approuvez ma décision, vous serez témoins de mon mariage. Ensuite, chacun de vous viendra s'incliner devant la nouvelle duchesse d'Arcraig.

Une fois de plus, les jeunes Kildonnon auraient fait un éclat si leur père ne les avait cloués sur place d'un seul regard. Il déclara :

- J'accepte, Arcraig.

Le duc se tourna vers Alistair Kildonnon :

- Et vous?

A voix très basse, l'interpellé répondit :

- J'accepte...
- Et vous, Rory?

Le garçon lança un regard suppliant à son père, qui détourna la tête. Il finit par dire :

- J'accepte.

La même réponse fut exigée successivement de son frère et de ses cousins. Puis le duc revint vers M. Falkirk :

- Veuillez faire entrer le chapelain; il attend dans mon bureau.

Le premier secrétaire s'inclina sans dire un mot; il craignait que sa voix ne le trahisse.

Tara demeura seule au milieu de la pièce. Elle n'osait bouger. Quelque chose d'incompréhensible lui arrivait. Son cerveau refusait toute activité. Des gens parlaient autour d'elle et elle ne comprenait rien à leurs paroles.

Le duc s'approcha et automatiquement elle fit la révérence.

- Comment vous appelez-vous?

- Tara, Votre Grâce.

- Vous avez entendu? Vous allez m'épouser. Quel âge avez-vous?

- Dix-huit ans, Votre Grâce.

- Vous avez toujours vécu à l'orphelinat?

- Oui, Votre Grâce...

- Et vous n'avez jamais eu d'amant?

- Non! Bien sûr que non!

La porte s'ouvrit devant M. Falkirk et le chapelain. Celui-ci était en soutane noire et col blanc; il tenait un gros livre de prières et fit un profond salut à Sa Grâce et aux Kildonnon.

- Mon père, déclara le duc, vous êtes ici pour unir par les liens du mariage cette jeune fille qui ne porte que le prénom de Tara, et moi-même. Ces messieurs seront nos témoins.

- Bien, Votre Grâce.

Le chapelain parlait avec un accent très prononcé; il vint se placer devant la cheminée dont le manteau était gravé aux armes des Mac Craig.

Il ouvrit son livre et le feuilleta.

Le duc offrit son bras à la jeune fille. Celle-ci hésita un moment, puis avec timidité posa les doigts sur sa manche. Tous deux s'avancèrent lentement jusque devant le pasteur.

Le service commença.

Tara n'avait jamais assisté à un mariage, mais elle en avait lu l'office quand elle vivait à l'orphelinat : il lui parut que celui-ci était différent, et beaucoup plus court. Soudain le chapelain demanda :

- Bruce, Torquil, Duncan, cinquième duc d'Arcraig, chef du clan Mac Craig, acceptez-vous comme épouse cette femme, Tara, selon les rites de notre Eglise?

- Oui.

Ce simple mot résonna haut et fort.

- Tara, voulez-vous prendre cet homme comme époux? Jurez-vous de lui obéir, de lui être fidèle, de le servir tous les jours de votre vie, jusqu'à ce que la mort vous sépare?

- Oui.

Ce n'était guère qu'un soupir. Le pasteur joignit leurs mains. Le duc passa au doigt de Tara un anneau trop grand. Puis il y eut une longue prière dont elle ne comprit pas un traître mot.

Elle était mariée! Et à un homme qu'elle n'avait jamais vu cinq minutes plus tôt!

Un homme qui l'avait fait trembler tout le long du trajet depuis Londres jusqu'à l'Ecosse!

Un homme beaucoup plus terrifiant qu'elle ne l'imaginait!

Et il était maintenant son mari!

- Puis-je vous aider à vous dévêtir... Votre Grâce?

La gouvernante avait hésité un moment.

- Oh, non merci! répondit Tara d'un air gêné.

- J'ai fait allumer un feu dans la pièce, car elle est restée longtemps inhabitée. Même au mois de juillet, nos murs sont glacés.

- C'est très aimable à vous.

Mme Mac Craig jeta un coup d'œil autour d'elle :

- Que puis-je faire pour vous, Votre Grâce?

- Rien, je vous remercie.

La gouvernante sortit et Tara demeura seule. Elle examina la haute salle voûtée qui servait traditionnellement de chambre à l'épouse du chef de clan.

A l'époque de la construction du château, cette pièce devait être austère et nue, mais maintenant elle était meublée somptueusement : immense lit à colonnes, fauteuils de tapisserie, tableaux et miroirs aux murs... Que de merveilles pour une personne aussi insignifiante qu'elle!

Mais elle était à présent la duchesse d'Arcaig.

Tara comprenait très bien l'hésitation de la femme de charge au moment de l'appeler « Votre Grâce ». Ce serait une chose difficile aussi pour les autres occupants du château.

Elle se déshabilla lentement et en ôtant sa robe grise elle eut un frisson de honte.

Elle n'avait pas cessé de rougir depuis le moment où l'imposante Mme Mac Craig l'avait menée jusqu'à sa chambre.

Tout le long des couloirs décorés par les portraits des ducs d'Arcaig, elle avait cru sentir sur elle leur regard dédaigneux, et dans la chambre à coucher elle avait trouvé deux caméristes en train de

défaire ses bagages et de ranger les quelques vêtements apportés de Londres.

Ces femmes devaient être stupéfaites à la vue de son maigre trousseau.

Tara aurait voulu courir auprès de M. Falkirk et lui demander son appui. Mais quand les Kildonnon s'étaient l'un après l'autre inclinés devant elle, M. Falkirk s'était discrètement retiré.

Le Kildonnon, son frère, ses fils et ses neveux lui avaient rendu hommage avec une lueur de haine au fond des yeux, avant de descendre le grand escalier dans un silence chargé de ressentiment.

M. Falkirk était alors revenu. Tara lui avait souri, mais le duc avait pris son secrétaire par le bras :

- J'ai beaucoup de choses à vous dire. Passez donc dans mon bureau.

- Bien, Votre Grâce.

Et, à ce moment-là, Mme Mac Craig, la gouvernante, était arrivée, certainement sur les ordres de M. Falkirk.

- Voici la nouvelle duchesse d'Arcraig, lui avait dit Sa Grâce d'un air froid. Montrez-lui ses appartements et veillez à ce qu'elle ne manque de rien.

Mme Mac Craig avait plongé en une profonde révérence, puis avait entraîné Tara vers le théâtre de sa nouvelle vie, vers l'inconnu...

Chemin faisant, elle lui annonça que le duc dînait tôt, qu'un bain était préparé pour la duchesse, et qu'il lui fallait se changer pour la soirée.

Or, Tara n'avait plus qu'une seule robe propre, et c'était la plus vieille de toutes. A l'orphelinat, les habits passaient de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'ils tombent en loques. A la fin on s'en servait comme chiffons. Les enfants qui partaient comme apprentis laissaient leur uniforme à l'asile, afin qu'il soit retaillé pour des plus jeunes.

Mais Tara était restée jusqu'à dix-huit ans et ses vêtements avaient été coupés spécialement pour elle; Mme Barrow ne lui aurait jamais acheté de robes neuves, mais la duchesse Anne avait autrefois commandé une grande quantité de serge grise. La jeune fille avait eu du mal à trouver le temps nécessaire pour se coudre quelques vêtements, car les soins à donner aux enfants l'occupaient

continuellement.

Cela faisait deux ans qu'elle ne s'était pas confectionné de robe neuve. Ah! si elle avait pu s'en faire une, juste avant de partir pour l'Ecosse! Et puis, elle se dit qu'en tant que duchesse elle allait porter des toilettes bien différentes.

- La duchesse d'Arcraig...

Elle se répétait ces mots tout bas en prenant son bain devant la cheminée. C'était un luxe à elle inconnu, un bain chaud rien que pour elle et dans lequel elle pouvait paresser à sa guise.

Deux jeunes servantes avaient apporté la baignoire et une eau très peu calcaire, légèrement ocrée, à odeur de tourbe. M. Falkirk lui avait parlé des sources écossaises et elle ne s'en étonna donc pas.

Lorsqu'elle se fut rhabillée, Mme Mac Craig revint, avec le même air contraint.

Visiblement, elle était furieuse qu'une bâtarde sans nom soit devenue la maîtresse des lieux.

Et qui aurait pu la blâmer?

Surmontant sa timidité, Tara lui demanda :

- Que dois-je faire maintenant?

La femme de charge eut pitié de sa gêne; son expression s'adoucit :

- Ne vous inquiétez pas, Votre Grâce. Le château est grand, mais on s'y habitue.

- J'espère qu'il ne me faudra pas trop longtemps...

- J'ai cru comprendre, d'après les explications de M. Falkirk, que vous ne vous attendiez pas à la décision de Sa Grâce.

- Absolument pas! Si vous pouviez m'expliquer ce que l'on attend de moi?

- Le repas sera servi dans quelques minutes; vous dînez avec Sa Grâce qui vous attend dans la salle du chef, l'endroit où a eu lieu votre mariage.

- Je pense pouvoir m'y rendre sans trop de difficultés.

- Allez-y tout de suite. Sa Grâce s'y trouve déjà.

Tara n'osa pas supplier Mme Mac Craig de l'accompagner; elle partit à l'aventure, glissant comme une ombre grise le long des imposants corridors. Elle reconnut enfin le palier du premier étage et la porte de la grande salle.

En s'approchant elle entendit un bruit de voix; le battant était mal clos.

- J'ai pensé à une chose, Votre Grâce, disait M. Falkirk. Vous désirez certainement qu'une voiture parte demain pour Edimbourg?

- Une voiture pour Edimbourg? Je ne comprends pas.

- La nouvelle duchesse a besoin d'un trousseau. Ce n'est pas ici qu'elle le trouvera. Il lui faut des vêtements à la dernière mode et en beau tissu.

Le duc ne répondit pas tout de suite; enfin il déclara :

- Je trouve la duchesse habillée comme il convient et je ne vois pas pourquoi elle aurait des toilettes neuves.

- Votre Grâce...

- Elle doit rester un symbole, vis-à-vis des Kildonnon. De cette façon, ils ne pourront pas oublier la conduite scandaleuse de Margaret.

Tara ne pouvait pas rester plus longtemps derrière la porte. Elle entra silencieusement dans la salle et M. Falkirk l'aperçut.

Elle était mortellement pâle et son regard trahissait un immense désarroi.

M. Falkirk retint les arguments qui se pressaient sur ses lèvres, fit un profond salut au duc et sortit de la pièce. En passant devant Tara, il lui lança un regard éloquent pour lui faire comprendre ses regrets et son impuissance.

- J'espère qu'on s'est occupé convenablement de vous!

La voix de Sa Grâce était toujours aussi profonde, mais sèche. Tara posa la main sur son médaillon :

- Oui, Votre Grâce.

- Vous devez être fatiguée par un si long voyage. Demain, je vous ferai visiter le château et ses dépendances.

- Merci, Votre Grâce...

Le duc lui parlait comme à une parente lointaine et sans grand intérêt; et quand le maître d'hôtel annonça le dîner, il parut soulagé.

Il ne portait plus la tenue de cérémonie d'un chef de clan mais une veste de velours noir et un jabot de dentelle. Sur son kilt se balançait un sporran incrusté d'argent. Tara le trouvait très beau et très intimidant.

Il lui offrit le bras et la conduisit jusqu'à une vaste salle à manger. Des candélabres à six branches éclairaient la table chargée de vaisselle précieuse à l'extrémité de laquelle on avait placé un fauteuil à très haut dossier pour le maître de maison. A sa droite était dressé le couvert de Tara : il comprenait un si grand nombre de fourchettes, de cuillers, de couteaux ordinaires ou à poisson, que les leçons de M. Falkirk seraient bien insuffisantes.

Le duc s'adressa au maître d'hôtel :

- Quand ce saumon a-t-il été pêché?

- Aujourd'hui même, Votre Grâce.

- Et par qui?

- Le jeune Ross, Votre Grâce.

- Au filet?

- A la gaffe, il me semble.

- Je lui avais déjà dit de réserver la gaffe pour des poissons plus gros que celui-ci!

- Je lui transmettrai votre observation, Votre Grâce.

- Non. Je le verrai moi-même. Dites à M. Falkirk de le convoquer dans mon bureau demain matin.

- Bien, Votre Grâce.

Le dîner traînait en longueur; les plats succédaient aux plats. Le duc mangeait peu et fronçait les sourcils; Tara n'avalait qu'avec peine de minuscules bouchées.

M. Falkirk l'avait habituée à se nourrir avec abondance, mais là elle n'arrivait pas à finir son assiette. On lui proposa du vin, qu'elle refusa. Quand on posa sur la table une corbeille d'argent tressé remplie de pêches énormes et de grappes de raisin, elle se dit avec soulagement que son épreuve touchait à sa fin.

Et soudain, du fond du château, lui parvinrent les notes aiguës d'un air lancinant qui devint de plus en plus proche.

Bientôt entra d'un pas cadencé un homme en tartan Mac Craig et au bonnet crânement penché sur l'oreille. Son plaid se balançait à son épaule et son kilt autour de ses hanches; il fit le tour de la table en soufflant dans sa cornemuse et Tara se dit qu'elle l'avait déjà vu dans ses rêves.

Il joua un nouvel air, puis se planta devant le duc :

- Quel est le programme de ce soir, Votre Grâce?

Il parlait avec un accent si prononcé que Tara eut du mal à le comprendre; le duc lui répondit en un patois qui devait être du gaélique.

De nouveau, le joueur de cornemuse emplit la salle à manger de sa musique qui évoquait les bruyères, les lacs et les montagnes.

Quand il eut terminé, il revint près de Sa Grâce qui lui tendit un gobelet d'argent. L'homme le souleva bien haut en proférant l'antique formule : « Shlainte! » et but son contenu d'un trait. Puis il salua et quitta la pièce.

Le duc s'adressa pour la première fois à sa voisine :

- Avez-vous aimé?

- C'était merveilleux! Je savais que la cornemuse...

- Oui?

- ... qu'en écoutant la cornemuse on éprouve à la fois l'envie de rire et de pleurer, parce qu'on entend la voix même de l'Ecosse.

Le duc semblait surpris :

- Vous avez vraiment ressenti cela?

- Je voudrais pouvoir m'exprimer plus clairement. M. Falkirk m'a expliqué l'importance des joueurs de cornemuse pour les personnes du clan. Je comprends maintenant qu'un soldat puisse marcher à la mort au son de cette musique!

Elle parlait d'une voix émue en se remémorant le récit de la bataille de Culloden qu'elle venait de lire.

- Vous m'étonnez beaucoup!

Tara devint toute rouge et ne dit plus un mot. Le duc devait la trouver beaucoup trop sentimentale, ou encore trop orgueilleuse pour oser parler comme une véritable Ecossaïse.

En se déshabillant dans sa chambre, elle pensait toujours à ces airs envoûtants.

« Maintenant, je suis certaine d'appartenir à ce pays! »

Elle aurait voulu y vivre, dans un petit hameau, très proche des habitants; elle aurait compris leurs problèmes, leurs peines et leurs joies.

« Je dois faire du bien autour de moi! En tant que duchesse d'Arcraig, il me semble que j'en ai la possibilité! »

Elle songea à son nouvel état de femme mariée, regarda l'anneau qui glissait à son doigt, et soudain une pensée la frappa.

Le duc était son mari et elle avait des devoirs envers lui!

Depuis son arrivée au château, elle avait été si bouleversée, si abasourdie, que toute la signification du mot mariage venait seulement de l'atteindre.

- Le duc est mon mari!

Elle se répéta ces mots à mi-voix et soudain elle se mit à trembler; même en s'approchant du feu le plus possible, elle frissonnait toujours.

- J'ai peur!...

Elle avait envie de s'enfuir, ou de se mettre sous la protection de M. Falkirk.

A l'orphelinat, on parlait sans cesse d'enfants illégitimes et du péché de leur mère, mais Tara ne s'était jamais demandée en quoi consistait exactement cette faute. Une jeune fille donnait le jour à un enfant qui, bien qu'innocent, était un objet de mépris et devait proclamer son indignité en ne portant aucun nom de famille.

Tara ne savait pas comment se formait cet enfant; peut-être à la suite d'une action dégradante et honteuse, puisqu'on en faisait tant d'histoires...

- Que vais-je devenir?

Il lui semblait que la vaste chambre avec toute sa splendeur était en réalité un piège tendu pour elle, et dans lequel elle était tombée sans prendre garde.

Elle ne pouvait plus s'enfuir.

Elle fixait le lit à baldaquin, les deux oreillers en dentelle et la couverture de velours où s'étalait un large monogramme surmonté de la couronne ducale.

Elle trouvait quelque chose de sinistre dans les draps mi-ouverts par quelque femme de chambre et qui semblaient irradier une mystérieuse menace.

Devant la cheminée se trouvait une épaisse peau de mouton et Tara s'y agenouilla en tendant la main vers les flammes. Mais elle ne parvint pas à se réchauffer. Elle gardait constamment les yeux fixés sur la porte, non pas celle du corridor mais celle qui sans doute donnait sur la chambre de Sa Grâce.

Il entrerait par là, le chef des Mac Craig, et il viendrait avec les droits d'un mari!

A la fin du repas, le duc demanda à Tara de se retirer; lui-même se rendit dans la salle du chef. Il ouvrit les rideaux d'une fenêtre et regarda pensivement le parc au-dessous de lui.

Le soleil s'était couché derrière des nuages rouge et or. Les dernières lueurs se reflétaient sur le lac et les premières étoiles s'allumaient à l'orient.

La sérénité, la beauté de ce spectacle firent beaucoup pour calmer la colère qui agitait encore le duc.

Depuis son départ en bateau pour la France, pays où s'étaient enfuis sa femme et Neil Kildonnon, il avait vécu dans un ouragan de fureur.

Il n'était pas amoureux de Margaret au moment de leurs fiançailles, mais ses yeux noirs et ses cheveux aile-de-corbeau lui avaient fait grande impression. Il se disait que leur union était basée sur un accord raisonnable entre deux clans, qu'ils s'entendraient bien et que la nouvelle duchesse tiendrait à merveille son rôle, comme sa mère l'avait fait autrefois.

Quand le Kildonnon lui avait proposé d'épouser une jeune fille de son clan, il avait d'abord refusé. Puis il s'était dit que la vieille haine contre les Kildonnon ne reposait plus sur rien, qu'elle était dépassée, et qu'il devait donner l'exemple de la réconciliation.

Le mariage avait été célébré rapidement pour que cessent le plus vite possible les continuelles escarmouches entre gens des deux clans.

Les Mac Craig étaient beaucoup plus nombreux que les Kildonnon, plus riches aussi. Le duc avait donc fait un geste généreux en épousant Margaret et en versant de l'argent à sa famille.

Aussi avait-il subi un choc inattendu lorsque le soir même des noces, la duchesse l'avait chassé de sa chambre avec des paroles de haine.

Elle lui avait dit qu'elle préférait mourir plutôt que de subir ses étreintes et qu'elle ne ferait son devoir que devant des tiers : dans l'intimité elle continuerait de mener cette guerre ancestrale qui pour élis n'était pas finie.

- Je vous déteste! s'était écriée Margaret, et ses beaux yeux flambaient de rage. Oh, je vous déteste, vous et tous les Mac Craig! Si un jour je pouvais vous voir tous morts à mes pieds!

Elle parlait d'une façon mélodramatique et insensée. Le duc avait pensé qu'elle ne tarderait pas à se calmer; il avait attendu.

Il plaignait sa femme: elle avait passé les vingt-trois premières années de son existence dans un antique château à demi ruiné que les Kildonnon n'avaient pas les moyens de rénover.

Margaret n'était jamais allée à Edimbourg pour assister à des fêtes, à des bals ou à des pièces de théâtre. On ne lui avait jamais offert de jolies robes, des chevaux de selle ou même des voyages à travers l'Ecosse.

« Je pourrai la gâter », s'était dit le duc; et il pensait qu'elle en serait heureuse.

Hélas, il s'était lourdement trompé! Il sentait encore la blessure qu'avait subie son amour-propre quand il avait ouvert la lettre de sa femme et appris qu'elle attendait un enfant d'un autre.

« Je quitte l'Ecosse, écrivait-elle. Vous ne me verrez plus jamais. Je ne vous demande pas de me pardonner, simplement de m'oublier. »

Cependant le duc n'en avait nullement l'intention! Margaret restait sa femme, en dépit de ses fautes, et l'homme qui l'avait séduite devait payer.

En réalité, il n'avait pas résolu de tuer Neil Kildonnon, bien que tout son être brûlât de fureur et de haine. Il avait décidé de l'estropier, de le mutiler, pour qu'il devînt un objet de pitié après avoir été un splendide amant.

Mais Neil Kildonnon avait succombé à ses blessures et Margaret, exaltée jusqu'à la fin, s'était suicidée.

Il semblait au duc que cette double mort l'avait frustré de sa vengeance. Aussi, en convoquant les Kildonnon en son château, espérait-il les faire souffrir comme lui-même avait souffert.

Margaret avait blessé son orgueil, il blesserait le leur.

Quelle satisfaction de les voir blêmir à l'annonce de son nouveau mariage, de les voir se courber devant la jeune duchesse, une bâtarde sortie d'un orphelinat et qui prenait la place de Margaret Kildonnon!

L'enchaînement de ses pensées ramena le duc à Tara: la jeune fille devait l'attendre, là-haut!

Cette fois, cependant, plus de refus ni de scène! Il fallait un héritier au duché, un futur chef pour le clan.

Résolument, il ferma les rideaux et quitta la pièce.

Son valet l'attendait dans sa chambre et l'aida à retirer sa tenue de soirée. Lorsque cet homme retira le skean-dhu de sa chaussette, le duc se demanda si Margaret aurait eu recours à cette petite arme la nuit de leur mariage s'il avait voulu la prendre de force.

Le skean-dhu avait été adopté par les Ecossais lorsque le port du

poignard avait été interdit par les Anglais. Pendant trente-cinq années, une loi avait défendu de revêtir le kilt, le plaid, en un mot le costume écossais. Les cornemuses elles-mêmes avaient été prohibées, car le duc de Cumberland les avait qualifiées d'objets de guerre.

Cependant, le couteau nommé skean-dhu pouvait se dissimuler dans une poche ou en haut d'une chaussette et, quand les Highlanders retrouvèrent leur tartan, ils conservèrent cette arme.

Margaret s'en était servie pour se tuer; jamais plus il ne pourrait voir un skean-dhu sans se rappeler sa mort.

Il avait donc l'air sombre et les sourcils froncés quand son valet murmura :

- Bonne nuit, Votre Grâce.

- Bonsoir!

Ce simple mot fut lancé comme une menace plutôt que comme un adieu. L'homme s'empressa de se retirer.

Le duc resta immobile un long moment au milieu de la chambre, cette noble pièce où ses ancêtres avaient dormi et étaient morts, où ils avaient dressé des plans contre les Kildonnon, où ils avaient haï et aimé.

Il crut entendre une voix lui dire que sa lignée devait se prolonger, coûte que coûte : le clan continuerait et, pour cela, il lui fallait un jeune chef.

Il rejeta la tête en arrière; les yeux durs et la bouche crispée, il marcha vers la porte de communication qui s'ouvrait sur la chambre de la duchesse.

Il remarqua tout de suite que la pièce n'était pas éclairée. Il était resté longtemps à réfléchir dans la salle du chef et Tara, fatiguée par son voyage, avait dû s'endormir en l'attendant.

Il gagna le lit et vit à la faible lueur du feu qu'il était vide. Il se détourna et aperçut enfin Tara, gisant sur la peau de mouton près de l'âtre. Il s'approcha d'elle : ses cheveux libérés du vilain bonnet gris étaient du roux le plus flamboyant. La clarté des braises y jetait des reflets de cuivre; très courts et bouclés, ils entouraient son visage d'un saisissant halo.

Tara dormait sur le côté, tournée vers le feu comme si elle cherchait de la chaleur, et les jambes repliées. Elle portait une chemise de nuit en épais calicot, provenant de l'orphelinat sans aucun doute, boutonnée jusque sous le menton et avec des manches longues.

Les petits pieds de Tara dépassaient de l'ourlet;

toute son attitude suggérait un abandon et une fragilité qui émurent le duc.

Elle avait dû être inquiète avant de s'endormir, comme le prouvait un pli désenchanté sur ses lèvres.

Sa Grâce resta longtemps à la regarder : la colère et la détermination s'effacèrent peu à peu de son visage; ses traits se détendirent et il se dirigea vers le lit pour y prendre la courtepointe de velours. Il la plia en deux et la posa doucement sur l'endormie.

Tara ne bougea pas. Les flammes se reflétaient dans sa chevelure et ses boucles semblaient danser.

Avec un léger sourire, le duc sortit de la pièce en refermant la porte très doucement.

Tara entra dans la salle du chef et y trouva le duc en train de lire son courrier. Elle resta immobile, n'osant le déranger, mais en même temps désireuse d'obtenir sa permission pour un certain projet qu'elle avait formé.

Ils avaient pris leur déjeuner ensemble, et à son grand soulagement M. Falkirk était présent, ainsi qu'un expert appelé par le duc en consultation pour évaluer certains travaux à faire au château.

Ces messieurs laissèrent donc Tara de côté et discutèrent rénovation, toitures, charpentes, dégâts variés.

Le duc ne lui adressa que quelques mots dépourvus de chaleur; peut-être était-il contrarié par sa présence à ses côtés, mais que pouvait-elle y faire ?

Elle se sentait gauche et désorientée par le manque d'occupations : à l'orphelinat, les enfants s'accrochaient à elle et Mme Barrow avait toujours une tâche à lui donner. Le château, au contraire, lui paraissait vide, silencieux, et si grand qu'elle en devenait minuscule, inutile, voire importune.

Quelque chose d'assez impressionnant s'était produit au moment du petit déjeuner.

Descendue dans la salle à manger à 8 heures, elle n'y avait trouvé que M. Falkirk :

- Le duc est sorti à cheval, lui dit-il. En général, il fait un tour, de 7 à 9 heures.

Tara était ravie de ce tête-à-tête avec son ami. Elle ne pouvait pas lui parler à cœur ouvert car des domestiques allaient et venaient pour le service, mais elle était réconfortée par sa simple présence.

Ils avaient terminé leur repas, M. Falkirk sortait sa montre comme s'il avait un rendez-vous à ne pas manquer, lorsqu'un bruit confus éclata au-dehors, sous les fenêtres.

Le secrétaire se dirigea vers les fenêtres, suivi par Tara.

Au-dessous d'eux ils virent le duc à cheval qui rentrait tout juste de sa promenade, et en face de lui une vieille femme dépenaillée. Elle hurlait quelque chose d'une voix perçante en agitant ses bras décharnés; le vent faisait voltiger ses mèches blanches.

- Qui est-ce? demanda Tara.

- Oh, cette pauvre Béata! Cinquante ans plus tôt, elle aurait été brûlée vive comme sorcière!

- Une sorcière?

La femme parlait un mélange d'écossais et de gaélique. Tara entendit le mot « mallach »

répété plusieurs fois.

- Est-ce que « mallach » ne veut pas dire malédiction? Je crois l'avoir lu dans l'un de vos livres.

M. Falkirk avait l'air amusé :

- Béata vient d'apprendre la mort de la duchesse Margaret et elle rappelle à Sa Grâce qu'elle l'avait avertie voici un an : s'il épousait une autre jeune fille qu'une Mac Craig, la malédiction du clan tomberait sur lui et sur la duchesse.

- Il y a donc bien une malédiction!

- N'allez pas vous tracasser! Tous les clans écossais possèdent un ou plusieurs fantômes, une ou plusieurs malédiction! Je vous prêterai un ouvrage sur le sujet.

- Mais la duchesse est morte...

- Tout ceci n'a aucun sens! Les malédiction ne sont que des menaces, proférées solennellement. La vieille Béata essaie d'ameuter le clan contre les Kildonnon, voilà tout.

- Et moi, je ne suis pas une Mac Craig...

- Oh, Tara! Vous êtes trop intelligente pour vous laisser impressionner par les inepties d'une demi-folle!

Il lui fit un clin d'œil :

- Pour chaque malédiction de Béata je vous donnerai la bénédiction spéciale des Falkirk; elle est incomparablement plus efficace!

Tara essaya de sourire.

- Faites comme Sa Grâce, continua le secrétaire; il n'est pas ému du tout.

Tara baissa le regard et vit que le duc riait en lançant une pièce d'argent à la vieille femme.

Celle-ci l'attrapa d'une main preste et commença à descendre l'avenue en hochant la tête.

Le déjeuner, moins copieux que le repas du soir, touchait à sa fin; l'expert demanda s'il pouvait inspecter les toits et le duc pria M. Falkirk de lui servir de guide.

Puis Tara était montée dans sa chambre prendre son manteau et, maintenant, elle se tenait immobile dans la salle du chef, attendant que son mari lui accorde un peu d'attention.

Il leva les yeux de la lettre qu'il lisait et demanda d'un ton bref:

- Que voulez-vous?

- Votre Grâce, est-il possible... Me permettez-vous de me promener dans le parc?

- Une promenade? Pourquoi pas?

- Ne puis-je vous être utile...

- Vous? Mais à quoi?

Il revint à sa lettre, les sourcils froncés. Comme Tara demeurait près de lui, ne sachant que dire, il s'écria, sans même la regarder :

- Pour l'amour du Ciel, allez-vous-en! Vous voyez bien que je n'ai pas besoin de vous!

Sa voix résonna dans la salle comme un grondement de tonnerre.

Tara tourna les talons et dévala l'escalier. Un valet de pied lui ouvrit la grande porte et elle se mit à courir droit devant elle, comme poussée en avant par la fureur de son mari.

- Le thé est servi, Votre Grâce.

Le duc, assis à son bureau, leva les yeux vers son maître d'hôtel.

- Allez prévenir M. Falkirk.

- Bien, Votre Grâce. Il doit se trouver avec la personne qui a déjeuné avec vous.

- Eh bien, dites-lui de se libérer.

- Entendu, Votre Grâce.

Une demi-heure plus tard, M. Falkirk entra! dans le bureau.

- Cet expert est resté un temps fou! remarqua le duc.

- Il y a beaucoup à faire, Votre Grâce, beaucoup plus que nous ne l'imaginions.

- Cela ne m'étonne pas!

Il tendit à son secrétaire un brouillon qu'il venait d'écrire :

- Voici une lettre pour le marquis de Stafford. Je lui parle de ces malheureux que l'on exproprie dans le Sutherland. Selon vous, est-ce que je m'exprime avec assez de force?

- Je vais étudier votre lettre avec soin.

- Prenons d'abord le thé.

Le duc se leva et se dirigea vers la salle à manger où l'on avait préparé une petite table devant la cheminée. Sur un plateau d'argent massif étaient disposés la théière, le pot à lait, une bouilloire, la boîte à thé, un sucrier, une passette et plusieurs tasses de porcelaine rapportées de France par le quatrième duc.

On voyait aussi des assiettes remplies de toutes sortes de spécialités du pays : des scones, des tranches de pain aux raisins de Smyrne, de la confiture d'airelles. M. Falkirk se dit que Tara aimerait beaucoup ce goûter vraiment typique.

Comme s'il venait à l'instant de se rappeler son existence, le duc demanda, l'air contrarié :

- Où est la duchesse? Elle devrait nous verser le thé. Quelqu'un lui a-t-il expliqué ce que vous attendiez d'elle? Vous en êtes-vous chargé?

Sa Grâce jeta un coup d'œil furieux à son secrétaire :

- N'est-ce pas votre travail de communiquer à ma femme les horaires du château?

- Pardon, Votre Grâce! J'y veillerai à l'avenir!

Le duc éclata de rire :

- Ah, Falkirk, vous êtes en train de vous moquer de moi!

Il sonna. Un domestique entra.

- Pourriez-vous prévenir la duchesse que le thé est prêt?

- Sa Grâce n'est pas encore rentrée.

- Oh, je m'en souviens : elle est sortie faire un tour.

Il regarda l'heure au cartel surmontant la cheminée :

- Elle est partie voici trois heures. Elle doit être plus solide que vous le prétendiez, Falkirk, quand vous me décriviez les mauvaises conditions de vie à l'asile.

M. Falkirk se leva :

- Je voudrais connaître la direction qu'elle a prise...

Il se dirigea vers le palier, cependant que le duc choisissait un petit gâteau et ouvrait la boîte de thé.

Dans le hall, il interrogea les valets de pied :

- Où est partie Sa Grâce?

- Tout droit dans l'avenue, monsieur.

- Vous ne l'avez pas revue?

- Aucun signe de Sa Grâce depuis lors, monsieur.

Le ciel n'était plus si bleu que durant la matinée. Le vent avait forcé, on pouvait craindre la pluie.

- Qu'on me selle un cheval! ordonna M. Falkirk.

Quelques minutes plus tard, l'animal fut amené au bas du perron; un domestique présenta au secrétaire ses gants et son bonnet; d'un élan, M. Falkirk sauta en selle.

Quand il atteignit la loge à l'autre extrémité de l'avenue, le gardien apprit que la duchesse avait tourné à gauche pour prendre la route par laquelle ils étaient arrivés la veille.

M. Falkirk s'y engagea au petit trot, regardant de part et d'autre pour le cas où Tara se serait aventurée de par la lande.

Ce ne fut que longtemps après, loin du château, qu'il la retrouva. Les arbres avaient disparu et la bruyère s'étendait comme un tapis violet jusqu'à l'horizon; il allait tourner bride quand il remarqua une tache noire à mi-chemin d'une pente.

La promeneuse avait dû en faire l'ascension, non pour jouir du panorama mais pour tenter de découvrir quelque trace d'habitation car le jour baissait.

M. Falkirk mena sa monture jusqu'à la forme couchée sur le sol. Il entendit des sanglots : Tara pleurait à fendre l'âme, le visage entre les mains.

M. Falkirk descendit de cheval et vint s'asseoir près d'elle :

- Que se passe-t-il? Pourquoi ce chagrin?

Au son de sa voix, Tara se tourna vers lui et accrocha ses mains au revers de sa veste : elle était incapable de parler tant les sanglots la secouaient.

M. Falkirk la serra contre lui.

- Tout va bien; calmez-vous; dites-moi ce qui vous tracasse. Je suis sûr qu'il n'y a pas de quoi s'affoler.

- Mais si! Le duc m'a ordonné de partir, de ne plus revenir! Où puis-je aller? Je n'ai même pas d'argent...

Elle se remit à pleurer.

- C'est tout? Voyons, Sa Grâce n'avait absolument pas l'intention de vous chasser! Peut-

être était-il en colère, mais pas contre vous.

- Il m'a épousée pour se venger et, maintenant, il n'a plus besoin de moi.

M. Falkirk resta un moment les yeux fixés sur les lointaines collines; il réfléchissait :

- Les choses ne sont pas si simples, Tara, dit-il.

- Que voulez-vous dire?

- Voyez-vous, lorsque nous commettons tel ou tel acte, nous impliquons souvent les autres en plus de nous-mêmes.

Tara l'écoutait avec attention.

- Je vais trahir un secret et vous expliquer la raison de votre venue en Ecosse.

- Pour blesser les Kildonnon; je l'ai bien senti!

- Mais vous ignorez pourquoi le duc voulait les faire souffrir.

Maintenant que vous êtes la duchesse d'Arcraig, vous avez le droit de connaître le passé.

Tara posa la tête sur son épaule. Elle montrait l'abandon d'un enfant. M. Falkirk se dit qu'il l'aimait comme sa propre fille.

Choisissant soigneusement ses mots, il évoqua la haine de Margaret contre son mari parce que celui-ci était un Mac Craig, sa liaison avec un cousin éloigné, Neil Kildonnon, et leur fuite vers la France.

Il parla du duel, auquel il avait assisté, et dit que le duc avait combattu selon les règles, comme cela s'était produit tant de fois au cours des siècles passés.

- Mais il l'a tué...

- Neil Kildonnon est mort des suites de ses blessures; c'est tout à fait différent.

- Et la duchesse?

En gommant les détails les plus dramatiques, M. Falkirk relata le suicide de la duchesse : l'empressement des religieuses et l'issue fatale due à une trop forte dose de laudanum.

Un long silence s'installa entre eux.

- Était-elle très belle?

- En général, on la tenait pour une beauté.

- Le duc l'aimait?

- Pour vous dire la vérité, je crois qu'il n'est jamais tombé amoureux. Il y a eu des femmes dans sa vie, mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est son clan!

- Il a souffert...

- Son orgueil surtout! Et l'amour-propre d'un Mac Craig est vite blessé! Il lui faudra beaucoup de temps pour oublier, pour pardonner. Tara, vous aurez là un rôle important à jouer.

- Comment cela?

- Vous êtes sa femme.

- Je n'aurais jamais pensé, jamais imaginé... qu'une chose pareille m'attendait au bout du voyage!

- Moi non plus, mais c'est la réalité. Vous n'avez pas le droit de vous enfuir. Votre responsabilité est grande. Faites votre devoir! Battez-vous comme une vraie Ecossaise!

Tara s'essuya les joues :

- On ne dira pas que je suis lâche. Rentrons!

- Je savais que vous réagiriez ainsi!

M. Falkirk souriait.

Quand M. Falkirk le rejoignit, le duc était revenu dans son bureau et il dépouillait le courrier qui s'était amassé pendant son voyage en France. A l'arrivée de son secrétaire, il leva les yeux :

- Où étiez-vous passé? Je commençais à m'inquiéter.

- Vous souvenez-vous d'un berger à qui vous avez donné une bonne rossée parce qu'il maltraitait son chien?

- Bien sûr! La pauvre bête était en si piteux état qu'il avait fallu l'achever. Après cela, j'espère que ce garçon ne s'avisera plus de recommencer!

- Vous êtes rentré au château hors de vous, disant que vous aviez horreur du sadisme sous toutes ses formes et que vous traiteriez de la même façon n'importe quelle brute.

- Je me rappelle très bien ma colère et mon dégoût. Ne me dites pas, Falkirk, qu'un fait de ce genre vient de se produire? Y aurait-il sur le domaine un autre individu qui s'est mal conduit?

- Non, Votre Grâce; dans le château...

Le duc allait l'interroger plus avant, quand M. Falkirk reprit :

- J'ai trouvé la duchesse à plusieurs lieues d'ici, pleurant parce qu'elle n'avait pas d'endroit où aller, ni d'argent.

- Seigneur...

- Vous l'aviez chassée - c'est du moins ce qu'elle a compris. Elle est habituée à obéir aux ordres qu'on lui donne.

Le duc se leva :

- Je n'imaginais pas... Mais je n'avais rien contre elle! Je lisais une lettre, déplaisante au possible, de ma tante Héloïse : celle-ci a entendu de vagues rumeurs sur le compte de Margaret et me somme de produire un héritier le plus vite possible!

Il fit une pause :

- Je déteste les gens qui se mêlent de tout!

- Moi aussi. Mais la présente duchesse est fort différente des femmes que vous avez rencontrées jusqu'ici.

Le duc se dirigea lentement vers la fenêtre et regarda au-dehors, d'un air absent. Il dit enfin :

- Je n'ai pas réfléchi. J'étais aveuglé par la colère, par le désir de me venger. Je l'ai épousée sans prévoir les conséquences. Est-il trop tard maintenant pour la renvoyer?

- Beaucoup trop tard, Votre Grâce! Elle est votre femme.

Le duc poussa un long soupir :

- Tout est de ma faute, et vous ne pouvez pas me tirer d'affaire comme vous l'avez fait si souvent.
- Vous devez agir de vous-même, Votre Grâce.
- Et où se trouve la duchesse actuellement?
- Je lui ai suggéré d'aller se coucher et demandé à Mme Mac Craig de lui porter du thé.
- Dînera-t-elle avec nous?
- Certainement.
- Eh bien, Falkirk, je ferai un effort. Je tâcherai de me conduire en homme civilisé.
- Vous verrez que cela vous paraîtra facile.

M. Falkirk se retira. Comme il passait la porte, le duc murmura sans se retourner :

- Merci, mon ami!

Gravir la pente du Ben Ark, avec le duc marchant d'un pas ferme et les tétras (1) s'envolant des bruyères, était la chose la plus merveilleuse du monde!

Tara n'en crut pas ses oreilles, quand Sa Grâce lui proposa, à la fin du déjeuner :

- Si nous faisons l'ascension du Ben Ark cet après-midi? On découvre du sommet un des plus beaux panoramas de l'Ecosse. On y voit jusqu'à cinquante lieues à la ronde.

(1) Coqs de bruyère.

Pendant un moment, elle resta les yeux écarquillés, n'osant croire à ces paroles. Était-ce vraiment une invitation? Elle murmura :

- Vous pensez que...

- Je suis prêt à vous emmener, si cela vous fait plaisir.

- Oh! c'est merveilleux!

Depuis la veille au soir, depuis qu'elle l'avait rejoint à la table du dîner, le duc se comportait de façon tout à fait nouvelle.

Tara l'avait abordé timidement car, après avoir réfléchi à son aventure, elle avait honte de sa conduite : pourquoi s'enfuir du château simplement parce que Sa Grâce lui avait paru désagréable?

Mais cette peur était tenace et la jeune fille s'était endormie sur la peau de mouton en attendant le duc, brisée de fatigue et d'émotion, et ne s'était réveillée qu'aux premières lueurs de l'aube.

Le feu s'était éteint. On ne voyait même plus de braises.

Tara s'était levée en vacillant pour atteindre le lit et s'y glisser. Elle avait aussitôt sombré dans le sommeil et avait été réveillée beaucoup plus tard par une femme de chambre qui ouvrait les rideaux.

Elle n'avait pas remarqué la couverture de velours qui l'avait protégée du froid, ni soupçonné la venue de Sa Grâce.

Quand elle rejoignit le duc au déjeuner, elle s'en voulut d'avoir eu si peur de lui; elle le trouvait maintenant beaucoup plus jeune et beaucoup plus aimable qu'au premier jour.

Il lui posa quelques questions et la jeune fille parla des livres que M. Falkirk lui avait prêtés.

- Vous en trouverez des quantités dans la bibliothèque, achetés pour la plupart par mon grand-père. Mais peut-être vous ennueront-ils!

- Je suis si heureuse de pouvoir lire tout mon content! Rien ne me semble ennuyeux.

Le duc sourit. S'enhardissant, elle demanda :

- Je peux donc emprunter les ouvrages de votre bibliothèque?

- A votre guise!

- Merci. Je suis si gâtée aujourd'hui! On m'a donné un cadeau de mariage.

- Vraiment? s'étonna Sa Grâce.

- L'une des femmes de chambre, Janet, m'a offert une bouteille de parfum fabriqué par sa grand-mère : elle ramasse des fleurs de la lande et les distille.

Le duc eut l'air surpris. Elle ajouta, d'un ton contraint :

- Aurais-je dû refuser? Dois-je rendre la bouteille?

- Non, bien sûr que non! Je m'étonnais simplement de la délicatesse de Janet alors que pour ma part je suis si négligent. Que devez-vous penser de moi qui ne vous ai rien offert?

- Mais pourquoi donc? Il n'y a pas de raison pour que tout le monde me fasse un cadeau.

En fait, je n'avais jamais reçu de présent : c'est le premier de ma vie!

- Jamais? répéta la duc.

Il avait l'air stupéfait; Tara se mit à rire :

- Vous oubliez que j'habitais un orphelinat!

Comme Sa Grâce ne disait rien, elle ajouta :

- Je confectionnais des petites poupées en chiffons pour les plus jeunes quand je trouvais un peu de temps, mais les enfants manquaient de jouets et pour s'occuper, ils se battaient continuellement.

- Quand nous irons à Londres, vous pourrez acheter des cadeaux pour tout ce petit monde de l'asile.

Tara resta muette de saisissement :

- Vous parlez sérieusement?

- Bien sûr.

- Mais cela vous reviendra très cher de donner un présent à chacun...

- Dans ce cas, vous garderez l'argent; vous choisirez ce qui vous plaira pour vous-même.

Tara leva les yeux vers lui et découvrit sur son visage une expression peu plaisante, dure et sarcastique.

- Je n'ai besoin de rien! Tandis que, pour les enfants, ce serait merveilleux s'ils possédaient quelque chose à eux!

- Vous ne voulez vraiment pas... des toilettes? Des bijoux?

- Simplement des livres! Et vous venez de me dire que je pouvais lire tous ceux de votre bibliothèque!

Le duc changea de propos. Tara aimait à l'entendre : il parlait vite, avec chaleur, et entraînait son auditoire.

Et voilà qu'à la fin du repas il avait proposé de monter jusqu'au cairn qui couronnait le Ben Ark, un monticule de pierres érigé de main d'homme!

Tara n'avait pas voulu y croire jusqu'au moment où ils s'étaient mis en route, non par l'avenue mais par les jardins. Ils débouchèrent sur un petit chemin à peine plus large qu'un sentier de chèvre et qui serpentait le long de la pente. Ben Ark était ce mont qui dominait le château.

Ils n'avaient pas fait un long trajet et déjà Tara souffrait de la chaleur; mais rien de plus normal, puisque l'on était en juillet.

Or, il y avait une règle impérative à l'orphelinat, règle qui remontait à la duchesse Harriet : aucun enfant ne devait quitter la maison sans porter un épais manteau noir par-dessus l'uniforme.

Aussi, poussée par l'habitude, avait-elle revêtu ce vêtement, sans réfléchir qu'il serait trop chaud et encombrant par cette belle journée d'été.

Le château était maintenant à leurs pieds. Le duc regarda le paysage et dit :

- Ne vous pressez pas. Vous avez eu raison de vous couvrir : il fait toujours frais en haut du Ben Ark.
- Je ne suis pas fatiguée, Votre Grâce. Si je marche si lentement, c'est que j'admire tout ce qui nous entoure. Voyez, j'ai fait un bouquet de bruyères blanches.
- Vous devriez porter votre manteau sur le bras.
- Le puis-je vraiment?
- Pourquoi pas? Qui vous blâmerait, à part les tétras?

Elle rit et déboutonna son manteau.

- Je vais vous imiter, dit le duc en ôtant sa veste.

Il portait une chemise de linon très fin qui contrastait avec l'épais lainage de son kilt.

- Je me sens mieux! Reprenons notre ascension. Nous avons encore un bout de chemin. La descente se fera plus vite!

Tara ne ressentait aucune fatigue; tout était si nouveau et si intéressant qu'elle se trouvait pleine d'énergie.

Ils marchèrent longtemps, et enfin Tara découvrit au-dessus d'eux le cairn bâti par les Mac Craig en souvenir du deuxième duc.

- Il servait de tour de guet. Autrefois, un homme du clan restait là en permanence pour surveiller l'approche des ennemis.
- Quel signal faisait-il s'il voyait des ennemis?
- Il allumait un feu dont la fumée alertait les guerriers pendant le jour

et dont les flammes brillaient la nuit.

- Ces vieillards devaient avoir très froid en hiver, dans la neige.

- Les Mac Craig étaient plus résistants en ce temps-là! De nos jours, ils sont gâtés par le confort et l'indolence.

Tara ne put s'empêcher de penser que beaucoup d'Écossais menaient une vie pénible et difficile. Mais elle n'osa pas contrarier le duc.

« Il ne faut pas que je l'ennuie », songea-t-elle avec humilité.

Elle courut pour le rattraper.

- Nous y voilà! lança le duc. J'ai emporté mes jumelles : vous allez découvrir le plus fantastique horizon qui se puisse voir!

Le cairn, se détachant sur le ciel bleu, était beaucoup plus élevé qu'on ne l'imaginait à mi-pente.

Sa Grâce se pencha pour ouvrir l'étui contenant ses jumelles et par-dessus son épaule Tara vit apparaître un homme qui jusque-là s'était dissimulé derrière le cairn..

Tout à coup, elle s'aperçut qu'il tenait un fusil braqué dans leur direction. Elle poussa un cri strident.

Ce cri sauva le duc : il fit un écart et la balle qui aurait dû le frapper en pleine poitrine lui traversa le bras. Sous le choc, il perdit l'équilibre et tomba, heurtant du front une grosse pierre.

Tara demeurait immobile, paralysée de frayeur. L'homme qui avait tiré sur le duc se tenait en face d'elle. Et elle reconnut, dans ce garçon roux qui la regardait fixement, l'un des Kildonnons.

Soudain il se détourna et se mit à courir le long de la pente opposée, son kilt lui battant les jambes... un kilt à carreaux jaunes et verts.

Tara s'agenouilla près de Sa Grâce.

Le sang qui coulait de son bras rougissait sa chemise, et sur son front il y avait du sang également, là où la pierre pointue l'avait déchiré.

Une autre femme se serait affolée, mais Tara s'y connaissait en accidents; elle avait assisté à des luttes au couteau qui parfois s'étaient mal terminées.

Elle ramassa la veste de Sa Grâce, y chercha son mouchoir et le noua très étroitement au-dessus de la blessure. Puis elle tira son skean-dhu de la chaussette et fendit la manche de sa chemise depuis le poignet jusqu'au mouchoir. Ensuite, elle étudia les plaies.

La balle avait traversé le bras de part en part, au-dessus du coude. La chair semblait peu déchiquetée, mais l'abondance du saignement empêchait d'y voir clair.

Tara serra le garrot encore davantage et chercha ce qu'elle pouvait utiliser comme pansement. Le duc ne portait rien qui puisse faire l'affaire, aussi retroussa-t-elle légèrement sa robe grise pour découper avec le skean-dhu un pan de son jupon.

Ce faisant, elle réfléchissait. M. Falkirk connaissait le but de leur expédition, puisqu'il était présent au déjeuner. Ne les voyant pas revenir, il enverrait du monde à leur recherche. Mais cela signifiait que le duc resterait assez longtemps sans secours.

Il fallait pourtant enlever le garrot le plus tôt possible.

Elle délaça son jupon à la taille et celui-ci glissa sur le sol; elle finit d'y tailler un large morceau qui servirait de bandage, et noua le lacet à la canne que le duc avait emportée.

- Chaque chef de clan, lui avait expliqué M. Falkirk, possède un bâton de noyer qui rappelle la houlette des bergers. Il mène son clan et le protège, c'est une sorte de symbole.

Tara dressa le drapeau improvisé entre les pierres du cairn et le vent qui se levait fit flotter l'étoffe blanche. Elle souhaita qu'un habitant du château ou un garde-chasse l'aperçoive bientôt.

Puis elle s'agenouilla près de Sa Grâce pour panser ses blessures. Il lui fallait un gros tampon qui absorbât le sang. Que pouvait-elle utiliser? Elle songea soudain à son bonnet.

Elle l'enleva, le roula en un mince boudin et le recouvrit de son propre mouchoir; puis elle en entoura le bras de Sa Grâce et le fit tenir avec la bande de tissu provenant de son jupon.

Ensuite, elle regarda le front du blessé; c'est la chute contre la pierre qui avait assommé celui-ci. Elle espéra que la commotion ne serait pas trop grave.

Le duc gisait dans une position inconfortable, les jambes à demi

repliées, mais il était si grand et si lourd qu'elle ne pouvait pas le déplacer. Elle regarda vers le château, espérant voir des petites silhouettes en train de gravir la pente, mais elle fut déçue; des nuages gris s'amassaient, cachant le soleil, et bientôt une pluie fine commença à tomber.

Tara déploya la veste de Sa Grâce pour le protéger le plus possible, et enfila son manteau.

Une fraîcheur soudaine succéda à la chaleur du jour. La pluie était glacée. Tara s'inquiétait pour le duc; il avait perdu beaucoup de sang et un homme en état de choc est très vulnérable aux refroidissements.

Comment le garder au chaud?

Quel malheur qu'ils soient au sommet du mont et non pas sur une pente plus abritée!...

Elle se dit qu'elle pouvait enlever son manteau et l'étendre sur le malade. Mais une meilleure idée lui vint.

Elle s'assit tout contre le duc et souleva son torse jusqu'à ce que sa tête repose sur son épaule, puis elle enroula sa pèlerine autour de leurs deux corps.

Elle disposa ensuite la veste de Sa Grâce sur leurs genoux et attendit sous la pluie battante.

Le front du blessé saignait toujours, mais elle n'avait plus rien pour le panser. La coupure n'avait pas l'air profonde; toutefois le sang coulait sur sa robe grise.

- Qu'ils viennent, mon Dieu, qu'ils viennent!

Le destin était imprévisible : elle, pauvre orpheline sans nom, tenait serré contre elle l'un des hommes les plus importants du Royaume-Uni!

- Heureusement qu'il est sans connaissance! Il ne saura jamais que je lui ai tenu chaud de cette façon.

Et soudain, la pluie cessa. Le soleil parut entre deux nuages et un magnifique arc-en-ciel couronna la vallée.

Tara se rappela certain passage de la Bible où Dieu manifeste ainsi son pardon aux hommes.

Elle n'aurait rien pu imaginer de plus mystique ni de plus beau.

Ce spectacle lui enleva toute crainte.

- Maintenant, rien de mauvais ne peut m'arriver... Le Ciel nous protège. Tout ira bien...

Et soudain, elle se remémora la malédiction.

M. Falkirk avait ri en écoutant la vieille femme, cependant le duc avait déjà subi de nombreux malheurs : son mariage ne lui avait apporté que souffrances, la duchesse était morte et il avait failli être frappé en plein cœur par son assaillant.

Qu'allait-elle devenir, seule sur la montagne avec un cadavre, celui de son mari? Un mari qui, pour l'heure, ne lui semblait plus si terrifiant...

Quand, la veille au soir, elle s'était retirée dans sa chambre, elle s'était sentie beaucoup moins apeurée que la nuit précédente.

Peut-être était-ce dû à la façon dont il lui avait dit :

- Bonsoir, Tara; dormez bien.

La vaste pièce ne l'inquiétait plus; elle s'était mise au lit sans appréhension et avait dormi comme un enfant.

« Le duc a grandi dans une atmosphère de luttes et de haine, pensa-t-elle. Il considère chaque nouveau venu comme un ennemi. »

Sans doute réagissait-il ainsi à son endroit, bien qu'elle eût été amenée au château à son instigation.

« Ce n'est pas en se vengeant qu'on trouve le bonheur... »

Si le duc trouvait la mort au sommet du Ben Ark, la guerre ancestrale entre Mac Craig et Kildonnon atteindrait une violence inégalée, des centaines d'individus périraient.

Celui qui avait tiré se nommait Rory Kildonnon. Ce devait être l'aîné des jeunes gens réunis dans la salle du chef: il regardait alors le duc avec une aversion sans borne.

Quand il lui avait baisé la main en signe d'hommage, la jeune fille avait senti combien il la détestait et elle avait tremblé devant l'excès de sa haine.

Maintenant, il avait eu sa revanche. Sans doute les avait-il guettés d'une colline proche, puis il s'était embusqué derrière le cairn.

C'était un criminel et Tara seule pouvait l'identifier.

« Si je révèle la vérité, les Mac Craig prendront les armes et n'hésiteront pas à massacrer les Kildonnon. »

Elle croyait entendre dans le lointain les cornemuses jouer des airs guerriers, et les hommes du clan se hâter vers la frontière de leur territoire, un fusil à la main.

« Je dois empêcher cela! Le duc est vivant, le reste n'a pas d'importance! »

Elle le retenait, lui évitait de glisser sur le sol, mais ses bras s'engourdissaient. D'une main, elle lissa les cheveux mouillés de Sa Grâce, toujours inconscient.

- Ne vous inquiétez pas; il ne reprendra pas ses esprits avant demain, déclara le médecin.

C'était un petit homme aux joues rouges et au bon sourire. Il désinfecta soigneusement les blessures de Sa Grâce avant de les panser.

- Le duc est tombé contre le cairn? demanda-t-il.

- En quelque sorte, répondit Tara.

- Il gardera des cicatrices.

- Cela lui sera indifférent! intervint M. Falkirk. Je songe plutôt à son réveil: souffrira-t-il?

- Certainement. Davantage du front que du bras, tant qu'il n'y aura pas d'infection. Qu'il se tienne tranquille et qu'il reste au lit le plus longtemps possible.

M. Falkirk se mit à rire :

- Nous aurons un détestable malade! Il ne voudra obéir à personne.

- Et à son docteur moins qu'à tout autre, ajouta le médecin en riant lui aussi.

Puis il posa la main sur le front de son patient, et reprit :

- Sa Grâce aura sans doute de la fièvre, mais cela ne durera pas car il est de constitution robuste.

- Comment nous arrangerons-nous pour les soins? demanda M. Falkirk.

Le docteur se frotta le menton :

- Là, vous m'embarrassez beaucoup, M. Falkirk. N'avez-vous personne au château? Je ne puis vous recommander quiconque du village, en ce moment.

- Je me charge de lui, déclara Tara.

Le médecin et M. Falkirk la regardèrent avec étonnement. Elle semblait si jeune avec ses boucles rousses auréolant son visage! Elle ne ressemblait absolument pas aux matrones qui traditionnellement veillent les malades.

- Qu'est-ce que vous y connaissez, ma petite... je veux dire : Votre Grâce? corrigea le docteur.

Il avait beaucoup de mal à se persuader qu'il se trouvait en présence de la nouvelle duchesse.

Tara sourit :

- J'ai soigné des jambes cassées, des chevilles foulées, des coupures beaucoup plus graves que celle de Sa Grâce.

Le médecin semblait surpris.

- Je me suis trouvée avec vingt-deux enfants à la fois qui avaient la rougeole, poursuivit-elle, et certains d'entre eux étaient très atteints. Je me suis débrouillée sans personne pour m'aider.

- Où avez-vous acquis tant d'expérience?

- La duchesse s'était vouée à des bonnes œuvres, à Londres, expliqua vivement M.

Falkirk.

- Eh bien, dans ce cas, notre malade est en bonnes mains!

Ce fut M. Falkirk qui organisa le tour de veille.

Il décréta que Tara ferait la garde de nuit et que Hector, le valet de Sa Grâce, la relaierait pendant le jour, ou du moins lorsqu'elle dormirait ou prendrait un peu d'exercice au-dehors.

Il fit installer un lit de camp dans la chambre pour que Tara pût s'y étendre. A 6 heures du matin, Hector venait prendre la relève : la jeune fille rejoignait alors sa chambre pour y dormir d'un sommeil sans rêves.

Elle avait eu très peur tout le temps où le duc était resté inconscient; du moins ne souffrait-il pas, cependant que son réveil pouvait s'avérer très pénible.

Durant la nuit, elle changeait les pansements, et le docteur passait dans la journée faire son inspection.

- Ne devrait-il pas retrouver ses esprits? demanda-t-elle à M. Falkirk le deuxième jour, pendant le déjeuner.

- Hector le trouve très agité. Il se tourne sans cesse d'un côté, puis de l'autre...

- Oui, c'était la même chose cette nuit. Je suis sûre qu'il fait de la température!

- Il souffre, certainement. J'ai subi autrefois une commotion cérébrale et je me souviens que je souffrais, même pendant mon évanouissement.

La nuit suivante, Tara eut l'idée de masser très doucement la tête du malade. Il remuait dans son lit et poussait des gémissements, mais les massages le calmèrent au bout d'un certain temps.

- Je suis en train de faire disparaître sa douleur comme par magie!

C'était ce que les enfants de l'orphelinat disaient quand elle les soignait de cette façon.

Comme son dos lui faisait mal à force de se courber au-dessus du lit, elle s'assit sur la courtepoinette et installa le duc un peu de la même façon que sur le Ben Ark.

Depuis qu'elle avait commencé de le veiller, en réalité depuis le moment du coup de feu, elle ne le considérait plus comme le tyran qui avait décidé de l'épouser pour se venger des Kildonnon.

Il ressemblait maintenant à ses petits protégés de l'orphelinat. Quand les garçons tombaient malades ou se blessaient, ils ne se montraient plus ni agressifs, ni difficiles, mais redevenaient des enfants perdus qui avaient besoin d'une mère.

Et puisqu'elle seule pouvait leur tenir lieu de mère, elle se dévouait pour alléger leur peine et leur donner du courage. Elle songeait à la dure existence qui attendait ces orphelins.

Beaucoup d'histoires circulaient sur des patrons peu scrupuleux qui exploitaient les orphelins sans vergogne.

Elle suppliait Mme Barrow de faire une enquête sur les employeurs

éventuels, et de ne pas fournir des apprentis comme s'ils étaient de la marchandise.

Quand elle voyait partir vers l'inconnu les enfants qu'elle aimait, pâles, effrayés, elle pleurait le soir de ne pouvoir les protéger contre un monde hostile et sans pitié.

Il lui semblait à présent qu'elle devait protéger le duc de la même façon, non seulement de la souffrance physique mais aussi des peines morales.

La troisième nuit, Sa Grâce reprit conscience.

Tara le tenait contre elle et lui massait le front, quand il ouvrit les yeux et dit :

- J'ai soif!

Un moment, elle crut qu'elle avait mal entendu.

Puis elle retira doucement son bras de derrière son cou et laissa sa tête se poser sur l'oreiller.

- Je vais vous chercher à boire, murmura-t-elle.

Elle descendit du grand lit à baldaquin pour prendre un verre de citronnade qu'elle porta à ses lèvres.

- Avez-vous faim? Il y a du bouillon chaud. Cela vous ferait du bien d'en prendre un peu.

Il semblait ne pas comprendre ses paroles; il demanda :

- Que s'est-il passé?

- Vous avez eu un accident.

- Où donc?

- Près du cairn. Vous êtes tombé sur une pierre pointue qui vous a blessé au front.

- Je m'en souviens...

Le duc ferma les yeux et parut se rendormir. Tara demeurait debout près du lit, ne sachant s'il avait encore besoin d'elle.

Un peu plus tard, il demanda :

- Pourquoi êtes-vous ici?
- Pour vous soigner. Le docteur est content de vous!
- On a tiré sur moi.
- Une regrettable erreur!
- Qui était-ce?
- Je n'ai pas bien vu. Je m'occupais uniquement de vous.

Elle obligea le duc à avaler quelques cuillerées de bouillon.

- Cela suffit!
- Encore une cuillerée... Vous devez reprendre des forces. J'étais horriblement inquiète de vous voir ainsi, évanoui, sans manger ni boire.

Elle approcha la cuiller de ses lèvres et il avala docilement la soupe, mais ensuite il refusa de rien prendre.

Tara se retira quand Hector vint la remplacer, mais elle eut du mal à s'endormir; à 11 heures, elle retourna dans la chambre de Sa Grâce.

- J'ai fait sa toilette et je l'ai rasé, lui confia le fidèle serviteur. Il a mangé un peu, et puis s'est endormi...
- Dans ce cas, je vais me promener, et je reprendrai la garde à mon retour.

Elle passait devant la salle du chef quand elle aperçut plusieurs personnes qui montaient le grand escalier. Il s'agissait du Kildonnon et de ses deux fils. M. Falkirk les accompagnait et il lui lança un regard appuyé, comme pour la prévenir de quelque chose.

- Le Kildonnon désire vous parler, Votre Grâce.
- A moi?
- Oui, duchesse, confirma le Kildonnon.

Ils entrèrent tous dans la salle du chef et M. Falkirk en ferma

soigneusement la porte.

- J'ai appris, commença le vieil homme, que le duc n'a pas eu un accident comme on le raconte partout, mais qu'il a reçu un coup de feu au sommet du Ben Ark. Je veux connaître la vérité! Vous étiez là, duchesse, et vous avez vu le meurtrier. S'il s'agit de l'un de mes fils, comme j'en ai la ferme conviction, dites-le-moi avant que les Mac Craig ne partent en guerre contre nous!

Il parlait d'un ton dur et Tara n'était pas rassurée; mais elle savait que cela devait se produire tôt ou tard.

- On vous a mal informé, monsieur, répondit-elle au bout d'un moment. Le duc s'est blessé avec son propre fusil. Il a buté contre une pierre cachée dans les herbes et est tombé; son fusil lui a échappé, l;i balle est partie et lui a traversé le bras.

- Cela s'est passé de cette façon? Vous en êtes sûre?

- J'étais là, monsieur. Vous savez sans doute que le duc est resté inconscient après sa chute. Nous avons eu beaucoup de mal à le descendre du Ben Ark. Un des bergers du domaine a vu mon signal et a prévenu les habitants du château; ils sont venus nombreux, avec un brancard improvisé.

Elle eut un faible sourire :

- Je craignais à chaque instant qu'ils ne laissent glisser mon mari, mais c'étaient des hommes aussi adroits que forts!

- Oui, tout s'est passé ainsi, intervint M. Falkirk. Nous sommes très sensibles à votre démarche, Kildonnon. Merci de vous être dérangé pour vous enquérir de la santé de Sa Grâce.

Comme le vieux chef se tournait vers le secrétaire afin de lui répondre, Tara rencontra le regard de Rory Kildonnon. Elle y découvrit le profond étonnement de quelqu'un qui s'était préparé à entendre une déposition toute différente.

Tara le fixa dans les yeux, comme pour lui communiquer secrètement les raisons de son mensonge.

Le Kildonnon revint vers elle :

- Ayez la bonté de transmettre à mon ami Arcraig mes vœux de prompt rétablissement.

- Il sera très heureux de votre message.

- Et quand il ira mieux, nous ferez-vous l'honneur d'une visite?

Le Kildonnon n'avait pas cru un mot de son histoire, mais il lui était aussi reconnaissant que son fils Rory.

Les visiteurs refusèrent toute sorte de collation et quittèrent le château.

M. Falkirk déclara à Tara en souriant :

- J'enverrai un garde chercher en haut de la montagne le fusil avec lequel Sa Grâce s'est blessé.

- Il aura intérêt à en trouver un! répliqua Tara.

M. Falkirk riait franchement :

- J'y veillerai! Je ne vous aurais pas cru l'esprit aussi vif, Tara; votre explication m'a paru assez ingénieuse.

- J'ai pensé que vous préféreriez cette solution, ainsi que Sa Grâce.

- Je l'espère...

Tard dans la soirée, comme le duc dormait profondément, Tara se leva du lit de camp pour remettre des bûches dans la cheminée. Elle se pencha ensuite sur le malade et vit qu'il avait les yeux ouverts.

- Hector m'a dit que les Kildonnon étaient venus.

- Hector est trop bavard. Serait-ce moi qui vous ai réveillé?

- Pourquoi se sont-ils dérangés?

- Le Kildonnon est venu prendre des nouvelles de votre santé.

- Et puis?

- Oh, il croyait que quelqu'un avait tiré sur vous et il s'imaginait que c'était l'un de ses fils.

- C'est la vérité, n'est-ce pas?

- Je regardais ailleurs...

- Mais vous avez vu qui a appuyé sur la détente!

Il y eut un silence.

- J'ai raconté au Kildonnon que vous étiez tombé par accident et que le fusil était parti tout seul.

- Il vous, a crue?

- Il préférerait me croire.

- Et vous imaginez que je vais avaler cette tentative de meurtre sans prendre de revanche?

- Il serait très facile d'ameuter les Mac Craig contre les Kildonnon : mais le désirez-vous vraiment?

- Pourquoi ne le ferais-je pas?

- Parce que vous êtes trop noble pour vous abaisser à des querelles stériles, et vouloir vous venger d'un gamin en colère!

Tara eut un geste d'impuissance :

- Les combats reprendraient comme par le passé. M. Falkirk m'a raconté l'histoire de votre clan : il me semble qu'on s'est beaucoup battu, mais sans beaucoup réfléchir!

Tara disait ce qu'elle avait sur le cœur, mais elle s'avisa soudain que ses critiques étaient plutôt cavalières. Elle regarda le duc avec appréhension :

- Pardonnez-moi, Votre Grâce! Je ne veux plus voir le sang couler! Les Kildonnon n'auraient de cesse de vous tuer! Vous ne pourriez vous promener que constamment vêtu d'une armure et, un jour ou l'autre, ils réussiraient!

Le duc restait silencieux. Elle reprit :

- Je ne pouvais pas savoir ce que vous auriez répondu à ma place au Kildonnon... mais j'étais convaincue, au fond de mon cœur, que vous n'auriez pas révélé la vérité.

- Ainsi, vous laissez Rory s'en tirer blanc comme neige!

- Comment savez-vous?...

- C'est le seul qui ait assez de cran pour me tirer dessus!
- Il n'était pas fier de lui, tout à l'heure. Il attendait mon accusation et il tremblait pour l'avenir! Le Kildonnon lui-même n'était pas rassuré.
- Tout ce joli monde est reparti soulagé, fort content d'apprendre que je ne sais pas tenir un fusil!
- Ils connaissent la vérité. Le Kildonnon nous invite chez lui, tous les deux, quand vous serez rétabli.
- Vous êtes sûre? Vous avez bien entendu?
- Oui. Et il parlait sincèrement.
- Ma chère Tara, j'ai l'impression que vous avez entamé un nouveau chapitre dans l'histoire des Mac Craig...

Le duc se tenait très droit, mais il marchait avec lenteur; il pénétra dans la salle du chef.

M. Falkirk l'y avait précédé pour lui avancer un confortable fauteuil où Sa Grâce prit place.

Le maître d'hôtel se précipita et lui présenta un verre de vin sur un plateau d'argent. Le duc but quelques gorgées, puis il déclara :

- Je me sens moins faible que je ne l'avais craint.
 - On n'est jamais brillant quand on se lève pour la première fois après être resté longtemps au lit. Le simple fait de s'habiller demande un gros effort.
- Le duc sourit :
- Merci, Falkirk. Je n'aime guère me sentir aussi démuni qu'un nouveau-né.
 - Vos forces vont revenir rapidement. Vous pouvez remercier votre épouse de ses bons soins!
 - J'ai une dette de gratitude envers bien des personnes, et l'une d'entre elle, est précisément vous, Falkirk.

Le fidèle-secrétaire eut l'air surpris:

- Vous êtes plus fatigué que je ne le pensais, pour m'accabler ainsi de votre reconnaissance! D'habitude, vous me passez plutôt un savon pour les affaires que j'ai négligées!

- Suis-je donc un tel monstre?

- Moitié moins féroce que ne l'était votre père!

Le duc éclata de rire :

- Assez de louanges! Grâce à vous, Falkirk, je ne deviendrai pas prétentieux : vous ne me permettrez jamais d'oublier mes défauts!

- Je n'oublie pas non plus vos qualités!

Les deux hommes échangèrent un sourire. Depuis que le duc était enfant, il avait eu auprès de lui cet ami sincère pour l'aider, le guider, parfois même le protéger.

Il se disait que son secrétaire était plus proche de lui que n'importe quel membre de sa famille, quand il entendit le bruit d'une conversation sur le palier.

- Des visiteurs! Pour l'amour du Ciel, Falkirk, débarrassez-moi de ces gens!

Mais il était trop tard : la porte s'ouvrit et un magnifique Ecosais en tartan Mac Craig pénétra dans la pièce. Âgé d'une quarantaine d'années, il était vêtu avec une élégance toute personnelle.

- Charles! s'écria le duc d'un air enchanté.

- Salut, mon cher Bruce! Je croyais te trouver à l'article de la mort, avec tout ce qu'on raconte sur toi!

- Eh bien, on ne t'a dit que des sottises!

- Je n'en avais pas cru un mot; mais tu as tout de même le bras en écharpe.

- Tu auras droit au récit de mes aventures après avoir pris un verre. Falkirk, vous rappelez-vous mon cousin Charles?

- Naturellement. Je suis heureux de vous revoir, mylord.

- Toujours le même, ce vieux requin! Pas encore fatigué de ce château

perdu? Je vous ai déjà proposé de l'embauche : est-ce que je vous emmène avec moi, cette fois-ci?

M. Falkirk sourit à cette vieille plaisanterie :

- Je crains fort de laisser ma carcasse au pied du Ben Ark.
- Mais pas avant un bout de temps!

Le visiteur prit place à côté de Sa Grâce :

- Alors, Bruce, les dernières nouvelles? Tu ne peux pas savoir quelles folies courent sur ton compte!
- Par exemple?
- Tout d'abord, on raconte que Margaret est morte.
- C'est parfaitement exact.
- Seigneur! Et on insinue que tu t'es remarié.
- Vrai aussi.
- Donc, il était temps que je vienne te voir! Je suis complètement dépassé : mets-moi au courant de tes affaires de cœur si compliquées!

Le maître d'hôtel présenta au visiteur une coupe de champagne. Celui-ci en but une gorgée et reprit ;

- Cela ne vaut pas notre bon vieux whisky, mais je désire porter un toast à ta guérison : dépêche-toi de te remettre sur pied afin de venir à Edimbourg!
- Pour quelle raison?
- Mon Dieu, on ne sait rien dans ce fond de campagne! Le roi vient nous rendre visite!
- Quel roi?
- Le roi d'Ecosse, d'Angleterre, d'Irlande et du Pays de Galles! Qui vois-tu d'autre? Et, entre parenthèses, c'est un chic type et je pense que tu l'apprécieras.
- Mon cher cousin, si tu aimes jouer les courtisans, libre à toi, mais

toutes ces solennités m'ennuient profondément. D'autre part, je suis très occupé ici.

- Non! Tu ne peux pas dire une chose pareille! Nous allons assister à un événement historique : l'entrée du monarque George IV dans sa bonne ville d'Edimbourg!

- Est-ce la raison pour laquelle tu te trouves parmi nous, humbles mortels?

- Sa Majesté m'a envoyé en éclaireur, non pas pour espionner ses loyaux sujets, mais pour s'assurer que les tapis rouges sont déployés. Il aime les applaudissements; il espère être bien reçu.

- Quand nous arrivera-t-il?

- Le 15 août.

- Tu as encore deux semaines devant toi. Demeureras-tu ici jusqu'à dimanche?

- Impossible! Je dois repartir pour Edimbourg, mais je serai heureux de passer la nuit chez toi.

- Il faudra nous en contenter. Falkirk, ayez l'obligeance de prévenir Mme Mac Craig.

Occupez-vous de l'escorte du comte de Strathair. J'imagine qu'un vrai cortège l'attend au-dehors!

- Faites-moi confiance, Votre Grâce, dit le secrétaire en quittant la pièce.

Le comte s'installa confortablement dans son fauteuil :

- Je me tracassais à ton sujet, Bruce.

- Et pourquoi donc?

- Parce que je me suis immédiatement rendu compte que ton mariage était une erreur.

- Tu m'en avais glissé un mot, à ce moment-là.

- Ces dignes alliances font bien sur le papier, mais dans la vie réelle c'est une calamité. Tu n'avais jamais éprouvé le moindre sentiment

pour Margaret. Quant à ceux qu'elle ressentait à ton égard...

- J'étais assez fou pour croire qu'elle en viendrait à m'aimer.

- Mon cher Bruce, des quantités de femmes sont prêtes à te tomber dans les bras, mais si elles sont forcées de t'épouser par un père qui n'a pas d'autre solution pour échapper au désastre...

- N'en parlons plus. Margaret est morte et enterrée.

Il parlait d'un ton dur qui étonna le comte.

- Je ne te demande aucun détail. Tu me disais que tu t'étais remarié?

Avant que le duc pût répondre, la porte du palier s'ouvrit et Tara entra. Elle était allée cueillir des fleurs pour la chambre de Sa Grâce et portait une corbeille remplie de roses. Ses cheveux avaient poussé pendant ces deux semaines où elle avait soigné le duc : ils étaient d'un roux éblouissant qui se détachait sur le fond sombre de la porte de chêne. Elle se tenait immobile, stupéfaite, les yeux fixés sur son mari :

- Vous êtes levé! Habillé! Comment vous sentez-vous? J'espère que cela ne vous a pas trop fatigué?

Elle courut vers le duc et découvrit alors qu'il n'était pas seul.

- Je vais tout à fait bien, Tara. Je désire vous présenter niQn cousin, le comte de Strathair.

Charles, voici mon épouse, Tara.

Le comte s'était levé et dévisageait l'arrivante sans rien dire.

- Bonjour, mylord.

Tara lui fit la révérence. Il ne répondit pas. Il semblait changé en statue.

- Charles! Je viens de te dire que cette personne est ma femme!

- Qui êtes-vous? demanda le comte d'une voix rauque. Votre nom?...

- Je me prénomme Tara. Je n'ai pas de nom de famille.

- Tara est orpheline, Charles. Elle vient du « Refuge des Abandonnés » qui fut fondé par ma grand-mère, ta tante Harriet.

Le comte ne l'écoutait pas; il répéta :

- Votre nom? Vous n'avez pas de nom?

Tara se dit que le visiteur devait être un peu dérangé. Il ne comprenait rien de ce qu'on lui expliquait. Gênée, elle décida de revenir auprès de son mari :

- Je ne savais pas que vous deviez recevoir la visite de votre cousin. Je vais mettre ces fleurs dans votre chambre.

- Oui. A tout à l'heure, Tara.

Le comte de Strathair, au lieu de la laisser passer, la saisit par le bras :

- Non! Attendez: j'ai quelque chose à vous montrer.

Il ouvrit son gilet et déboutonna le haut de sa chemise. On pouvait voir autour de son cou une fine chaîne. Il tira dessus et fit apparaître une miniature dans un cadre ovale.

- Regardez! Ce visage vous rappelle-t-il quelqu'un?

Tara saisit le portrait comme on l'en priait. L'image avait pâli, mais on devinait les traits d'une jolie jeune fille aux grands yeux bleus frangés de cils noirs, avec une chevelure d'un roux encore plus vif que la sienne.

- Qui est-ce, à votre avis? insista le comte.

- Je n'en sais rien!

Et soudain Tara trouva que l'inconnue lui ressemblait peut-être un peu.

- Quel âge avez-vous?

- Dix-huit ans.

- En quelle année êtes-vous née?

- En 1804.

- J'en étais sûr!

- Mais de quoi parlez-vous? demanda le duc avec irritation. En quoi la

date de naissance de mon épouse te concerne-t-elle, Charles?

Le comte poussa un profond soupir, tourna la chaîne, chercha le fermoir et ouvrit celui-ci; puis il tendit la miniature à son cousin en lui disant :

- Regarde!

- Eh bien?

- Tu notes la ressemblance?

- Avec Tara? Qu'est-ce que tout cela veut dire?

- Oh, ma réponse sera brève! Tu tiens dans tes mains le portrait de ma femme.

- De ta femme!

Le duc était stupéfait :

- Charles! Tu ne t'es jamais marié!

- C'est ce que tu croyais, comme le reste de la famille, mais j'avais une épouse et aujourd'hui j'ai retrouvé ma fille!

Tara et le duc regardaient le visiteur comme s'il était devenu fou.

- Charles! Pourrais-tu m'expliquer?...

Mais le comte ne s'occupait pas de son cousin; il questionnait Tara :

- Pourquoi vous a-t-on donné ce prénom?

- Ma mère portait un médaillon sur lequel était gravé le nom « Tara ».

- Est-il en votre possession?

- Je le porte sur moi.

- Montrez!

Tara fit sortir la mince chaîne de son col, la passa par-dessus sa tête et déposa le médaillon dans la main tendue par le comte de Strathair.

Celui-ci, bouleversé, considéra longuement l'objet :

- Si vous ouvrez le couvercle, vous trouverez à l'intérieur une mèche de mes cheveux.

- Je me demandais à qui ils appartenaient...

- J'ai offert ce médaillon à votre mère parce que je ne pouvais pas lui donner d'alliance.

- Vous étiez donc mariés?

Tara eut beaucoup de mal à prononcer ces simples mots : les paroles du comte lui demeuraient obscures, mais elle savait qu'une chose merveilleuse lui arrivait.

Elle regardait cet homme debout devant elle qui ne pouvait détacher les yeux du modeste bijou et elle se disait qu'elle vivait un rêve.

- Charles, si tu nous donnais quelques éclaircissements? Je dois être complètement idiot, mais je n'y comprends rien.

- Cela ne m'étonne pas! J'ai peine à réaliser que ton épouse est l'enfant

que je cherchais depuis des années!

- Suis-je vraiment votre fille? demanda Tara.

Le comte la saisit par les épaules :

- Venez vous asseoir près de moi et je vous raconterai mon histoire.

Tara obéit et le comte prit sa main entre les siennes comme pour s'assurer qu'elle était bien réelle et qu'il avait enfin retrouvé l'être qui lui manquait depuis si longtemps.

- En 1803, j'atteignais mes vingt et un ans, lorsque je tombai amoureux, commença-t-il.

C'était à Londres, au palais du prince régent. Quelqu'un me présenta la seule femme que j'aie jamais aimée.

- Elle s'appelait Tara?

- Elle se nommait Tara Kildonnon.

Le duc poussa une exclamation :

- Je vois de qui tu parles! Je l'ai rencontrée quand j'étais encore petit garçon. Je me souviens encore de sa beauté.

Les doigts du comte se crispèrent sur ceux de Tara :

- Elle était comme vous, exactement! Lorsque vous êtes entrée, j'ai cru me retrouver bien des années en arrière!

- C'était une Kildonnon, rappela le duc.

- Tu imagines notre situation... Notre amour était immense, absolu, mais je ne pouvais en parler ni à son père ni au mien.

A cette époque, les deux clans étaient à couteaux tirés.

- Comme ils l'ont toujours été, plus ou moins. Il a fallu attendre que tu épouses une Kildonnon, Bruce, pour que la paix s'établisse enfin. Mon père m'aurait tué, s'il avait appris mon intention d'épouser Tara.

- Et alors?

- Nous nous rencontrions en secret et cela aurait pu durer longtemps si Napoléon n'avait pas repris les hostilités. Mon régiment fut désigné

pour défendre les Indes. Nous devons renforcer les troupes du général Wellesley.

- Ainsi vous êtes parti pour les Indes... murmura Tara.

- Nous sommes arrivés juste à temps pour la bataille de Laswari, l'une des plus sanglantes dans cette guerre contre les Mahrattes, armés par les Français. Inutile de vous dire que mon cœur était resté en Angleterre.

Tara comprenait quel déchirement leur avait causé cette séparation.

- Nous nous sommes mariés avant mon départ et nous décidâmes qu'à mon retour nous proclamerions la vérité, en dépit de nos deux familles. Nous avons vécu quelques jours de bonheur...

Le comte resta silencieux un long moment.

- Et ensuite, le régiment s'est embarqué? avança le duc.

- J'étais partagé entre le désespoir et la jalousie en voyant disparaître les côtes d'Angleterre. Je priaï le Ciel qu'elle ne m'oublie pas, qu'elle attende et que je revienne vite!

- Que s'est-il passé après? demanda le duc.

- Je ne suis revenu qu'après trois ans, et encore, parce que j'avais été blessé au cours d'un engagement. Lorsque j'arrivai à Londres, j'appris que ma femme avait disparu.

- Disparu! s'écria Sa Grâce.

- Je ne pouvais pas interroger ses parents. Je commençai une longue recherche : je retrouvai une vieille domestique, une certaine Mairi, qui avait pris sa retraite à la campagne.

Elle m'apprit que Tara, trois mois après mon départ, avait découvert qu'elle était enceinte.

- Elle n'en a rien dit à ses parents?

- Comment l'aurait-elle pu, mon cher Bruce? Elle était une Kildonnon et moi un Mac Craig. Je craignais mon père, mais Tara était terrorisée par le sien : je n'ai jamais vu un pareil tyran domestique!

Le comte sourit à sa fille :

- Votre mère ne lui ressemblait pas; elle était douce, ravissante et bonne.

- Si j'avais pu la connaître!

- Elle vous aurait aimée de tout son cœur.

- Mais, si elle ne pouvait pas se confier à ses parents, que lui arriva-t-il?

Le duc voulait savoir la suite des événements.

- Tara s'enfuit de chez elle, accompagnée de la seule Mairi. Toutes deux s'installèrent dans un faubourg de Londres et Tara m'envoya un certain nombre de lettres que je n'ai jamais reçues.

La voix du comte se brisa; ses souvenirs étaient encore douloureux.

- Mairi m'apprit qu'un jour Tara était partie faire quelques achats pour le bébé qui devait naître bientôt; la vieille servante la supplia d'être prudente... Elle ne devait plus la revoir!

- Ma mère a eu un accident. Mme Barrow m'a raconté qu'une voiture l'avait renversée. Le cocher ne s'arrêta pas et une roue passa sur son corps. Des passants la transportèrent jusqu'à l'orphelinat et c'est là que je suis née.

- Voilà donc la réponse! Je suis allé dans tous les hôpitaux de la capitale, mais en vain.

- Ma mère ne sortit pas de son évanouissement. Personne ne sut jamais qui elle était.

- Elle portait cependant le médaillon?

- Oui, mais elle n'avait pas d'alliance...

- Je n'avais pas osé lui acheter d'anneau : elle craignait trop que ses parents ne le découvrent; aussi lui ai-je offert ce médaillon en gage de notre union.

- Je ne suis donc pas une enfant illégitime?

Tara avait hésité en prononçant ces derniers mots.

- Tu es ma fille, née de mon mariage avec une femme que j'aimais plus

que ma vie!

- Que je suis heureuse! Trop heureuse!

- Maintenant, il faut me parler de toi. J'ai attendu dix-huit ans pour te rencontrer; je veux tout savoir!

- On m'a élevée à l'orphelinat. J'aurais dû partir comme apprentie à douze ans, mais comme je rendais service en m'occupant des plus jeunes, on m'a permis de rester.

- Tu n'as été nulle part ailleurs?

- Je n'ai quitté l'asile que pour monter dans la voiture de M. Falkirk qui m'emmenait au château sur les ordres de Sa Grâce.

- Là, je suis un peu perdu, remarqua le comte.

Arcaig ne disait rien. Mais son cousin le regardait d'un air interrogatif, attendant une réponse. A la fin, il déclara :

- Le Kildonnon avait choisi ma première épouse; j'ai décidé que la seconde serait choisie par moi.

- Donc c'était bien vrai! Tu t'es marié pour te venger de lui! Voilà pourquoi ma fille se trouve ici, portant cet horrible uniforme de charité!

Le comte était rouge de colère.

- Pourquoi vous fâchez-vous? C'est une bonne chose que je sois partie de Londres. Vous ne m'auriez pas reconnue... et je n'aurais pas pu soigner Sa Grâce après son accident.

- On m'a dit que ton fusil était parti tout seul! lança le comte avec un certain mépris.

Son hôte pinça les lèvres et devint blême.

- C'est ce que j'ai raconté! intervint Tara. J'ai dû cacher la vérité pour empêcher les Mac Craig de crier vengeance. Si on avait appris le nom du tireur, la guerre aurait repris.

Le comte regarda sa fille et sourit :

- C'est exactement le genre de chose que ta mère aurait faite! Elle était

désolée de cette lutte entre les deux clans. Et quand elle est tombée amoureuse de moi, elle a découvert qu'un Mac Craig n'était pas une sorte de monstre!

- Je suis votre fille et j'ai un nom?
- Bien sûr! Tu te nommes lady Tara Mac Craig.
- Et pourtant ma mère était une Kildonnon...
- Tu appartiens à mon clan, et il t'est impossible de haïr l'autre.
- Je n'arrive pas à y croire! J'ai une famille!
- Un père, une grand-mère, et d'innombrables cousins. J'aimerais enfin jouir de mes droits paternels et embrasser mon enfant comme j'ai tant rêvé de le faire.

Il prit Tara dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

- Que tu es maigre! On te nourrissait mal à l'orphelinat?
- Pas très Bien...

Le comte jeta un regard furieux à son cousin :

- Je croyais que cet asile dépendait de toi?
- Il semble, d'après Falkirk et Tara, que depuis la mort de ma mère la situation se soit dégradée. J'ai déjà ordonné un certain nombre de réformes.
- Je l'espère! Autre chose, Bruce : tu ne t'es guère soucié des toilettes de ton épouse!

Comme le duc se taisait, il ajouta :

- Je pense que tu seras d'accord avec moi; j'ai l'intention d'emmener Tara demain à Edimbourg pour lui acheter les toilettes convenant à son rang et pour la présenter à Sa Majesté.

Tara le regarda avec stupeur :

- Moi... Le roi?
- Il est parfaitement normal que la duchesse d'Arcraig assiste aux fêtes

données en l'honneur de George IV. D'autre part, je suis un de ses amis et il voudra faire la connaissance de ma fille.

- C'est merveilleux! Mais je crains de commettre des erreurs, et de faire des bêtises qui vous feront honte...

- Je serai près de toi, ainsi que ma mère, qui habite Edimbourg.

Rose de joie, Tara se précipita vers Sa Grâce :

- Puis-je y aller? Oh, dites oui!

Le duc la fixait d'un air sombre. Il avait repris l'expression furieuse qu'il avait lors de leur première rencontre :

- Mais pourquoi pas? Rien ne vous retient ici!

Tara se contemplait dans le long miroir : comment imaginer que l'orpheline misérable et mal nourrie était devenue cette magnifique créature que reflétait la glace? Dans cette immense robe de tulle brodé d'argent, elle avait de la peine à se rappeler ses tenues de coton gris dont elle s'était d'ailleurs débarrassée dès son arrivée à Edimbourg.

Un habile coiffeur s'était occupé de ses cheveux et une camériste vint poser un bandeau de perles sur ses boucles, lequel était destiné à maintenir les trois plumes blanches que devaient porter au Palais de Holyrood toutes les dames présentées au roi.

Celui-ci avait débarqué le 15 août à Leith et, depuis lors, une vague d'excitation avait gagné tous les habitants d'Edimbourg. Du jour au lendemain, toutes les rancunes disparurent et les anciens griefs contre les Anglais s'envolèrent; oubliée la défaite de Culloden, ainsi que les mauvais traitements infligés par le cruel duc de Cumberland. Pour l'heure, il n'était plus question que de l'accueil magnifique réservé au souverain, le premier à visiter l'Ecosse depuis Charles II.

Tara n'avait pas encore pu visiter la ville, car elle avait été constamment retenue par les couturières. Elle devait se tenir immobile des heures d'affilée, pendant qu'on lui essayait mille et une parures. Mais le résultat fut concluant.

Au fil des jours, elle prenait de l'assurance; tout le monde était si attentionné, si bon!

Elle avait aimé son père dès le premier instant.

Durant leur voyage vers Edimbourg, assis main dans la main, elle lui avait raconté son enfance et posé des quantités de questions sur sa mère. Elle avait maintenant une famille et son cœur chantait un hymne de reconnaissance à la Providence.

Elle avait fait la connaissance de sa grand-mère : celle-ci la reçut avec une tendresse qui fit aussitôt fondre sa timidité.

Ce n'était que le soir, seule dans sa chambre, quelle pensait au duc et s'inquiétait de sa santé. Son bras se cicatrisait-il? Sa blessure au front le faisait-elle encore souffrir?

Et chaque fois que ses pensées se tournaient vers lui, elle se rappelait avec angoisse la façon dont il l'avait congédiée sans un mot de regret ou de remerciement pour ses soins.

Elle n'avait pas cherché sa gratitude, bien sûr, mais elle ne s'attendait pas à retrouver durant la dernière soirée passée au château cette froideur et cette animosité qu'il lui témoignait au début.

Plusieurs fois par nuit elle s'éveillait en sursaut, croyant qu'il l'appelait pour qu'elle vienne lui masser doucement le front et chasser ainsi la douleur. Quand elle le tenait serré contre elle, il n'était plus qu'un petit garçon en peine qui avait besoin d'elle.

Debout devant le miroir, Tara se demandait s'il la trouverait à son goût dans ses nouveaux atours. Mais peut-être verrait-il toujours en elle une orpheline élevée par charité et devenue l'instrument de sa vengeance?

- Quand le duc arrivera-t-il à Edimbourg? lui demandait-on cent fois par jour.

- Je ne sais pas exactement... répondait-elle.

- Il n'est pas en bonne santé?

- Il a eu un accident, mais j'espère qu'il pourra me rejoindre très prochainement.

Elle avait appris à se tirer d'affaire quand on lui posait des questions embarrassantes, et son père l'en félicita.

- Votre mère devait être bien belle, Tara, lui dirent les cousins dont elle fit la connaissance.

Nous nous demandions pourquoi Charles ne voulait pas se marier, lui qui est constamment assiégé par les jolies femmes. Il restait fidèle à son premier amour.

« Ce doit être merveilleux d'éprouver une telle passion! » songeait Tara.

Au cœur des multiples attentions d'une famille aimante, elle sentait comme un vide, un manque : elle ne possédait pas, elle, cet amour qui avait uni ses parents.

« Quel courage a été le leur, pensait-elle, pour braver cette haine entre clans qui, à leur époque, était encore plus vive qu'aujourd'hui! Si ma mère avait vécu, elle aurait certainement su les rassembler dans la paix! »

Mais une voiture l'avait renversée... Les événements avaient pris un tour imprévu, jusqu'à cet incroyable mariage avec le duc.

« J'aurais pu aller en apprentissage, chez un patron dur et exigeant, ou rester à l'orphelinat, et y mourir d'épuisement... »

Au lieu de cela, elle se trouvait à Edimbourg, habillée comme une princesse de conte de fées. Dans quelques heures, elle ferait sa révérence au roi George IV.

Sa grand-mère l'accompagnait, pour la présenter; elle était fort belle dans sa robe de lamé or à longue traîne et avec sa tiare de diamants.

Cependant pour Tara, la personne la plus splendide était son père qui avait revêtu la tenue d'apparat des Mac Craig. Et un seul homme au monde était capable de leclipser...

En roulant vers le palais de Holyrood, elle ne pouvait s'empêcher d'espérer contre tout espoir la venue de son mari. La cérémonie commencerait à 14 heures dans le salon d'honneur et se terminerait vers 15 h 30.

Trois cents dames de la noblesse d'Ecosse avaient le privilège de s'incliner devant Sa Majesté; mais toutes devaient être à leur place avant l'entrée du roi.

George IV était descendu chez le duc de Dalkeith, un jeune homme de seize ans. Vêtu du tartan royal des Stuart, il traversa la ville précédé d'un détachement des Scots Greys.

Le salon d'apparat où avait lieu la présentation était décoré de fleurs à profusion, et les dames, en robe décolletée, parées de bijoux et de plumes blanches, rivalisaient d'élégance.

Quand vint le tour de Tara, elle se sentit prête à défaillir mais la comtesse douairière lui sourit en disant :

- Ta mère aurait été fière de toi, autant que je le suis, ma chérie!

La duchesse d'Arcraig vint donc faire sa révérence qu'elle avait longuement répétée; elle ne remarqua pas maints regards admiratifs devant tant de grâce et de jeunesse. Un peu plus tard, son père lui confia qu'il avait été submergé de compliments à son propos.

Après la cérémonie, ils revinrent tous les trois et, une fois de plus, Tara déplora en silence l'absence de son mari; elle vit avec tristesse les caméristes lui enlever les plumes, le bandeau de perles, la robe de tulle et de satin, cette somptueuse toilette qu'elle ne mettrait plus.

Ses cheveux avaient bien poussé depuis son arrivée au château, et le coiffeur les arrangea avec habileté pour qu'on ne puisse deviner combien ils étaient courts. Mais dans le miroir Tara voyait un visage encadré d'un vilain bonnet gris, un corps maigre vêtu d'une robe et d'un manteau, l'uniforme d'un asile de charité.

« Je dois oublier tout cela! Pourquoi me complaire dans le passé? »

Elle parviendrait quant à elle à chasser cette image de son esprit, mais le duc, lui, y réussirait-il? Resterait-elle toujours pour lui la misérable créature dont M. Falkirk avait pris livraison?

Les jours suivant cette présentation des dames, toutes sortes de festivités devaient avoir lieu.

Il y eut un défilé, depuis le palais de Holyrood jusqu'au château; une foule immense venue de toute l'Ecosse s'amassa le long du parcours pour voir le spectacle et entendre les cornemuses. Leur musique aigrelette retentissait dans toutes les rues de la ville et Tara ne pouvait l'écouter sans un frisson, comme au premier soir. Elle savait maintenant qu'elle avait eu raison de croire à ce moment-là qu'elle était écossaise.

Plus tard, son père l'emmena à la revue qui se tint le 23 août à Portobello.

Près de trois mille cavaliers défilèrent devant le roi et tous les clans étaient représentés.

Tara aurait voulu que le duc menât les Mac Craig comme le duc d'Argyll qui venait en tête des Campbell.

Son père se pencha et lui murmura à l'oreille :

- Bruce devrait être ici! Je lui ai envoyé un mot ce matin pour le presser de venir.
- Il n'est pas encore tout à fait rétabli, je suppose.
- Avant son fichu mariage il serait venu, même avec un pied dans la tombe! (Le comte se reprit:) Tu ne m'en veux pas?
- Non, bien sûr que non! Cette haine contre les Kildonnon est en train de le détruire, physiquement et moralement!
- Tu as raison, ma chérie. Mon existence a été empoisonnée par cette rivalité entre les deux clans et je ne veux pas que tu en souffres à ton tour!

Tara poussa un soupir :

- Je pense de même, père. Ne pourriez-vous pas lui parler en tête à tête et lui faire comprendre que le passé n'a plus d'importance?
- Je te le promets.
- Quand je suis arrivée en Ecosse, j'ai désiré de tout mon cœur aider ceux qui vivent dans l'ignorance et la pauvreté. Maintenant que je suis votre fille, cela me sera plus facile : ma mère étant une Kildonnon, je me ferai accepter de tous...
- Les Kildonnon vont être surpris, et contents je crois. Mais c'est une bonne chose que mon redoutable beau-père ne soit plus de ce monde!
- J'aurais eu très peur de le rencontrer!
- Pas autant que moi!

Tous deux éclatèrent de rire.

Le sommet des réjouissances fut atteint le dernier jour de la visite royale, jour où un grand bal était prévu.

Les pairs d'Ecosse désiraient recevoir leur souverain de la façon la plus prestigieuse, mais comme aucun d'entre eux ne possédait de salle assez vaste, ils avaient loué le Conservatoire de George Street.

Ce magnifique bâtiment possédait deux immenses pièces de réception, sans compter les nombreux salons adjacents où l'on pouvait se restaurer ou jouer aux cartes.

- Jamais l'Ecosse n'a connu un spectacle pareil! s'exclama la comtesse d'Elgin.

- Si notre roi n'est pas enchanté, c'est qu'aucune fête au monde n'est capable de lui plaire!

renchérit la marquise de Queensbury.

- Je puis vous assurer, mesdames, intervint le comte, que le roi bout littéralement d'impatience dans l'attente de ce grand jour.

Quand il fut seul avec Tara, il ajouta :

- Moi aussi, chérie, je brûle d'impatience. Tu pourras parler à Sa Majesté et je te présenterai mes amis. Je suis si fier de toi!

- Que vous êtes bon!

Il lui enlaça les épaules et l'embrassa :

- Je n'ose encore croire que j'ai enfin ma fille auprès de moi. Je suis heureux comme au moment de nos retrouvailles.

- Pour moi, je ne trouve pas de mots pour exprimer mon bonheur. Je m'inventais des histoires au sujet d'un père imaginaire, mais je ne rêvais pas d'un personnage aussi important et distingué!

Le comte l'embrassa de nouveau :

- La duchesse d'Arcraig n'est-elle pas quelqu'un d'important et de distingué?

Il vit passer une ombre sur le visage de sa fille et reprit :

- Je supplie le Seigneur de tout arranger entre vous; j'ai toujours aimé Bruce, depuis sa plus tendre enfance; il possède de grandes qualités. C'est un chef dont les Mac Craig peuvent être fiers.

Il réfléchit un moment :

- Toutefois, il n'a pas encore trouvé quel est le vrai désir de son cœur.
- M. Falkirk m'a confié qu'il n'avait jamais été amoureux.
- J'en suis certain. Mais personne ne peut vivre près de toi sans t'aimer.

Tara ne pouvait pas nier cette affirmation : où qu'elle se rendît, les jeunes gens s'assemblaient autour d'elle pour la complimenter, lui parler, lui arracher un sourire. Elle commençait à s'habituer à la lueur d'admiration qui s'allumait dans leur regard et cela contribuait pour beaucoup à lui donner de l'assurance. Elle revenait chez sa grand-mère, le teint rose et les yeux brillants; elle se regardait dans le miroir et se rappelait soudain la mine sombre et furieuse de Sa Grâce. En ces moments-là, elle avait peur de l'avenir.

Le soir du bal, Tara monta se préparer assez tôt. Elle prit un bain et les femmes de chambre lui enfilèrent la robe que le comte avait fait faire spécialement pour l'occasion.

Elle était blanche et brodée d'argent, pour mettre ses cheveux roux en valeur. Elle tombait en plis souples, et une fois de plus Tara souhaita que son mari fût auprès d'elle.

Le coiffeur vint arranger ses cheveux.

- Je ne comprends pas, Votre Grâce, que vous ayez permis à vos gens de vous les couper si courts! gémit-il.

Mais, quand il donna le dernier coup de peigne, il parut satisfait de son œuvre :

- Je ne vois personne qui puisse rivaliser en couleur et en tenue avec la chevelure de Votre Grâce!

- Merci.

Quand l'homme se fut retiré, Tara contempla les bijoux prêtés par sa grand-mère. Celle-ci porterait une fois de plus sa tiare en diamants et Tara le bandeau de perles qui avait déjà servi lors de sa présentation au roi.

Elle allait demander à la camériste de lui mettre son bandeau quand elle entendit frapper à la porte. Elle n'eut pas le temps de répondre. Quelqu'un entra d'un pas ferme dans la pièce.

- Je suis pour ainsi dire prête, père!

L'arrivant s'approcha et apparut dans la glace.

Tara se figea. Pendant un moment, elle crut qu'elle rêvait. Tant de bonheur ne pouvait exister que dans les songes! Elle tourna la tête: c'était bien le duc.

Elle se leva.

- Votre Grâce!

Il ne répondit pas, et elle courut vers lui :

- Je ne vous attendais pas, mais c'est merveilleux! Comment vous sentez-vous? Et votre blessure au bras? J'espère que le voyage ne vous a pas fatigué...

- Je vais bien, Tara, et je vous ai apporté les bijoux des Mac Craig pour que vous les portiez ce soir.

Il lui tendit plusieurs écrins qu'elle n'avait pas remarqués, toute à la joie de le revoir. Elle les prit de façon machinale :

- Des bijoux?

- La parure d'émeraudes qui appartient aux ducs d'Arcraig depuis un siècle. Je pense qu'elle devrait s'assortir à votre toilette.

- Oh, certainement! Vous venez au bal?

- J'ai l'intention de vous servir d'escorte.

Le duc parlait d'un ton froid, comme si quelque chose l'ennuyait.

La camériste se retira, pleine de tact, et Tara murmura :

- Je suis si contente que vous vous soyez décidé! J'ai souhaité mille fois votre présence pendant ces fêtes...

Il la fixait d'un air sceptique et déclara :

- C'est mon devoir de saluer le roi.

- Mon père va être enchanté. Que de fois lui aussi a déploré votre absence!

Le duc ne répondit pas, et Tara lui demanda :

- Vous êtes sûr que la soirée ne sera pas trop épuisante?

- J'en suis certain. De toute façon, mon devoir passe avant ma santé. D'après ce que j'ai compris, ce tourbillon de fêtes prendra fin cette nuit. Je vous ramènerai demain chez moi.

Il tourna les talons et sortit de la chambre aussi brusquement qu'il y était entré.

Tara le regarda partir, immobile et déconcertée. Elle ne savait plus si elle était heureuse de le revoir; elle avait désiré sa présence, mais il était si hautain, si distant...

Quoi qu'il en soit, elle ne devait pas se mettre en retard. Elle sonna la camériste et ouvrit les écrans. Les émeraudes lui parurent splendides. Elles allaient éclipser les bijoux des autres paires.

Elle mit les bracelets, le collier, les pendants d'oreilles. En même temps, elle ne pouvait s'empêcher de noter leur énorme valeur; le prix d'une seule pierre aurait permis de nourrir l'orphelinat pendant des mois, peut-être un an.

Elle se souvint de la promesse de Sa Grâce : à leur passage à Londres, elle pourrait offrir à chaque enfant un cadeau.

Maintenant qu'elle avait une idée de l'immense fortune des Arcraig, elle se dit qu'elle pourrait faire beaucoup plus : il faudrait acheter des lits convenables, des ustensiles de cuisine, des nattes pour le plancher, cent objets de première nécessité!

Avec un sursaut, elle se rendit compte que le temps passait et qu'elle tenait toujours entre ses doigts le magnifique diadème d'émeraudes et de brillants. Dans un instant, son père, sa grand-mère et son mari allaient monter en voiture pour gagner le Conservatoire.

L'intérieur de celui-ci avait été entièrement repeint dans des tons vert et or et on avait installé dans la plus vaste salle un trône surmonté d'un dais aux draperies pourpres.

Le long des murs, sur des sofas recouverts de la même étoffe, se pressait toute la noblesse d'Ecosse pour se disputer les amabilités du roi.

Tara vint faire sa révérence au monarque et celui-ci l'entretint

pendant quelques minutes; il félicita le comte d'avoir une fille aussi ravissante, mais celle-ci avait l'esprit ailleurs : elle s'inquiétait pour Sa Grâce.

Son père insista pour qu'elle danse les quadrilles et les pas écossais qu'elle avait répétés les jours précédents.

En évoluant sur le plancher ciré comme un miroir, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil ici et là, dans l'espoir de découvrir la haute silhouette de son mari; la regardait-il tourner dans les bras des nombreux messieurs qui se disputaient ses faveurs?

Comme ils rentraient à la maison, le comte lui confia avec orgueil :

- Tu as fait sensation, ma chérie! Sa Majesté m'a dit à plusieurs reprises que tu étais la reine du bal.

- Merci...

- Vous devez être fier de votre épouse, mon cher Bruce! ajouta la comtesse douairière. Dès son arrivée ici, elle a été proclamée la plus jolie personne de la ville.

- Je m'en suis aperçu, acquiesça froidement le duc.

Ils partirent le lendemain, après le déjeuner.

Tara s'étonna que son père ne fit aucun effort pour la retenir à Edimbourg. Il lui dit simplement :

- Bruce est ton mari et s'il désire que tu reviennes maintenant au château, tu dois lui obéir.

- Quand vous reverrai-je, père?

- Plus tôt que tu ne le penses! Il faut que j'accompagne le roi pendant son retour par mer : sitôt qu'il aura regagné Londres, je ferai route vers le Nord et je viendrai m'installer au château, que ton mari m'invite ou non!

- Bien sûr qu'il vous invitera!

- Il préférera peut-être t'avoir pour lui tout seul.

Tara ne répondit rien. Elle pensait avec tristesse que le duc n'avait aucune envie de la garder pour lui tout seul, qu'il aurait même préféré

ne pas la voir du tout.

Cependant, il insistait pour l'emmener rapidement; sans doute se disait-il qu'on avait dû commenter de façon malveillante le fait que sa femme fût venue à Edimbourg sans lui.

De toute façon, il ne lui confierait pas les raisons de sa hâte à quitter la ville. Tara ne pouvait faire que des suppositions.

Elle avait tant de paquets et de malles qu'elle ne fut pas surprise de découvrir deux berlines devant le perron de la comtesse, mais elle ne s'attendait pas à voir un cheval de selle pour le duc.

- Vous n'allez pas faire le trajet à cheval! C'est beaucoup trop fatigant! Souvenez-vous de ce que disait le docteur : vous ménager le plus possible pendant trois mois!

- Je n'ai nullement l'intention de passer deux jours dans une voiture fermée. Il n'est rien que je déteste davantage.

- Vous allez vous épuiser!

Le duc ne lui répondit pas et la quitta pour faire ses adieux à la comtesse et à son cousin.

- Ta visite a été trop courte, lui dit ce dernier. Je n'ai pas eu le temps de te consulter sur le cadeau de mariage que je désire t'offrir.

- Tu as été plus que généreux avec ma femme, remarqua le duc en lançant un regard vers la montagne de bagages que l'on essayait de faire tenir dans la deuxième voiture.

- Ce sont les présents d'un père à sa fille. Il faut que je trouve ce qui vous ferait plaisir à tous les deux. Cela m'occupera sur le yacht royal, quand je n'aurai pas le mal de mer!

Tout le monde rit. Le comte serra sa fille dans ses bras :

- Si tu pouvais savoir, ma petite chérie, ce que je ressens de t'avoir enfin retrouvée! Je fais mille vœux pour toi, et le premier, c'est que tu sois heureuse!

- Je m'efforcerai de l'être... répondit Tara.

Elle savait que le comte avait deviné qu'un fossé la séparait de son mari; elle monta en voiture, s'assit, et fit des signes par la portière

jusqu'à ce que son père et sa grand-mère disparaissent à sa vue.

Le duc chevauchait devant et elle pouvait admirer sa superbe tenue en selle.

« Mon père a raison : il est l'incarnation même du chef de clan ! »

Une petite voix intérieure lui répondit :

- « Un chef de clan qui n'a pas de cœur... Non! Il a simplement peur d'aimer, après l'échec de son premier mariage. »

Elle comprenait aisément que toutes les femmes soient éblouies par lui. Toutes, sauf Margaret Kildonnon...

« Si j'en savais plus long sur les hommes, les femmes et la vie! »

Les compliments des beaux messieurs d'Edimbourg ne lui avaient fait aucun plaisir; elle les aurait volontiers échangés contre un mot affectueux venant de son mari.

« Je veux qu'il m'aime! Je veux qu'il me trouve jolie! »

Elle gardait les yeux sur lui par la portière dont elle avait baissé la vitre; nulle part dans Edimbourg elle n'avait rencontré un homme qui lui arrivât à la cheville.

Qui d'autre aurait éveillé en elle cette émotion ressentie la veille, quand le duc était entré dans sa chambre pour lui apporter les émeraudes?

A ce moment-là, son cœur avait bondi dans sa poitrine et une sorte de feu s'était allumé en elle.

En le reconnaissant dans le miroir, la respiration lui avait manqué.

« C'était l'effet de la surprise », se dit-elle.

Et pendant toute la soirée, elle avait été terriblement consciente de sa présence. A cause de celle-ci justement, elle ne parvenait pas à accorder son attention aux propos de ses cavaliers, ni à se concentrer sur les figures de la danse.

Même en conversant avec le roi, elle avait été distraite par la proximité de Sa Grâce qui se tenait juste à ses côtés. Elle se demandait s'il approuvait la façon dont elle parlait au roi et s'il était aussi charmé que lui.

Tout son séjour à Edimbourg lui avait semblé merveilleux, sauf la dernière nuit que le duc avait passée dans la chambre contiguë à la sienne. La jeune fille avait hésité à ouvrir la porte pour lui demander comment allait son bras et s'il avait besoin de son aide pour changer le bandage.

Il n'avait rien suggéré de ce genre en montant l'escalier, et sa porte s'était refermée derrière lui avec un claquement net.

Tara sentait entre eux une séparation beaucoup plus grave qu'un simple mur de pierres.

« Et pourtant, il est mon mari... »

Elle savait parfaitement que son désir d'être auprès de lui ne venait pas seulement de son anxiété à propos de ses blessures, comme au temps où il était si mal.

Elle voulait lui parler seule à seul, et être à ses côtés.

Les chevaux avançaient rapidement sur l'excellente route, mais le voyage ne pouvait pas se faire d'une seule traite : il allait falloir passer une nuit au-dehors.

Quand on atteignit l'auberge où des chambres avaient été retenues, Tara tombait de sommeil car elle s'était couchée très tard après le bal.

Cet hôtel n'était pas aussi luxueux que ceux dans lesquels elle était descendue pendant son voyage avec M. Falkirk, mais le propriétaire était très empressé et il leur offrit une salle à manger particulière. Tara monta se changer pendant que le duc l'attendait en bas; elle ne fut pas longue à le rejoindre :

- Vous devez être mort de fatigue après être resté en selle pendant toute l'étape.

- Je suis un peu las, mais sans plus, admit-il. Et demain nous serons chez nous.

- Ferez-vous le parcours avec moi dans la voiture? proposa-t-elle timidement.

Elle en avait tellement envie! Pas seulement en songeant à sa santé, mais pour jouir de sa présence.

- Nous verrons...

Le propriétaire apportait un copieux dîner, aussi Tara ne pouvait plus dire que des banalités devant les domestiques.

Le repas, fort bien cuisiné, prit fin. Le duc se versa du cognac et croisa les jambes en se calant dans son siège.

- Je suis si contente que vous vous soyez décidé à venir!

- Et pourquoi donc?

- Oh!... Tant de personnes me demandaient de vos nouvelles. Et il était bien normal que les Mac Craig vous voient à leur tête.

- Votre père devait me remplacer à la perfection.

- Non, ce n'était pas pareil...

Leurs regards se rencontrèrent; il lui sembla que le duc lui posait une question très importante, urgente en vérité, mais elle ne devinait pas laquelle.

Il ouvrit la bouche pour lui dire quelque chose, puis se ravisa :

- Si quelqu'un est fatigué, ce doit être vous, Tara! Toutes ces réceptions, et le bal d'hier!

Quel changement d'existence! Montez vite vous coucher. Quand nous serons au château nous discuterons d'un certain sujet qui nous concerne tous les deux.

Le duc se leva et elle l'imita.

Elle désirait lui demander ce qu'il voulait dire exactement; elle aurait préféré rester avec lui dans cette petite pièce intime, mais il porta cérémonieusement sa main à ses lèvres en disant :

- Bonsoir, Tara.

Elle fit une courte révérence et s'enfuit.

En montant l'escalier, elle se demanda avec horreur s'il n'avait pas décrété que leur union ne reposait sur rien et qu'ils devaient se séparer. Dans ce cas, elle irait vivre avec son père...

« C'est cela qu'il va me proposer! »

En un éclair, elle comprit qu'il lui serait impossible de quitter le château : elle voulait y rester, parce qu'elle aimait le duc.

Quand Tara découvrit au loin les tours familières, solides et grises plantées devant le Ben Ark, elle éprouva un élan de joie profonde, car elle était revenue à la maison.

Les nuages qui s'étaient amassés tout au long du jour éclatèrent, en une pluie diluvienne et elle s'inquiéta pour le duc. Malgré ses prières, il s'était mis en selle dès le départ de l'auberge et n'avait pas voulu la rejoindre, même une heure, dans la voiture.

Il chevauchait devant, comme la veille, et elle priait le Ciel pour que la pluie s'arrête et qu'il n'attrape pas froid.

S'il préférait les intempéries à sa compagnie, c'était sûrement parce qu'il ne voulait pas encore évoquer l'avenir avec elle.

« Mais je dois en parler avec lui, et il faudra bien qu'il m'écoute! »

La nuit précédente, après avoir découvert qu'elle aimait le duc, elle avait pleuré à la pensée qu'elle ne saurait jamais lui inspirer la moindre affection.

Elle n'espérait pas qu'il l'aimât, c'était trop demander. Elle rêvait d'être avec lui, d'échanger des paroles amusantes et faciles, comme pendant leur ascension du Ben Ark.

« J'étais heureuse ce jour-là, plus heureuse que je ne l'ai jamais été. »

Elle ne voulait pas sembler ingrate, mais le tourbillon de plaisirs qui régnait à Edimbourg ne l'avait pas vraiment comblée, et cela malgré la présence de son père.

« Je demande beaucoup trop... »

Mais son désir d'être auprès de son mari ne pouvait pas s'exorciser avec des mots. Son être entier souffrait d'être séparé de lui, et l'avenir lui apparaissait menaçant.

Elle regardait avec anxiété Sa Grâce chevaucher sous des trombes d'eau, et elle poussa un soupir de soulagement quand elle le vit couper à travers la lande pour gagner le château plus rapidement.

Il devait être trempé jusqu'aux os. L'inquiétude qu'elle ressentait pour

sa santé gâchait son plaisir de revoir les hautes murailles et le donjon où flottait l'étendard aux armes des Mac Craig.

« Je rentre chez moi! »

Mais la même petite voix la narguait :

« Pour combien de temps? »

M. Falkirk sortit sous la pluie pour l'accueillir. La voiture s'arrêta, un valet ouvrit la portière, et Tara courut vers lui.

- Soyez la bienvenue, Votre Grâce!

- Quel bonheur d'être de retour!

- C'est bon de vous revoir. Et quelle élégance!

Toute à ses pensées pour le duc, elle avait oublié que ses toilettes neuves surprendraient la maisonnée. En manteau de soie verte et chapeau orné de plumes d'autruche, elle était fort différente de la Tara qui avait quitté le château trois semaines auparavant, dans son uniforme d'orpheline.

Elle ne se préoccupait que de son mari :

- Où est le duc? J'espère qu'il s'est changé?

- Je l'ai forcé à prendre un bain chaud, répondit M. Falkirk en souriant.

Tara poussa un soupir de soulagement :

- Il a voulu faire le trajet à cheval, au lieu de rester à l'abri dans la voiture.

- J'espère que Sa Grâce aura la prudence de se reposer avant le dîner. Vous devriez d'ailleurs faire de même!

- Je veux bavarder avec vous!

- Cela peut attendre : Sa Grâce m'a très aimablement invité à votre table ce soir.

- C'est merveilleux! s'écria Tara.

Son plaisir était sincère, mais elle ne put s'empêcher de penser que le duc avait convié M.

Falkirk pour éviter un tête-à-tête.

Le secrétaire l'accompagna dans les escaliers en l'interrogeant sur son séjour à Edimbourg.

- Les clans ont défilé à Portobello, raconta-t-elle. C'était magnifique! Si le duc avait pu marcher en tête des Mac Craig!

- Il en avait très envie mais, après votre départ, il s'est senti plus mal. Je vous assure qu'il n'était pas capable de voyager avant le matin où il s'est mis en route.

- Il a fait une rechute?

- Pas vraiment, mais il avait l'air fatigué. Hector m'a dit qu'il dormait mal. Je crois que ses blessures le faisaient souffrir.

- Je n'aurais pas dû le quitter, murmura Tara.

Mais aussitôt, elle se rappela l'air dur avec lequel il avait déclaré :

- Rien ne vous retient ici!

Ses femmes de chambre l'attendaient pour l'aider à se dévêtir et à se mettre au lit. Tara n'avait pas le cœur à bavarder; elle ne songeait qu'au duc, tout proche, dans la chambre voisine.

Il dormait, sans doute. Cela lui ferait du bien. Elle aurait voulu se glisser dans la pièce sans faire de bruit, simplement pour s'assurer qu'il dormait, mais la porte de communication avait l'air aussi hermétiquement close que si on l'avait fermée à clef.

Après avoir pris un bain, elle s'allongea sur son lit et bientôt ses paupières se fermèrent. Elle dormit profondément et se réveilla deux heures plus tard, fraîche et reposée. Elle choisit la plus jolie de ses nouvelles robes pour dîner avec Sa Grâce et M. Falkirk.

Dans la salle du chef, les deux hommes l'attendaient et, en traversant la pièce, elle chercha dans les yeux de son mari cette lueur d'admiration qu'elle avait appris à reconnaître à Edimbourg.

Elle fut déçue; le duc ne la regardait pas. Il commentait à son secrétaire le programme de la visite royale et lui citait toutes les

occasions où le clan Mac Craig avait été présent.

Vexée d'une telle indifférence, Tara vint se planter devant lui et dit :

- M. Falkirk m'a félicitée pour mes nouvelles toilettes. J'espère que celle-ci vous plaît.

J'ai reçu beaucoup de compliments le soir où je l'ai étrennée.

- Je n'en doute pas, répliqua le duc.

Était-ce une approbation? L'expression de Sa Grâce restait impénétrable.

Déçue, Tara se tourna vers M. Falkirk et se lança dans une conversation animée sur la bonté de Sa Majesté, l'éclat des fêtes et la gentillesse de sa famille envers elle, tout en sachant fort bien que la personne à qui elle désirait parler, c'était son mari.

Lorsqu'on annonça le repas, ils gagnèrent la salle à manger; aux cuisines, on s'était surpassé pour célébrer son retour. Elle voulut goûter à tous les plats, mais elle avait du mal à savourer chaque bouchée car tout son être était tendu de se sentir si proche de Sa Grâce.

Le duc n'avait pas l'air fatigué, pour quelqu'un qui avait chevauché pendant deux jours. Il paraissait surtout content de se retrouver chez lui.

Un violent coup de vent ébranla les fenêtres et Tara dit en souriant à M. Falkirk :

- Heureusement que nous ne sommes pas au sommet du Ben Ark, ce soir!

- Vous vous arrangeriez cette fois encore pour garder Sa Grâce à l'abri.

Le duc regarda Tara :

- Il a plu, après le coup de feu?

- Oui. Une bonne averse...

- Et je n'ai pas été trempé? Comment avez-vous fait?

Tara se mit à rougir et détourna les yeux. Le duc attendait une réponse

et finalement elle avoua :

- Vous étiez sous mon manteau.

- Vous me teniez contre vous?

- Oui...

Elle craignait qu'il prît cela pour une impertinence, mais soudain la claire musique de la cornemuse se fit entendre!

Quand le dîner fut fini et qu'ils eurent conversé quelque temps dans la salle du chef, Tara se leva de son siège.

- Nous sommes fatigués du voyage. Il nous faut prendre du repos, dit-elle à son mari qui la regarda en fronçant les sourcils.

Était-il agacé de ses attentions maternelles? Mais sans lui laisser le temps de répondre, elle fit une petite révérence à M. Falkirk et lui demanda, comme il lui baisait la main :

- Êtes-vous content de notre retour?

- Le château me semblait affreusement vide pendant votre absence!

Il parlait avec une évidente sincérité, ce qui la fit sourire :

- Merci, monsieur Falkirk!

Et elle monta dans sa chambre un peu consolée. Mme Mac Craig y avait allumé un bon feu, car la pluie battait encore contre les carreaux, poussée par un fort vent du Nord.

- Nous avons eu assez froid ces derniers jours, Votre Grâce, et le temps ne devait pas être fameux à Edimbourg?

- Sa Majesté a essuyé plusieurs averses. J'espère que Sa Grâce n'a pas attrapé mal pendant ce voyage.

- Sa Grâce se moque bien qu'il vente ou qu'il neige! répliqua la gouvernante.

Elle gagna la porte et prit congé.

La chambre était immense et silencieuse. Tara souffla les bougies et se mit au lit. Elle n'avait pas envie de lire; elle regardait fixement la

porte de communication et se demandait si le duc aurait une pensée pour elle avant de s'endormir.

Elle se rappelait le temps où elle passait la nuit à ses côtés, changeant ses bandages et lui donnant à boire. Le duc s'en souvenait-il?

« Maintenant, il n'a plus besoin de moi », se dit-elle avec découragement.

Quelle serait la conclusion de leur conversation du lendemain? Sans doute lui dirait-il qu'elle était parfaitement libre d'aller vivre chez son père si elle en avait envie. Et elle n'oserait pas lui avouer pourquoi elle voulait si désespérément rester au château!

Comment lui dire en effet qu'elle l'aimait? Il ne comprendrait pas qu'après avoir été forcée de venir en Ecosse, elle n'eût plus qu'un désir : demeurer près de celui qui remplissait sa vie, ses pensées, son cœur...

« Je l'aime. Oh, comme je l'aime! S'il pouvait, mon Dieu, avoir un tout petit peu d'affection pour moi! Qu'il me permette de rester, pour unir les deux clans et mettre fin à leur haine. »

Pendant cette prière, elle ferma les yeux et des larmes coulèrent sur ses joues. Elle releva les paupières et se figea soudain, car le duc était entré silencieusement dans sa chambre. Il se tenait dans l'embrasement de la porte et à la lueur du feu elle put voir qu'il était vêtu de sa longue robe de chambre vert foncé.

Pendant un moment, elle eut le souffle coupé. Le duc lui parlait :

- Ma tête me fait mal.

Tara se dressa sur ses oreillers :

- Cela ne m'étonne pas! Vous êtes resté à cheval pendant deux jours, alors que le docteur vous avait demandé de vous ménager!

Le duc posa une main sur son front sans rien dire.

- Voulez-vous que je vous masse comme je l'ai déjà fait? Asseyez-vous dans ce fauteuil.

- J'ai froid, et on n'a pas fait de feu dans ma chambre.

- Mettez-vous vite sur le lit en vous couvrant de la courtepointe. Je vais ranimer le feu.

Elle sortit du lit et marcha vers le foyer pour y remettre des bûches, en oubliant qu'elle ne portait plus son épaisse chemise en calicot mais une ravissante création de gaze et de dentelle que son père avait tenu à lui offrir. La lumière des flammes révélait à contre-jour chaque ligne de son corps.

Elle activa le feu, puis revint vers le lit.

Le duc ne s'était pas allongé à l'extérieur, comme elle le lui avait proposé, mais s'était installé dedans, juste au milieu. Tara le regarda avec perplexité, se demandant de quel côté elle l'atteindrait le plus facilement pour lui masser le front.

- Ne pourriez-vous pas vous rapprocher un peu de moi?

- Non. Faites comme au sommet du Ben Ark. Asseyez-vous sur le lit et appuyez ma tête contre votre épaule. Ne me teniez-vous pas de cette façon quand j'ai repris conscience?

- Vous vous en souvenez?

- Vous aviez parfaitement raison de vous mettre ainsi. C'est la meilleure position. En outre vous n'aurez pas froid, car je trouve qu'en dépit du feu cette chambre est glaciale.

- Bien, dit Tara.

Elle voulait s'asseoir sur la courtepoinle mais, sans trop savoir comment, elle se retrouva dans le lit et le duc tira les couvertures sur eux deux.

Elle avait le dos contre les oreillers; la tête de Sa Grâce vint se poser sur sa poitrine et elle commença doucement ses massages. Elle aurait pu se croire aux jours de la maladie de Sa Grâce, sauf que ce dernier avait placé l'un de ses bras en travers de son corps.

Elle n'avait pensé qu'à la santé de son mari jusqu'à présent, mais le poids de ce bras, la lourdeur de cette tête éveillèrent en elle des émotions nouvelles.

« Je dois m'appliquer à me comporter comme je l'ai toujours fait, afin qu'il ne s'aperçoive de rien », se disait-elle.

Mais il était si proche!

Elle passait légèrement les doigts sur son front, glissant des sourcils

aux cheveux selon un rythme un peu monotone qui endormait la douleur.

- Je me sens mieux, vraiment mieux! constata le duc.
- Vous devriez être prudent! M. Falkirk m'a révélé que vous n'étiez pas vraiment guéri quand vous êtes parti pour Edimbourg.
- Vous n'étiez pas là pour me donner vos bons conseils.
- Je n'aurais pas dû m'en aller... Vous sembliez vous remettre rapidement, et puis vous m'avez signifié que vous n'aviez pas besoin de moi!

Elle ne put s'empêcher de sentir un léger coup de cœur, tant les paroles dures de son mari l'avaient marquée.

Un moment passa et elle demanda :

- Votre blessure au bras vous fait-elle encore souffrir?
- Non. Elle est cicatrisée. C'est mon cœur qui ne va pas bien.
- Comment? Votre cœur? En avez-vous parlé au docteur?
- Non.
- Mais il le faut! Depuis combien de temps avez-vous mal?
- Quelques semaines. En fait, depuis votre départ.
- Vous auriez dû me le dire à Edimbourg! Il y a là des spécialistes éminents que vous auriez pu consulter!
- Ils n'auraient rien pu faire pour moi.
- Qu'en savez-vous? Est-ce tellement grave?
- Oui. J'ai souffert le martyr.

Tara ne pouvait plus continuer son massage :

- Il faut agir sur-le-champ! Je vais sonner pour qu'un domestique aille chercher le médecin.
- Je vous ai déjà dit que la médecine est impuissante dans mon cas.

- Mais alors, que faire?
- Je me demandais si vous voudriez m'aider.
- Naturellement. N'importe quoi, pourvu que vous guérissiez!
- En êtes-vous certaine?

Le duc se redressa sur un coude et Tara s'aperçut qu'elle avait glissé les oreillers, de sorte que le visage de Sa Grâce était au-dessus du sien. Elle ne pouvait pas deviner son expression, car il était à contre-jour.

- Vous ne pouvez pas souffrir indéfiniment! Il nous faut agir!
- Je pensais que vous seriez de cet avis.
- Que puis-je faire? demanda-t-elle à nouveau.

Elle se sentait faible et perdue. Elle essayait désespérément de lire dans le regard de son mari; son cœur battait très fort dans sa poitrine.

- Dois-je vous le dire avec des mots?

Il pencha lentement la tête et ses lèvres vinrent se poser sur celles de Tara. Un moment, elle fut si surprise qu'elle ne réagit pas. Il lui sembla que le monde s'était figé, que le temps n'existait plus et que seule était réelle la magie de ce baiser.

Elle n'avait plus la force de réfléchir, mais son corps s'enflamma d'une joie mystérieuse, immense, extraordinaire.

Elle avait l'impression de s'envoler sur des rayons de soleil, ou sur l'arc-en-ciel qu'elle avait vu du haut du Ben Ark. Elle était devenue lumière et couleur, elle s'épanouissait comme une fleur au printemps, elle qui n'avait connu qu'une existence misérable et solitaire.

C'était l'amour, mêlé au bonheur d'avoir enfin trouvé une famille, un nom, un pays...

Le duc se redressa :

- M'avez-vous compris, Tara?

Sa voix était basse et très émue.

- Je croyais que vous vouliez vous débarrasser de moi?

- Me débarrasser de vous? Je suis parti vous chercher à Edimbourg car je ne pouvais plus supporter de rester seul ici à vous attendre!

- Est-ce vrai?

- Pourquoi m'avez-vous abandonné, alors que vous saviez combien j'avais besoin de vous?

- Comment aurais-je pu le savoir? Vous me disiez que rien ne me retenait ici!

- J'étais furieux à la perspective de vous voir partir, bien que ce fût en compagnie de votre père. Vous êtes à moi, Tara. C'est moi qui vous ai fait venir de Londres! C'est moi qui vous ai épousée!

- Mais vous n'avez que faire de moi, puisque votre vengeance est accomplie...

- Sans doute vous ai-je épousée pour me venger, mais quand vous vous êtes occupée de moi après mon accident, je me suis aperçu que vous aviez pris la première place dans ma vie.

Tara poussa un soupir :

- Si je l'avais su!

Le duc eut un rire contraint :

- A chaque instant je luttais contre mes sentiments. Je voulais ne penser qu'à ma revanche.

Mais vous m'aviez ensorcelé...

- Je n'arrive pas à vous croire! Comme j'ai été stupide! Pourriez-vous m'apprendre à ne plus vous faire honte?

- Jamais je n'aurai honte de ma chérie! Mais j'aimerais beaucoup être votre professeur.

- Afin que je vous aime comme vous voulez être aimé!

- Ce n'est pas difficile : tenez-moi dans vos bras, tout contre votre cœur, et laissez-moi vous embrasser.

- J'en avais envie depuis si longtemps! Mais je craignais que vous ne me trouviez....

présomptueuse.

- Vous êtes la plus parfaite créature du monde, et je ne mérite pas de vous avoir!

Les lèvres de Sa Grâce glissaient le long des joues de Tara; elle poussa un cri.

- Qu'y a-t-il donc? demanda le duc.

- Je viens d'y penser: la malédiction! Elle est finie!

- Quelle malédiction?

- Celle qui pesait sur le clan, si vous n'épousiez pas une Mac Craig.

Le duc se mit à rire :

- Vous n'avez tout de même pas cru les bêtises d'une vieille sorcière?

- M. Falkirk lui aussi me disait que ce n'était que du vent. Il n'empêche que vous avez été blessé sur le Ben Ark et lorsque je vous tenais contre moi sous la pluie, je tremblais de peur... Je me disais que vous alliez mourir.

- Je ne crois pas aux mauvais sorts. Par contre, je crois en vous, mon cœur, et je sais maintenant que vous êtes celle que j'attendais!

- La duchesse Margaret est morte, et vous avez été blessé par un Kildonnon, poursuivit Tara. Tout cela, parce que vous n'aviez pas épousé une Mac Craig.

- Mais maintenant oui.

- Par hasard ! J'aurais pu être l'Anglaise sans nom que vous aviez demandée.

- Puisque vous croyez aux sorts, vous devez croire au destin. N'est-ce pas la Providence qui vous a fait naître à l'orphelinat et venir en Ecosse pour que Charles retrouve sa fille qu'il croyait morte...

Le duc promenait ses lèvres sur la bouche de Tara. Il s'écria :

- Si votre père croit pouvoir vous emmener loin d'ici, eh bien, il se trompe lourdement!

- Il veut que je sois heureuse...

Elle avait du mal à parler car tout son être vibrait sous les caresses de Bruce. Partagée entre le désir et la joie, elle était étonnée d'éprouver de si merveilleuses émotions.

- Et comment vous rendrai-je heureuse?

- Il me suffit d'être près de vous, de vous voir, de vous entendre, et de savoir que vous tenez un peu à moi.

- Je vous aime, dit le duc avec force, et je n'ai jamais dit ces mots à aucune autre femme!

Je ne sais pas comment cela est arrivé, mais quand vous êtes partie pour Edimbourg, vous avez emporté mon cœur avec vous. J'ai souffert d'une façon abominable.

- Je veux vous guérir...

Le duc l'interrompt en posant sa bouche sur la sienne, et voilà que revint cette joie intense, comme portée par un air de cornemuse : elle rayonnait de son cœur pour remplir le château, les landes et les monts, toute cette merveilleuse contrée qui s'étendait au-dehors.

ÉPILOGUE

Le feu se mourait, mais les dernières braises répandaient une lueur rouge qui faisait paraître cuivrés les cheveux de Tara.

Le duc y passa les doigts :

- T'ai-je rendue heureuse?

- Si heureuse que j'ai envie de le crier au monde entier!

- Tu es adorable! J'ai trop peur de te perdre: m'aimes-tu encore?

- C'est justement ce que je voulais vous demander! Comment puis-je appartenir à quelqu'un d'aussi important et d'aussi magnifique?

- J'aime tout en toi, non seulement ta beauté - tu es la plus ravissante personne que j'aie jamais vue -mais ta compréhension, ta tendresse et ta compassion... même pour les Kildonnon!

- Auriez-vous oublié que ma mère...

Elle s'arrêta, car elle comprit que Bruce était en train de la taquiner. Il

la serra bien fort contre lui:

- Nous réunirons les deux clans. Il n'y aura plus de luttes ni de vengeances. Demain, je rendrai visite au Kildonnon et je lui apprendrai qui tu es. Mais j'imagine qu'il le sait déjà!

- Qui aurait pu le lui apprendre?

Le duc se mit à rire :

- Tu n'as pas encore compris, mon aimée, qu'en Ecosse les nouvelles se transmettent à la vitesse du vent? Pas besoin de journaux : tout se sait à l'instant même. Le Kildonnon est déjà instruit de ta naissance; on lui a sûrement appris que son sang coule dans les veines de la duchesse d'Arcraig.

- Je suis quand même une Mac Craig!

- Tu es ma femme, et le reste n'a pas d'importance! Tu es à moi tout entière; je ne partagerai avec personne!

- Vous m'aimez donc? C'est bien vrai? Je suis là dans ce château, près de vous? Ne vais-je pas m'éveiller et découvrir que tout cela n'est qu'un rêve, que je suis toujours à l'orphelinat et que les enfants pleurent de faim?

Le duc la tenait tellement serrée contre lui qu'elle avait du mal à respirer.

- Tu ne dors pas, mon cœur, tu es dans mes bras et tu n'auras plus jamais faim ni peur.

Il embrassait ses paupières baissées :

- Nous ferons de l'asile un modèle en son genre! Je bénirai toujours la Providence qui a permis que ce refuge appartienne à ma famille. Sans lui, je ne t'aurais jamais rencontrée.

- Imaginons que je sois partie comme bonne à douze ans...

Les lèvres de Bruce descendaient le long de son cou.

- Quelqu'un de beaucoup plus grand que nous avait son plan! Je suis sûr que ton père pense comme moi.

- Il me l'a confié.

- Tu m'as demandé d'oublier le passé, ma toute belle, mais toi tu devras faire de même.

Regardons plutôt vers l'avenir.

- Je ferai tout ce que vous me demanderez.

- Je te demanderai beaucoup! Pendant ton séjour à Edimbourg, j'ai découvert combien mon existence était solitaire. Beaucoup de gens dépendent de moi et de nombreuses affaires occupent mon temps, mais mon cœur était seul, abandonné dans le froid.

- Plus jamais! Vous possédez mon amour et mon être entier. Vous êtes tout pour moi, vous remplissez ma vie.

- Je désirais que tu me prononces ces mots, car je te préviens que je suis excessivement jaloux!

Elle le regardait avec un petit sourire qu'il discerna à la lueur des dernières braises :

- Jaloux? Vraiment?

- Tu es beaucoup trop jolie. A Edimbourg, j'étais jaloux de te voir au milieu de tous ces freluquets; je ne l'aurais pas supporté un jour de plus!

Tara éclata de rire :

- Beaucoup de ces freluquets m'ont paru fort bien! Mais pas un ne pouvait se comparer à vous... Je me répétais à chaque instant que vous les rejetez tous dans l'ombre, que ce soit au palais de Holyrood, à la revue, ou au bal...

Le duc embrassait maintenant sa gorge et ses seins.

- Comme je t'aime! Je ne trouve pas de mots pour te dire ce que je ressens, combien j'ai besoin de toi!

- Moi aussi... mais j'ai peur de vous décevoir.

- Jamais. Nous appartenons l'un à l'autre. Notre sang est le même et il y a aussi quelque chose qui unit nos âmes, cette chose que tu as sentie dans la musique de la cornemuse.

- Je m'en souviens...

- Nous avons les mêmes pensées, les mêmes sentiments. Des difficultés nous attendent, et probablement des épreuves, mais nous les traverserons ensemble parce que nous nous sommes trouvés : nous ne formons qu'un seul être.

Tara poussa un soupir de bonheur et, parce que Bruce l'embrassait avec passion, elle oublia tout ce qui n'était pas lui.

Leur amour les enveloppait, et son rayonnement céleste apportait un message d'espoir aux deux clans réconciliés...